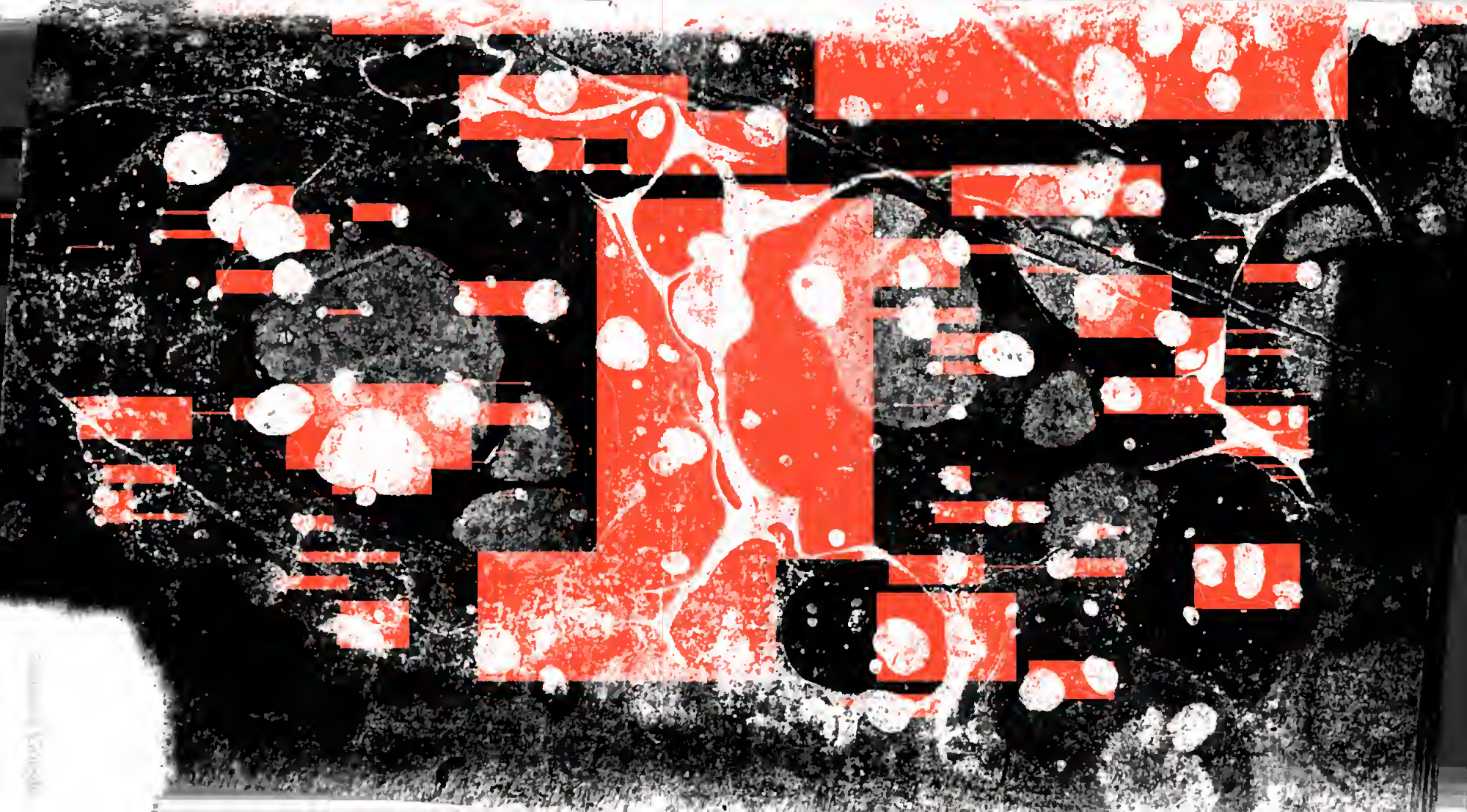
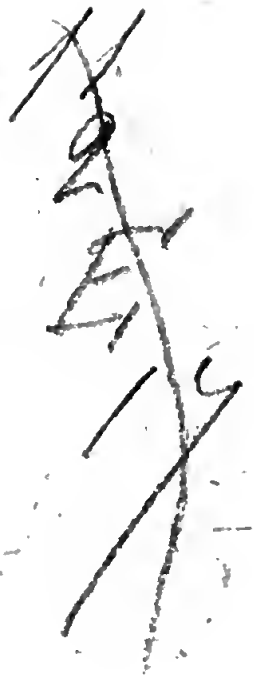
31
3-B
10





21-3-B.10

LE

THEATRE

DE

M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION.

Qui contient un Recuëil complet de toutes les Piéces de Théâtre que l'Auteur a données juſqu'ici.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS-CANUT RICHOFF, près le comptoir de Cologne.

M. DCC. LXIV.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.
ROMA

TABLE

Des Ouvrages Dramatiques contenus en ce Volume : avec les Piéces qui ſont rélatives à chacun.

Avertiſſement. Page 2

Epitre Dédicatoire à M. Fakener, *Marchand Anglais, depuis Ambaſſadeur à Conſtantinople.* 3

Epitre à Mademoiſelle Goſſin, *jeune Actrice, qui a repréſenté le rôle de* Zayre *avec beaucoup de ſuccès.* 13

Seconde Lettre à M. Fakener, *alors Ambaſſadeur à Conſtantinople, tirée d'une ſeconde édition de Zayre.* 15

ZAYRE, *Tragédie.* 27

Epitre à Madame la Marquiſe du Chaſtelet. 105

Diſcours Préliminaire. 112

ALZIRE OU LES AMÉRICAINS, *Tragédie.* 119

Lettre du Pére Tournemine *Jéſuite, au Pére* Brumoy, *ſur la Tragédie de* Mérope. 187

Lettre à M. le Marquis Scipion Maffei, *Auteur de la* Mérope *Italienne.* 190

Lettre de M. de la Lindelle *à M. de* Voltaire. 206

Réponſe de M. de Voltaire *à M. de la* Lindelle. 212

MÉROPE, *Tragédie.* 215

Avis de l'Editeur. 285

A Sa Majeſté le Roi de Pruſſe. 290

Lettre de M. de Voltaire *au Pape* Benoît XIV. 297

ROMA

Réponſe du Souverain Pontife Benoît XIV. *à M. de* Voltaire. 298
Lettre de Remerciment de M. de Voltaire *au Pape.* 300
LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHÉTE, *Tragédie.* 303

Fin de la Table du ſecond Volume.

ZAYRE,

ZAYRE,

TRAGEDIE.

Repréſentée pour la premiére fois le 13. Août 1732.

AVERTISSEMENT.

CEux qui aiment l'Hiſtoire Littéraire ſeront bien-aiſes de ſavoir comment cette Piéce fut faite. Pluſieurs Dames avaient reproché à l'Auteur, qu'il n'y avait pas aſſez d'amour dans ſes Tragédies. Il leur répondit, qu'il ne croyait pas que ce fut la véritable place de l'amour; mais que puiſqu'il leur fallait abſolument des Héros amoureux, il en ferait tout comme un autre. La Piéce fut achevée en dix-huit jours: elle eut un grand ſuccès. On l'appelle à Paris, Tragédie Chrétienne, *& on l'a jouée fort ſouvent à la place de* Polyeucte.

EPITRE
DEDICATOIRE
A MONSIEUR
FAKENER,
MARCHAND ANGLAIS,
Depuis Ambaſſadeur à Conſtantinople.

VOus êtes Anglais, mon cher ami, & je ſuis né en France ; mais ceux qui aiment les Arts ſont tous concitoyens. Les honnêtes-gens qui penſent ont à-peu-près les mêmes principes, & ne compoſent qu'une République ; ainſi il n'eſt pas plus étrange de voir aujourd'hui une Tragédie Françaiſe dédiée à un Anglais, ou à un Italien, que ſi un citoyen d'Ephèſe, ou d'Athènes, avait autrefois adreſſé ſon ouvrage à un Grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette Tragédie comme à mon compatriote dans la Littérature, & comme à mon ami intime.

Je jouis en même tems du plaiſir de pouvoir dire à ma Nation, de quel œil les Négocians ſont regardés chez vous, quelle eſtime on ſait avoir en Angleterre pour une profeſſion qui fait la grandeur de l'Etat, & avec quelle ſupériorité quelques-uns d'entre vous repréſentent leur patrie dans leur Parlement, & ſont au rang des Légiſlateurs.

Je ſai bien que cette profeſſion eſt mépriſée de nos petits-maîtres, mais vous ſavez auſſi, que nos petits-maîtres & les vôtres ſont l'eſpéce la plus ridicule, qui rampe avec orgueïl ſur la ſurface de la Terre.

Une raiſon encore, qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un Anglais plûtôt qu'avec un autre, c'eſt votre heureuſe liberté de penſer; elle en communique à mon eſprit; mes idées ſe trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble diſpoſer de mon ame:
S'il ſent vivement, il m'enflâme;
Et s'il eſt fort, il me ſoûtient.
Un Courtiſan paîtri de feinte,
Fait dans moi triſtement paſſer
Sa défiance & ſa contrainte;
Mais un eſprit libre, & ſans crainte,
M'enhardit: & me fait penſer.
Mon feu s'échauffe à ſa lumiére,
Ainſi qu'un jeune Peintre inſtruit
Sous *le Moine* & ſous *l'Argîlière*,
De ces Maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familiére;
Il prend malgré lui leur maniére,
Et compoſe avec leur eſprit.
C'eſt pourquoi *Virgile* ſe fit
Un devoir d'admirer *Homère*.
Il le ſuivit dans ſa carriére,
Et ſon émule il ſe rendit,
Sans ſe rendre ſon plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma Piéce, je vous en faſſe une longue apologie; je pourrais vous dire, pourquoi je n'aî pas donné à *Zayre* une vocation plus déterminée au Chriſtia-

niſme, avant qu'elle reconnût ſon pere, & pourquoi elle cache ſon ſecret à ſon amant, &c. Mais les eſprits ſages, qui aiment à rendre juſtice, verront bien mes raiſons, ſans que je les indique; pour les Critiques déterminés, qui ſont diſpoſés à ne me pas croire, ce ſerait peine perduë que de leur dire mes raiſons.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait ſeulement une Piéce aſſez ſimple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuſe ſimplicité
Fut un des plus dignes partages
De la ſavante Antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduiſe dans vos uſages.
Sur votre Théâtre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages;
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images:
Addiſſon l'a déja tenté.
C'était le Poëte des ſages:
Mais il était trop concerté;
Et dans ſon *Caton* ſi vanté,
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'inſipides perſonnages.
Imitez du grand *Addiſſon*
Seulement ce qu'il a de bon:
Poliſſez la rude action
De vos *Melpomènes* ſauvages;
Travaillez pour les connaiſſeurs
De tous les tems, de tous les âges,
Et répandez dans vos ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Que Meſſieurs les Poëtes Anglais ne s'imagient pas que je veuille leur donner *Zayre* pour

modèle : je leur prêche la ſimplicité naturelle, & la douceur des vers ; mais je ne me fais point du tout le Saint de mon Sermon. Si *Zayre* a eu quelque ſuccés, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai euë de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été poſſible. J'ai flâté en cela le goût de mon auditoire ; on eſt aſſez ſûr de réuſſir, quand on parle aux paſſions plus qu'à leur raiſon. On veut de l'amour, quelque bon Chrétien que l'on ſoit ; & je ſuis très-perſuadé que bien en prit au grand *Corneille* de ne s'être pas borné dans ſon *Polyeucte* à faire caſſer les ſtatuës de *Jupiter* par les Néophytes ; car telle eſt la corruption du genre humain, que peut-être

De *Polyeucte* la belle ame
Aurait faiblement attendri,
Et les vers Chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de ſa femme
Pour ce Payen ſon favori,
Qui méritait bien mieux ſa flâme
Que ſon bon dévot de mari.

Même avanture à-peu-près eſt arrivée à *Zayre*. Tous ceux, qui vont aux ſpectacles, m'ont aſſûré, qui ſi elle n'avait été que convertie, elle aurait peu intéreſſé ; mais elle eſt amoureuſe de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait ſa fortune. Cependant il s'en faut de bien que j'aye échappé à la cenſure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vetillé, m'a critiqué :
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,

Et peu clairement expliqué
Un Roman très-peu vraiſemblable,
Dans ma cervelle fabriqué ;
Que le ſujet en eſt tronqué,
Que la fin n'eſt pas raiſonnable ;
Même on m'avait pronoſtiqué
Ce ſifflet tant épouvantable,
Avec quoi le public choqué
Régale un Auteur miſérable.
Cher ami, je me ſuis moqué
De leur ſenſure inſupportable.
J'ai mon drame en public riſqué,
Et le parterre favorable
Au lieu du ſifflet m'a claqué.
Des larmes même ont offuſqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je ne ſuis point requinqué
Par un ſuccès ſi déſirable.
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma fable.
Je ſai qu'il eſt indubitable,
Que pour former œuvre parfait,
Il faudrait ſe donner au Diable,
Et c'eſt ce que je n'ai pas fait.

Je n'oſe me flâter que les Anglais faſſent à *Zayre* le même honneur qu'ils ont fait à *Brutus*, [*] dont on a joué la Traduction ſur le Théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni aſſez dévots pour vous ſoucier beaucoup du vieux *Luſignan*, ni aſſez tendres pour être touchés de *Zayre*. Vous paſſez pour aimer mieux une intrigue de conjurés, qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre Théâtre on bat des

[*] *Mr. de* Voltaire *s'eſt trompé, on a traduit & joué* Zayre *en Angleterre avec beaucoup de ſuccès.*

mains au mot de patrie, & chez nous à celui d'amour ; cependant la vérité eſt que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos Tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'eſt pas que vos Héros de Théâtre ne ſoient amoureux ; mais c'eſt qu'ils expriment rarement leur paſſion d'une maniére naturelle. Nos amans parlent en amans, & les vôtres ne parlent encore qu'en Poëtes.

Si vous permettez que les Français ſoient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choſes en récompenſe que nous pourrions prendre de vous. C'eſt au Théâtre Anglais que je dois la hardieſſe que j'ai euë de mettre ſur la Scène les noms de nos Rois & des anciennes familles du Royaume. Il me paraît, que cette nouveauté pourrait être la ſource d'un genre de Tragédie qui nous eſt inconnu juſqu'ici, & dont nous avons beſoin. Il ſe trouvera ſans doute des génies heureux, qui perfectionneront cette idée, dont *Zayre* n'eſt qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuëra en France de protéger les Lettres, nous aurons aſſez d'Ecrivains. La Nature forme preſque toujours des hommes en tout genre de talent ; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais ſi ceux qui ſe diſtinguent un peu n'étaient ſoutenus par quelque récompenſe honorable, & par l'attrait plus flâteur de la conſidération, tous les beaux Arts pourraient bien dépérir un jour au milieu des abris élevés pour eux : & ces arbres plantés par *Louis XIV.* dégénéreraient faute de culture : le public aurait toujours du goût, mais les grands Maîtres manqueraient. Un Sculpteur dans ſon Académie verrait des hommes médiocres à côté de lui, & n'éléverait pas ſa penſée juſqu'à *Girardon* & au *Pujet* ; un Peintre ſe contenterait

le ſe croire ſupérieur à ſon confrere, & ne ſon-
gerait pas à égaler *le Pouſſin*. Puiſſent les ſuc-
ceſſeurs de *Louis XIV.* ſuivre toujours l'exemple
de ce grand Roi, qui donnait d'un coup d'œil
une noble émulation à tous les Artiſtes ! Il en-
courageait à la fois un *Racine* & un *van Robais*....
Il portait notre Commerce & notre gloire par-
delà les Indes ; il étendait ſes graces ſur des
étrangers étonnés d'être connus & recompenſés
par notre Cour. Partout où était le mérite, il
trouvait un Protecteur dans *Louis XIV.*

Car de ſon aſtre bienfaiſant
Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'Occident,
Et ſous les glaces Boréales,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaiſir ſes mains royales
Répendaient la gloire & l'argent,
Le tout ſans brigue & ſans cabales.
Guillelmini, *Viviani*,
Et le céleſte *Caſſini*,
Auprès des Lis venaient ſe rendre,
Et quelque forte penſion
Vous aurait pris le grand *Newton*,
Si *Newton* avait pû ſe prendre.
Ce ſont-là les heureux ſuccès
Qui faiſaient la gloire immortelle
De *Louis* & du nom Français.
Ce *Louis* était le modéle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignit que par ſes progrès
Il n'envahir à tout jamais
La Monarchie univerſelle ;
Mais il l'obtint par ſes bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations

pareilles aux monumens de la munificence de nos Rois ; mais votre Nation y ſupplée. Vous n'avez pas beſoin des regards du Maître pour honorer & récompenſer les grands talens en tout genre. Le Chevalier *Steele* & le Chevalier *van Brouh*, étaient en même tems Auteurs Comiques & Membres du Parlement. La Primatie du Docteur *Tillotſon*, l'Ambaſſade de Mr. *Prior*, la Charge de Mr. *Newton*, le Miniſtère de Mr. *Addiſſon*, ne ſont que les ſuites ordinaires de la conſidération qu'ont chez vous les Grands-Hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des Mauſolées & des ſtatuës après leur mort ; il n'y a pas juſqu'aux Actrices célébres qui n'ayent chez vous leur place dans les Temples à côté des grands Poëtes.

Votre *Olfilds* (*) & ſa devanciére
Bracegirdle la minaudiére,
Pour avoir ſçû dans leurs beaux jours
Réuſſir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carriére,
S'en furent, avec le concours
De votre République entiére,
Sous un grand poële de velours,
Dans votre Egliſe pour toujours,
Loger de ſuperbe maniére.
Leur ombre en paraît encor fiére,
Et s'en vante avec les amours :
Tandis que le divin *Moliere*,
Bien plus digne d'un tel honneur,
A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetiére :
Et que l'aimable *le Couvreur*,

(*) *Fameuſe Actrice mariée à un Seigneur d'Angleterre.*

A qui j'ai fermé la paupiére,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une biére ;
Et que Monſieur de *Laubinière*
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois ſi vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre riviére.
Voyez-vous pas à ce récit
L'amour irrité qui gémit,
Qui s'envole en briſant ſes Armes,
Et *Molpomène* toute en larmes,
Qui m'abandonne, & ſe bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si long-tems de ſes nobles charmes.

Tout ſemble ramener les Français à la barba-
e dont *Louis XIV.* & le Cardinal de *Richelieu*
s ont tirés. Malheur aux Politiques qui ne
onnaiſſent pas le prix des beaux Arts ! La Ter-
: eſt couverte de Nations auſſi puiſſantes que
ous. D'où vient cependant que nous les regar-
ons preſque toutes avec peu d'eſtime ? C'eſt
ar la raiſon qu'on mépriſe dans la ſociété un
omme riche, dont l'eſprit eſt ſans goût & ſans
ulture. Surtout ne croyez pas, que cet empire
e l'eſprit, & cet honneur d'être le modéle des
utres Peuples, ſoit une gloire frivole. Elle
t la marque infaillible de la grandeur d'un Em-
ire : c'eſt toujours ſous les plus grands Prin-
es que les Arts ont fleuri, & leur décadence eſt
uelquefois l'époque de celle d'un Etat. L'Hiſ-
oire eſt pleine de ces exemples ; mais ce ſujet
e menerait trop loin. Il faut que je finiſſe cet-
: lettre déja trop longue, en vous envoyant un
etit ouvrage, qui trouve naturellement ſa pla-
e à la tête de cette Tragédie. C'eſt une Epitre

en vers à celle qui a joué le rôle de *Zayre* : je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en eſt acquittée :

Car le Prophête de la Mecque
Dans ſon Serrail n'a jamais eu
Si gentille Arabeſque ou Grecque ;
Son œil noir, tendre & bien fendu,
Sa voix, & ſa grace extrinsèque,
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebéque :
Mais quand le lecteur morfondu
L'aura dans ſa bibliothéque,
Tout mon honneur ſera perdu.

Adieu, mon ami, cultivez toujours les Lettres & la Philoſophie, ſans oublier d'envoyer des vaiſſeaux dans les Echelles du Levant. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

V.

EPITRE

A MADEMOISELLE

GOSSIN,

JEUNE ACTRICE

Qui a repréſenté le rôle de ZAYRE *avec beaucoup de ſuccès.*

JEune Gossin, reçoi mon tendre hommage,
Reçoi mes vers au Théâtre applaudis,
Protège-les, ZAYRE eſt ton ouvrage,
Il eſt à toi, puiſque tu l'embellis.
Ce ſont tes yeux, ces yeux ſi pleins de charmes,
Ta voix touchante, & tes ſons enchanteurs,
Qui du Critique ont fait tomber les armes.
Ta ſeule vûë adoucit les cenſeurs.
L'illuſion, cette Reine des cœurs,
Marche à ta ſuite, inſpire les allarmes,
Le ſentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaiſir de répandre des larmes.
Le Dieu des vers qu'on allait dédaigner,
Eſt par ta voix aujourd'hui ſûr de plaire;
Le Dieu d'amour, à qui tu fus plus chére,
Eſt par tes yeux bien plus ſûr de régner.
Entre ces Dieux déſormais tu vas vivre:
Hélas! long-tems je les ſervis tous deux;
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre;

Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes génoux oubliant l'Univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore,
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers!

SECONDE LETTRE

AU MEME

Mr. FAKENER,

Alors Ambaſſadeur à Conſtantinople,

Tirée d'une ſeconde Edition de Zayre.

MOn cher ami; (car votre nouvelle dignité d'Ambaſſadeur rend ſeulement notre mitié plus reſpectable, & ne m'empêche pas e me ſervir ici d'un titre plus ſacré que le titre e Miniſtre : le nom d'ami eſt bien au-deſſus e celui d'Excellence.)

Je dédie à l'Ambaſſadeur d'un grand Roi & 'une Nation libre, le même ouvrage que j'ai édié au ſimple Citoyen, au Négociant Anlais. (*)

Ceux qui ſavent combien le Commerce eſt onoré dans votre patrie, n'ignorent pas auſſi u'un Négociant y eſt quelquefois un Légiſla-ur, un bon Officier, un Miniſtre public.

Quelques perſonnes corrompuës par l'indigne ſage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, nt eſſayé de jetter un ridicule ſur la nouveauté

(*) *Ce que Mr. de* oltaire *avait prévû ans ſa dédicace de* Zay- : *eſt arrivé ; Mr.* Fa-ener *a été un des meilurs Miniſtres, & eſt venu un des hommes des plus conſidérables de l'Angleterre. C'eſt ainſi que les Auteurs devraient dédier leurs ouvrages, au lieu d'écrire des lettres d'eſclaves à des gens dignes de l'être.*

d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a osé, sur un Théâtre consacré au mauvais goût & à la médisance, insulter à l'Auteur de cette dédicace ; & à celui qui l'avait reçuë, on a osé lui reprocher d'être (*) un Négociant. Il ne faut point imputer à notre Nation une grossiéreté si honteuse, dont les peuples les moins civilisés rougiraient. Les Magistrats qui veillent parmi nous sur les mœurs, & qui sont continuellement occupés à reprimer le scandale, furent surpris alors. Mais le mépris & l'horreur du public pour l'Auteur connu de cette indignité, sont une nouvelle preuve de la politesse des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple, sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des esprits légers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes sans goût, impolis & grossiers, & on en trouve dans Paris.

Oublions-les, comme ils sont oubliés du pupublic, & recevez ce second hommage. Je le dois d'autant plus à un Anglais, que cette Tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite & jouée avec tant de succès ; on a parlé de moi sur votre Théâtre avec tant de politesse & de bonté, que j'en dois ici un remercîment public à votre Nation.

Je ne peux mieux faire, je croi, pour l'hon-

(*) *On joua une mauvaise farce à la Comédie Italienne de Paris, dans laquelle on insultait grossiérement plusieurs personnes de mérite, & entre autres* Mr. Fakener. *Le Sr.* Heraut, *Lieutenant de Police, permit cette indignité, & le public la siffla.*

neur

neur des Lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les ſingularités de la traduction & de la repréſentation de *Zayre* ſur le Théâtre de Londres.

Monſieur *Hille*, homme de Lettres, qui paraît connaître le Théâtre mieux qu'aucun Auteur Anglais, me fit l'honneur de traduire la Piéce dans le deſſein d'introduire ſur votre ſcène quelques nouveautés, & pour la maniére d'écrire les Tragédies, & pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la repréſentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature; la plûpart de vos Acteurs tragiques s'exprimaient ſouvent plus en Poëtes ſaiſis d'enthouſiaſme, qu'en hommes que la paſſion inſpire. Beaucoup de Comédiens avaient encor outré ce défaut; ils déclamaient des vers ampoulés, avec une fureur & une impétuoſité, qui eſt au beau naturel, ce que des convulſions ont à l'égard d'une démarche noble & aiſée.

Cet air d'empreſſement ſemblait étranger à votre Nation; car elle eſt naturellement ſage, & cette ſageſſe eſt quelquefois priſe pour de la roideur par les étrangers. Vos Prédicateurs ne ſe permettent jamais un ton de Déclamateur. On rirait chez vous d'un Avocat qui s'échaufferait dans ſon plaidoyer. Les ſeuls Comédiens étaient outrés. Nos Acteurs, & ſur-tout nos Actrices de Paris avaient ce défaut, il y a quelques années: ce fut Mdlle. *le Couvreur* qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un Auteur Italien de beaucoup d'eſprit & de ſens.

» La legiadra *Couvreur* ſola non trotta
» Per quella ſtrada dove i ſuoi compagni
» Van di galoppo tutti quanti in frotta,
» Se auvien ch'ella pianga, o che ſi lagni

» Senza quegli urli ſpaventoſi loro,
» Ti muove ſi che in pianger l'accompagni.

Ce même changement que Mlle. *le Couvreur* avait fait ſur notre ſcène, Mlle. *Cibber* vient de l'introduire ſur le Théâtre Anglais, dans le rôle de *Zayre*. Choſe étrange, que dans tous les Arts ce ne ſoit qu'aprés bien du tems qu'on vienne enfin au naturel & au ſimple !

Une nouveauté qui va paraître plus ſinguliére aux Français, c'eſt qu'un Gentil-homme de votre Païs, qui a de la fortune & de la conſidération, n'a pas dédaigné de jouer ſur votre Théâtre le rôle d'*Oroſmane*. C'était un ſpectacle aſſez intéreſſant de voir les deux principaux perſonnages remplis, l'un par un homme de condition, & l'autre par une jeune Actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encor récité un vers en ſa vie.

Cet exemple d'un Citoyen, qui a fait uſage de ſon talent pour la déclamation, n'eſt pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de ſurprenant en cela, c'eſt que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion, que toutes les choſes de ce monde dépendent de l'uſage & de l'opinion. La Cour de France a danſé ſur le Théâtre avec les Acteurs de l'Opéra ; & on n'a rien trouvé en cela d'étrange, ſinon que la mode de ces divertiſſemens ait fini. Pourquoi ſera-t-il plus étonnant de réciter que de danſer en public ? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux Arts, ſinon que l'un eſt autant au-deſſus de l'autre, que les talens où l'eſprit a quelque part ſont au-deſſus de ceux du corps ? Je le répéte encor, & je le dirai toujours, aucun des beaux Arts n'eſt mépriſable, & il n'eſt vérita-

blement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à préſent à la traduction de *Zayre*, & au changement qui vient de ſe faire chez vous dans l'Art Dramatique.

Vous aviez une coûtume à laquelle Mr. *Addiſſon*, le plus ſage de vos Ecrivains, s'eſt aſſervi lui-même ; tant l'uſage tient lieu de raiſon & de loi. Cette coûtume peu raiſonnable était de finir chaque Acte par des vers d'un goût différent du reſte de la Piéce, & ces vers devaient néceſſairement renfermer une comparaiſon. *Phèdre* en ſortant du Théâtre ſe comparait poëtiquement à une biche, *Caton* à un rocher, *Cléopatre* à des enfans qui pleurent juſqu'à ce qu'ils ſoient endormis.

Le Traducteur de *Zayre* eſt le premier qui ait oſé maintenir les droits de la Nature contre un goût ſi éloigné d'elle. Il a proſcrit cet uſage ; il a ſenti que la paſſion doit parler un langage vrai, & que le Poëte doit ſe cacher toujours pour ne laiſſer paraître que le Héros.

C'eſt ſur ce principe qu'il a traduit avec naïveté, & ſans aucune enflure, tous les vers ſimples de la Piéce, que l'on gâterait, ſi on voulait les rendre beaux.

On ne peut déſirer ce qu'on ne connaît pas.

J'euſſe été près du Gange eſclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.

Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.

Non la reconnaiſſance eſt un faible retour,

» Un tribut offenſant trop peu fait pour l'amour.

» Je me croirais haï d'être aimé faiblement.

» Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.

» L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.

» L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les vers qui ſont dans ce goût ſimple & vrai, ſont rendus mot-à-mot dans l'Anglais. Il eût été aiſé de les orner ; mais le Traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes compatriotes. Il a aimé, & il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le ſtyle doit être conforme au ſujet. *Alzire*, *Brutus*, & *Zayre* demandaient, par exemple, trois ſortes de verſifications différentes.

Si *Bérénice* ſe plaignait de *Titus*, & *Ariane* de *Théſée*, dans le ſtyle de *Cinna*, *Bérénice* & *Ariane* ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, ſi on cherche d'autres ornemens que la ſimplicité & la vérité.

Il n'eſt pas queſtion ici d'examiner s'il eſt bien de mettre tant d'amour dans les piéces de Théâtre. Je veux que ce ſoit une faute, elle eſt & ſera univerſelle ; & je ne ſai quel nom donner aux fautes qui font le charme du Genre humain.

Ce qui eſt certain, c'eſt que dans ce défaut les Français ont réuſſi plus que toutes les autres Nations anciennes & modernes miſes enſemble. L'amour paraît ſur nos Théâtres avec des bien-

ances, une délicateſſe, une vérité, qu'on ne ouve point ailleurs. C'eſt que de toutes les lations la Françaiſe eſt celle qui a le plus conu la ſociété.

Le commerce continuel ſi vif & ſi poli des eux ſexes, a introduit en France une politeſſe lez ignorée ailleurs.

La ſociété depend des femmes. Tous les Peules qui ont le malheur de les enfermer ſont inciables. Et des mœurs encor auſtères parmi ous, des quérelles politiques, des guerres e Religion, qui vous avaient rendus farouies, vous ôterent, juſqu'au tems de *Charles II*, douceur de la ſociété, au milieu même de la berté. Les Poëtes ne devaient donc ſavoir ni ans aucun païs, ni même chez les Anglais, maniére dont les honnêtes-gens traitent l'aiour.

La bonne Comédie fut ignorée juſqu'à *Molie-*, comme l'art d'exprimer ſur le Théâtre des ntimens vrais & délicats fut ignoré juſqu'à *acine*, parce que la ſociété ne fut, pour ainſi ire, dans ſa perfection que de leur tems. Un oëte, du fond de ſon cabinet, ne peut peinre des mœurs qu'il n'a point vûës; il aura plûôt fait cent Odes & cent Epitres, qu'une Scène il faut faire parler la Nature.

Votre *Dryden*, qui d'ailleurs était un très-rand génie, mettait dans la bouche de ſes Héos amoureux, ou des hyperboles de Rhétorique, ou des indécences; deux choſes également ppoſées à la tendreſſe.

Si Mr. *Racine* fait dire à *Titus*:

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et croi toujours la voir pour la premiére fois;

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Votre *Dryden* fait dire à *Antoine* :

» Ciel ! comme j'aimai ! Témoins les jours & les » nuits qui ſuivaient en danſant ſous vos pieds. » Ma ſeule affaire était de vous parler de ma paſ- » ſion ; un jour venait, & ne voyait rien qu'a- » mour ; un autre venait, & c'était de l'amour » encore. Les Soleils étaient las de nous regar- » der, & moi je n'étais point las d'aimer.

Il eſt bien difficile d'imaginer, qu'*Antoine* ait en effet tenu de pareils diſcours à *Cléopatre*.

Dans la même Piéce *Cléopatre* parle ainſi à *Antoine*.

» Venez à moi, venez dans mes bras, mon » cher ſoldat ; j'ai été long-tems privée de vos » careſſes. Mais quand je vous embraſſerai, » quand vous ſerez tout à moi, je vous punirai » de vos cruautés, en laiſſant ſur vos levres l'im- » preſſion de mes ardens baiſers.

Il eſt très-vraiſemblable que *Cléopatre* parlait ſouvent dans ce goût : mais ce n'eſt point cette indécence qu'il faut repréſenter devant une audience reſpectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire : C'eſt-là la pure Nature ; on doit leur répondre que c'eſt précilément cette Nature qu'il faut voiler avec ſoin.

Ce n'eſt pas même connaître le cœur humain, de penſer qu'on doit plaire davantage en préſentant ces images licentieuſes. Au contraire, c'eſt fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaiſirs. Si tout eſt d'abord à découvert, on eſt raſſaſié. Il ne reſte plus rien à chercher, rien à déſirer, &

n arrive tout d'un coup à la langueur en croıant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bone compagnie a des plaiſirs que les gens groſers ne connaiſſent pas.

Les ſpectateurs en ce cas ſont comme les nans, qu'une jouiſſance trop prompte dégoû- : ce n'eſt qu'à travers cent nuages qu'on doit ıtrevoir ces idées, qui feraient rougir, préntées ne trop près. C'eſt ce voile qui fait le ıarme des honnêtes-gens ; il n'y a point pour ıx de plaiſir ſans bienſéance.

Les Français ont connu cette régle plûtôt que s autres Peuples, non parce qu'*ils ſont ſans nie & ſans hardieſſe*, comme le dit ridiculeent l'inégal & impétueux *Dryden*, mais parce ıe depuis la Régence d'*Anne* d'Autriche ils ıt été le Peuple le plus ſociable & le plus poli : la Terre ; & cette politeſſe n'eſt point une ıoſe arbitraire, comme ce qu'on appelle civié, c'eſt une loi de la Nature qu'ils ont heureument cultivée plus que les autres Peuples.

Le Traducteur de *Zayre* a reſpecté preſque rtout ces bienſéances théâtrales, qui vous ıivent être communes comme à nous ; mais il a quelques endroits où il s'eſt livré encor à anciens uſages.

Par exemple, lorſque dans la Piéce Anglaiſe *oſmane* vient annoncer à *Zayre* qu'il croit ne plus aimer, *Zayre* lui répond en ſe roulant r terre. Le Sultant n'eſt point ému de la voir ns cette poſture de ridicule & de déſeſpoir, le moment d'après il eſt tout étonné que *Zayre* eure :

Il lui dit cet hémiſtiche :

» Zayre, vous pleurez !

aurait dû lui dire auparavant ;

» Zayre, vous vous roulez par terre.

Auſſi ces trois mots, *Zayre*, *vous pleurez*, qui font un grand effet ſur notre Théâtre, n'en ont fait aucun ſur le vôtre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces Expreſſions familiéres & naïves tirent toute leur force de la ſeule maniére dont elles ſont amenées. *Seigneur*, *vous changez de viſage*, n'eſt rien par ſoi-même ; mais le moment où ces paroles ſi ſimples ſont prononcées dans *Mithridate*, fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la maniére dont il le faut, eſt, ce me ſemble, un mérite, dont les Français, ſi vous m'en exceptez, ont plus approché que les Ecrivains des autres païs. C'eſt, je croi, ſur cet art que notre Nation doit en être cruë. Vous nous apprenez des choſes plus grandes & plus utiles. Il ſerait honteux à nous de ne le pas avouer ; les Français qui ont écrit contre les découvertes du Chevalier *Newton* ſur la lumiére, en rougiſſent ; ceux qui combattent la gravitation, en rougiront bientôt.

Vous devez vous ſoumettre aux régles de notre Théâtre, comme nous devons embraſſer votre Philoſophie. Nous avons fait d'auſſi bonnes expériences ſur le cœur humain, que vous ſur la Phyſique. L'art de plaire ſemble l'art des Français, & l'art de penſer paraît le vôtre. Heureux, Monſieur, qui comme vous les réunit ! &c.

ACTEURS.

OROSMANE, Soudan de Jéruſalem.

LUSIGNAN, Prince du Sang des Rois de Jéruſalem.

ZAYRE, } Eſclaves du Soudan.
FATIME, }

NERESTAN, } Chevaliers Français.
CHATILLON, }

CORASMIN, } Officiers du Soudan.
MELEDOR, }

Un Eſclave.

Suite.

La Scène eſt au Serrail de Jéruſalem.

ZAYRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

Je ne m'attendais pas, jeune & belle Zayre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flâteur, ou quels heureux deſtins,
vos jours ténébreux ont fait des jours ſereins?
baix de votre cœur augmente avec vos charmes;
éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes;
s ne les tournez plus vers ces heureux climats,
e brave Français devait guider nos pas;
s ne me parlez plus de ces belles contrées,

Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux ;
Compagnes d'un époux, & Reines en tous lieux,
Libres sans deshonneur, & sages sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le Serrail d'un Soudan, sa triste austérité,
Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

ZAYRE.

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le Ciel fixa nos pas.
Au Serrail des Soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raison s'y voit accoûtumée.
Le reste de la Terre anéanti pour moi,
M'abandonne au Soudan, qui nous tient sous sa loi :
Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance :
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance,
Le reste est un vain songe.

FATIME.

Avez vous oublié
Ce généreux Français, dont la tendre amitié
Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions son audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
Perdus par les Chrétiens sous les murs de Damas!
Orosmane vainqueur, admirant son courage,
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor ; sa générosité,
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance?

ZAYRE.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,

Promet beaucoup, tient peu, permet à ſon courage
Des ſermens indiſcrets pour ſortir d'eſclavage.
Il devait délivrer dix Chevaliers Chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les ſiens.
J'admirai trop en lui cet inutile zéle.
Il n'y faut plus penſer.

FATIME.

Mais s'il était fidéle,
S'il revenait enfin dégager ſes ſermens,
Ne voudriez-vous pas?...

ZAYRE.

Fatime, il n'eſt plus tems.
Tout eſt changé...

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAYRE.

Va, c'eſt trop te céler le deſtin de Zayre;
Le ſecret du Soudan doit encor ſe cacher,
Mais mon cœur dans le tien ſe plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le Ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puiſſante a choiſi le ſecours.
Ce ſuperbe Oroſmane....

FATIME.

Eh bien!

ZAYRE.

Ce Soudan même,
Ce vainqueur des Chrétiens... chére Fatime... il m'aime...
Tu rougis... je t'entens... garde-toi de penſer
Qu'à briguer ſes ſoupirs je puiſſe m'abaiſſer,
Que d'un Maître abſolu la ſuperbe tendreſſe
M'offre l'honneur honteux du rang de ſa maîtreſſe,

Et que j'eſſuye enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour paſſager.
Cette fierté qu'en nous ſoûtient la modeſtie,
Dans mon cœur à ce point ne s'eſt pas démentie.
Plûtôt que juſques-là j'abaiſſe mon orgueïl,
Je verrais ſans pâlir les fers & le cercueïl.
Je m'en vai t'étonner ; ſon ſuperbe courage
A mes faibles appas préſente un pur hommage ;
Parmi tous ces objets à lui plaire empreſſés,
J'ai fixé ſes regards à moi ſeule adreſſés :
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me ſoumettra bientôt ſon cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus, ſont dignes de ce prix ;
Mon cœur en eſt flâté, plus qu'il n'en eſt ſurpris:
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites,
Je me vois avec joye au rang de vos ſujettes.

ZAYRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur;
Avec toi partagé je ſens mieux ſa douceur.

FATIME.

Hélas ! puiſſe le Ciel ſouffrir cette hymenée !
Puiſſe cette grandeur, qui vous eſt deſtinée,
Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur,
Ne point laiſſer le trouble au fond de votre cœur !
N'eſt-il point en ſecret de frein qui vous retienne?
Ne vous ſouvient-il plus que vous fûtes Chrétienne ?

ZAYRE.

Ah ! que dis-tu ? Pourquoi rappeller mes ennuis?
Chére Fatime, hélas ! ſai-je ce que je ſuis ?
Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait naître ?

FATIME.

Néreſtan qui nâquit non loin de ce ſéjour,

Vous dit que d'un Chrétien vous reçûtes le jour;
Que dis-je ? Cette croix qui sur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance avec soin conservée,
Ce signe des Chrétiens que l'art dérobe aux yeux,
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes soins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains est-elle demeurée,
Comme un gage secret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

ZAYRE.

Je n'ai point d'autre preuve ; & mon cœur qui s'ignore,
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre ?
La coûtume, la loi plia mes premiers ans
A la Religion des heureux Musulmans.
Je le vois trop : les soins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos sentimens, nos mœurs, notre créance ;
J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout ; & la main de nos peres
Grave en nos foibles cœurs ces premiers caractéres,
Que l'exemple & le tems nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
Prisonniére, en ces lieux, tu n'y fus renfermée,
Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau :
Pour moi des Serrasins esclave en mon berceau,
La foi de nos Chrétiens me fut trop tard connuë.
Contr'elle cependant, loin d'être prévenuë,
Cette croix, je l'avouë, a souvent malgré moi
Saisi mon cœur surpris de respect & d'effroi :

J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée,
D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables Loix,
Dont ici Néreſtan me parla tant de fois;
Ces Loix, qui de la Terre écartant les miséres,
Des humains attendris font un peuple de freres;
Obligés de s'aimer, sans doute, ils sont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux?
A la Loi Musulmane à jamais asservie,
Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemie,
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

ZAYRE.

Eh! qui réfuserait le présent de son cœur?
De toute ma faibleſſe il faut que je convienne;
Peut-être sans l'amour j'aurais été Chrétienne;
Peut-être qu'à ta Loi j'aurais sacrifié:
Mais Orosmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, & mon ame enyvrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux sa grace, ses exploits;
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de Rois,
A cet aimable front que la gloire environne:
Je ne te parle point du Sceptre qu'il me donne:
Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Orosmane, & non son Diadême,
Chére Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant si flâteur;
Mais si le Ciel sur lui déployant sa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,
Si le Ciel sous mes loix eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zayre aujourd'hui
Pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux ; ſans doute, c'eſt lui-même.

ZAYRE.

Mon cœur, qui le prévient m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, abſcent de ce Palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes ſouhaits.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

OROSMANE.

VErtueuſe Zayre, avant que l'hymenée
Joigne à jamais nos cœurs & notre deſtinée,
J'ai crû, ſur mes projets, ſur vous, ſur mon amour,
Devoir en Muſulman vous parler ſans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet Univers contemple,
Leurs uſages, leurs droits, ne ſont point mon exemple ;
Je ſai que notre Loi, favorable aux plaiſirs,
Ouvre un champ ſans limite à nos vaſtes déſirs ;
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendreſſes,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtreſſes ;
Et tranquille au Serrail, dictant mes volontés,
Gouverner mon païs du ſein des volnptés ;
Mais la molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle ;
Je vois de Mahomet ces lâches ſucceſſeurs,
Ces Califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs,
Couchés ſur les débris de l'Autel & du Trône,

Sous un nom ſans pouvoir languir dans Babylone;
Eux, qui ſeraient encor, ainſi que leurs ayeux,
Maîtres du Monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie;
Mais bientôt pour punir une Secte ennemie,
Dieu ſuſcita le bras du puiſſant Saladin;
Mon pere, après ſa mort, aſſervit le Jourdain;
Et moi, foible héritier de ſa grandeur nouvelle,
Maître encor incertain d'un Etat qui chancelle,
Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés;
Et lorſque la trompette, & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la Terre,
Je n'irai point en proye à des lâches amours,
Aux langueurs d'un Serrail abandonner mes jours.
J'atteſte ici la gloire, & Zayre, & ma flâme,
De ne choiſir que vous pour maîtreſſe & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non plus, que mon honneur confie
La vertu d'une épouſe à ces Monſtres d'Aſie,
Du Serrail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaiſirs d'un Maître eſclaves odieux.
Je ſai vous eſtimer autant que je vous aime,
Et ſur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaiſſez mon cœur.
Vous ſentez qu'en vous ſeule il a mis ſon bonheur.
Vous comprenez aſſez quelle amertume affreuſe
Corromprait de mes jours la durée odieuſe,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces ſentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zayre; & j'attens de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flâme.
Je l'avoûrai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;

e me croirais haï d'être aimé faiblement.
)e tous mes ſentimens tel eſt le caractère.
e veux avec excès vous aimer & vous plaire.
i d'un égal amour votre cœur eſt épris,
'e viens vous épouſer, mais c'eſt à ce ſeul prix;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuſe
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuſe.

ZAYRE.

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! ſi votre grand cœur
A ſur mes ſentimens pû fonder ſon bonheur,
S'il dépend en effet de mes flâmes ſecrettes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!
Ces noms chers & ſacrés, & d'amant & d'époux,
Ces noms nous ſont communs: & j'ai par-deſſus vous
Ce plaiſir ſi flâteur à ma tendreſſe extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime;
De voir que ſes bontés ſont ſeules mes deſtins,
D'être l'ouvrage heureux de ſes auguſtes mains,
De révérer, d'aimer un Héros que j'admire.
Oui, ſi parmi les cœurs ſoumis à votre empire,
Vos yeux ont diſcerné les hommages du mien,
Si votre auguſte choix....

SCENE III.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

CEt eſclave Chrétien,
Qui ſur ſa foi, Seigneur, a paſſé dans la France,
Revient au moment même, & demande audience.

FATIME.

O Ciel !

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas ?

CORASMIN.

Dans la premiére enceinte il arrête ſes pas.
Seigneur, je n'ai pas crû qu'aux regards de ſon Maître
Dans ces auguſtes lieux un Chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraiſſe. En tous lieux, ſans manquer de reſpect,
Chacun peut déſormais jouir de mon aſpect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de Rois des Tyrans inviſibles.

****

SCENE IV.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN, NERESTAN.

NERESTAN.

REſpectable ennemi qu'eſtiment les Chrétiens,
Je reviens dégager mes ſermens & les tiens ;
J'ai ſatisfait à tout, c'eſt à toi d'y ſouſcrire ;
Je te fais apporter la rançon de Zayre,
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,
Dans les murs de Solyme illuſtres priſonniers.
Leur liberté par moi trop long-tems retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée :
Sultan, tien ta parole, ils ne ſont plus à toi,
Et dès ce moment même ils ſont libres par moi.
Mais graces à mes ſoins, quand leur chaîne eſt briſée,

t'en payer le prix ma fortune épuiſée,
ne le céle pas, m'ôte l'eſpoir heureux
e faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
ne pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte,
arrache des Chrétiens à leur priſon funeſte;
e remplis mes ſermens, mon honneur, mon devoir,
me ſuffit: Je viens me mettre en ton pouvoir;
e me rens priſonnier, & demeure en ôtage.

OROSMANE.

Chrétien, je ſuis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici ſe ſerait-il flâté
D'effacer Oroſmane en généroſité?
Repren ta liberté, remporte tes richeſſes,
A l'or de ces rançons join mes juſtes largeſſes.
Au lieu de dix Chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent; tu les peux demander.
Qu'ils aillent ſur tes pas apprendre à ta patrie,
Qu'il eſt quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent en partant, qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'Empire de ces lieux.
Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre,
Luſignan ne fut point reſervé pour te ſuivre:
De ceux qu'on peut te rendre il eſt ſeul excepté;
Son nom ſerait ſuſpect à mon autorité:
Il eſt du ſang Français qui régnait à Solyme;
On ſait ſon droit au Trône; & ce droit eſt un crime:
Du deſtin qui fait tout, tel eſt l'arrêt cruel:
Si j'euſſe été vaincu, je ſerais criminel.
Luſignan dans les fers finira ſa carriére,
Et jamais du Soleil ne verra la lumiére.
Je le plains, mais pardonne à la néceſſité
Ce reſte de vangeance & de ſévérité.
Pour Zayre, croi-moi, ſans que ton cœur s'offenſe,
Elle n'eſt pas d'un prix qui ſoit en ta puiſſance;
Tes Chevaliers Français, & tous leurs Souverains,

S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NERESTAN.

Qu'entens-je ? Elle nâquit Chrétienne.
J'ai pour la délivrer ta parole & la sienne ;
Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il ? . . .

OROSMANE.

Je t'ai dit, Chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu ; mais cette humeur altiére,
Se faisant estimer, commence à me déplaire ;
Sors, & que le Soleil levé sur mes Etats,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

Néreſtan ſort.

FATIME.

O Dieu, secourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zayre,
Prenez dans le Serrail un souverain empire,
Commandez en Sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

COrasmin, que veut donc cet esclave infidéle ?
Il soupirait...ses yeux se sont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués ?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur ?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur ?

OROSMANE.

Moi, jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'aviliſſe !

Que j'éprouve l'horreur de ce honteux ſupplice !
Moi, que je puiſſe aimer comme l'on ſait haïr !
Quiconque eſt ſoupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour ſeul ma maîtreſſe aſſervie,
Cher Coraſmin, je l'aime avec idolâtrie.
Mon amour eſt plus fort, plus grand que mes
bienfaits.
Je ne ſuis point jaloux ... ſi je l'étais jamais ...
Mon cœur!... Ah! chaſſons cette importune idée.
D'un plaiſir pur & doux mon ame eſt poſſédée.
Va, fais tout préparer pour ces momens heureux,
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux ſoins de mon Empire:
Et le reſte du jour ſera tout à Zayre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Néreſtan, Chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux :
Vous, Sauveur des Chrétiens qu'un Dieu Sauveur envoye,
Paraiſſez, montrez-vous, goûtez la douce joye,
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous.
Aux portes du Serrail en foule ils vous demandent ;
Ne privez point leurs yeux du Héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur.....

NERESTAN.

Illuſtre Châtillon, modérez cet honneur ;
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire ;
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vû faire.

CHATILLON.

Sans doute ; & tout Chrétien, tout digne Chevalier
Pour ſa Religion ſe doit ſacrifier ;

Et

Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le Ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un si noble devoir !
Pour nous, tristes jouets du sort qui nous opprime,
Nous, malheureux Français, esclaves dans Solyme ;
Oubliés dans les fers, où long-tems sans secours
Le pere d'Orosmane abandonna nos jours :
Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.

NERESTAN.

Dieu s'est servi de moi, Seigneur. Sa Providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triste mêlange altére ce bonheur !
Que de ce fier Soudan la clémence odieuse
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !
Dieu me voit & m'entend ; il sait si dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur.
Je faisais tout pour lui : j'espérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
Baignant de notre sang la Syrie enyvrée,
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée :
Du Serrail des Sultans sauvé par des Chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens :
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
Seigneur, je me flâtais, espérance frivole !
De ramener Zayre à cette heureuse Cour,
Où *Louis* des vertus a fixé le séjour.
Déja même la Reine à mon zéle propice,
Lui tendait de son Trône une main protectrice ;
Enfin lorsqu'elle touche au moment souhaité,
Qui la tirait du sein de sa captivité,

On la retient... Que dis-je... Ah! Zayre elle-même,
Oubliant les Chrétiens, pour ce Soudan qui l'aime...
N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel;
Des Chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie;
Disposez-en, Seigneur, elle vous appartient.

NERESTAN.

Seigneur, ce Lusignan, qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en Héros si féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce Héros malheureux de Bouillon descendu,
Aux soupirs des Chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine:
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne,
Alors que dans les fers son Chef est retenu?
Lusignan, comme à moi, ne vous est pas connu.
Seigneur, remerciez ce Ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naissance.
Long-tems aprés ces jours à jamais détestés,
Après ces jours de sang & de calamités,
Où je vis sous le joug de nos barbares Maîtres,
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel! si vous aviez vû ce Temple abandonné,
Du Dieu que nous servons le tombeau profané,
Nos peres, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds des nos Autels expirans dans les flâmes,
Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirans!
Lusignan, le dernier de cette auguste race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des Temples renversés,

Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entassés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le sang infidéle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haute voix, Français, soyez fidéles...
Sans doute en ce moment, le couvrant de ses aîles,
La vertu du Très-Haut, qui nous sauve aujourd'hui,
Applanissait sa route, & marchait devant lui;
Et des tristes Chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ses pas dans Césarée.
Là, par nos Chevaliers, d'une commune voix,
Lusignan fut choisi pour nous donner des loix.
O mon cher Néreſtan! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu;
Vainement pour son nom nous avons combattu.
Ce souvenir affreux, dont l'horreur me dévore!
Jérusalem en cendre, hélas! fumait encore,
Lorsque dans notre asyle attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flâme dont brûla Sion désespérée,
S'étendit en fureur aux murs de Césarée;
Ce fut-là le dernier de trente ans de revers;
Là je vis Lusignan chargé d'indignes fers:
Insensible à sa chûte, & grand dans ses miséres,
Il n'était attendri que des maux de ses freres.
Seigneur, depuis ce tems, ce pere des Chrétiens,
Enfermé loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumiére,
Oublié de l'Asie & de l'Europe entiére.
Tel est son sort affreux; & qui peut aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui?

NERESTAN.

Ce bonheur, il eſt vrai, ſerait d'un cœur barbare.
Que je hais le deſtin qui de lui nous ſépare !
Que vers lui vos diſcours m'ont ſans peine entraîné !
Je connais ſes malheurs ; avec eux je ſuis né.
Sans un trouble nouveau je n'ai pû les entendre;
Votre priſon, la ſienne, & Céſarée en cendre,
Sont les premiers objets, ſont les premiers revers,
Qui frappérent mes yeux à peine encor ouverts.
Je ſortais du berceau ; ces images ſanglantes
Dans vos triſtes récits me ſont encor préſentes.
Au milieu des Chrétiens dans un Temple immolés
Quelques enfans, Seigneur, avec moi raſſemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes,
Aux bras enſanglantés de nos meres tremblantes,
Nous fûmes tranſportés dans ce Palais des Rois,
Dans ce même Serrail, Seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zayre,
Qui depuis...pardonnez ſi mon cœur en ſoupire,
Qui depuis égarée en ce funeſte lieu,
Pour un Maître Barbare abandonna ſon Dieu.

CHATILLON.

Telle eſt des Muſulmans la funeſte prudence.
De leurs Chrétiens captifs ils ſéduiſent l'enfance;
Et je bénis le Ciel propice à nos deſſeins,
Qui dans vos premiers ans vous ſauva de leurs mains.
Mais, Seigneur, après tout, cette Zayre même,
Qui renonce aux Chrétiens pour le Soudan qui l'aime.
De ſon crédit au moins nous pourrait ſecourir :
Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir ?
M'en croirez-vous ? Le juſte, auſſi-bien que le ſage,

Du crime & du malheur ſait tirer avantage.
Vous pourriez de Zayre employer la faveur
A fléchir Oroſmane, à toucher ſon grand cœur,
A nous rendre un Héros, que lui-même a dû plaindre,
Que ſans doute il admire, & qui n'eſt plus à craindre.

NERESTAN.

Mais ce même Héros, pour briſer ſes liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaiſſe à ces honteux moyens?
Et quand il le voudrait, eſt-il en ma puiſſance
D'obtenir de Zayre en un moment d'audience?
Croyez-vous qu'Oroſmane y daigne conſentir?
Le Serrail à ma voix pourra-t-il ſe rouvrir?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il eſpérer d'une femme infidelle,
A qui mon ſeul aſpect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira ſa honte écrite ſur mon front?
Seigneur, il eſt bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime.
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits ſont rougir.

CHATILLON.

Songez à Luſignan, ſongez à le ſervir.

NERESTAN.

Eh bien...Mais quels chemins juſqu'à cette infidelle
Pourront...On vient à nous. Que voi-je? ô Ciel! c'eſt elle.

SCENE II.

ZAYRE, CHATILLON, NERESTAN.

ZAYRE *à Nérestan.*

C'Est vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le Soudan le permet, cessez de vous troubler :
Et rassurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
Chassez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux ;
Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance ;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre absence ;
Le Ciel porta vos pas aux rives de la France :
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis ;
Un entretien plus libre alors m'était permis ;
Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du Soudan je vivais inconnue :
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plûtôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français la glorieuse Empire,
Y chercher la rançon de la triste Zayre :
Vous l'apportez : le Ciel a trompé vos bienfaits,
Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes.

Toujours de vos bontés je vai m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre ſouvenir,
Comme vous des humains ſoulager la miſére,
Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mere:
Vous me les rendez chers, & ces infortunés...

NERESTAN.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez?
Vous, qui des Luſignans foulant aux pieds la cendre...

ZAYRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre
Le dernier de ce ſang, votre amour, votre eſpoir:
Oui, Luſignan eſt libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O Ciel! nous reverrions notre appui, notre pere!

NERESTAN.

Les Chrétiens vous devraient une tête ſi chére!

ZAYRE.

J'avais ſans eſpérance oſé la demander:
Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder:
On l'améne en ces lieux.

NERESTAN.

Que mon ame eſt émuë!

ZAYRE.

Mes larmes malgré moi me dérobent ſa vuë.
Ainſi que ce vieillard j'ai langui dans les fers;
Qui ne ſait compatir aux maux qu'on a ſoufferts?

NERESTAN.

Grand Dieu! que de vertu dans une ame infidelle!

SCENE III.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, plusieurs esclaves Chrétiens.

LUSIGNAN.

DU séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des Chrétiens?... guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
En s'asseyant.
Suis-je libre en effet?

ZAYRE.

Oui, Seigneur; oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiétes.
Tous nos tristes Chrétiens...

LUSIGNAN.

O jour! ô douce voix!
Châtillon, c'est donc vous, c'est vous que je revois!
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos peres,
Le Dieu que nous servons finit-il nos miséres?
En quels lieux sommes-nous? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le Palais qu'on bâti vos ayeux;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAYRE.

Le Maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, Seigneur, & chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous est inconnu,

En montrant Néreſtan.

'ar la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix Chrétiens payer la délivrance :
Le Soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant égaler ſon grand cœur.

LUSIGNAN.

)es Chevaliers Français tel eſt le caractère ;
,eur nobleſſe en tout tems me fut utile & chére.
Trop digne Chévalier, quoi ! vous paſſez les mers,
our ſoulager nos maux, & pour briſer nos fers !
h ! parlez, à qui dois-je un ſervice ſi rare ?

NERESTAN.

Ion nom eſt Néreſtan; le ſort long-tems barbare,
)ui dans les fers ici me mit preſqu'en naiſſant,
Ie fit quitter bientôt l'Empire du Croiſſant.
.la Cour de Louis, guidé par mon courage,
)e la guerre ſous lui j'ai fait l'apprentiſſage ;
La fortune & mon rang ſont un don de ce Roi,
i grand par ſa valeur, & plus grand par ſa foi.
: le ſuivis, Seigneur, au bord de la Charante,
orſque du fier Anglais la valeur menaçante,
:édant à nos efforts trop long-tems captivés,
atisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
'enez, Prince, & montrez au plus grand des Monarques,
)e vos fers glorieux les vénérables marques.
aris va révérer le Martyr de la Croix,
t la Cour de Louis eſt l'aſyle des Rois.

LUSIGNAN.

élas ! de cette Cour j'ai vû jadis la gloire.
)uand Philippe à Bovine enchaînait la victoire.
: combattais, Seigneur, avec Montmorency,
Ielun, Deſtaing, de Neſle, & ce fameux Couci.
Iais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
'ous voyez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre :

Je vais au Roi des Rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure derniére,
Tandis qu'il en est tems, écoutez ma priére,
Néreſtan, Châtillon, & vous... de qui les pleurs
Dans ces momens ſi chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux pere,
Qui jamais ait du Ciel éprouvé la colére,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma ſuperbe eſpérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:
O mon cher Châtillon, tu dois t'en ſouvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Priſonnier avec moi dans Céſarée en flâme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put ſécourir.

LUSIGNAN.

Hélas! & j'étais pere, & je ne pus mourir!
Veillez du haut des Cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes reſervés,
Par de barbares mains pour ſervir conſervés,
Loin d'un pere accablé, furent portés enſemble.
Dans ce même Serrail où le Ciel nous raſſemble.

CHATILLON.

Il eſt vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en ſon berceau:
Ne pouvant la ſauver, Seigneur, j'allais moi-même
Répandre ſur ſon front l'eau ſainte du Baptême,

Lorſque les Sarraſins de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tous ſanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les deſtinées
Avaient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déja de ſentir ſon malheur,
Fut dans Jéruſalem conduit avec ſa ſœur.

NERESTAN.

)e quel reſſouvenir mon ame eſt déchirée !
, cet âge fatal j'étais dans Céſarée :
t tout couvert de ſang, & chargé de liens,
: ſuivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

LUSIGNAN.

'ous... Seigneur !... Ce Serrail éleva votre enfance ?...

En les regardant.

élas ! de mes enfans auriez-vous connaiſſance ?
s ſeraient de votre âge, & peut-être mes yeux...
uel ornement, Madame, étranger en ces lieux!
epuis quand l'avez-vous ?

ZAYRE.

Depuis que je reſpire,
:igneur....Eh quoi ! D'où vient que votre ame ſoupire ?

LUSIGNAN.

ı ! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAYRE.

e quel trouble nouveau tous mes ſens ſont atteints !
:igneur, que faites-vous ?

LUSIGNAN.

O Ciel ! ô Providence !
es yeux, ne trompez point ma timide eſpérance ;
rait-il bien poſſible ? Oui, c'eſt-elle... Je voi
: préſent qu'une épouſe avait reçu de moi,
: qui de mes enfans ornait toujours la tête,
)rſque de leur naiſſance on célébrait la fête :

Je revoi... Je ſuccombe à mon ſaiſiſſement.

ZAYRE.

Qu'entens-je ? & quel ſoupçon m'agite en ce moment ?
Ah, Seigneur !...

LUSIGNAN.

Dans l'eſpoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes,
Dieu mort ſur cette croix, & qui revis pour nous,
Parle, achéve, ô mon Dieu! ce ſont-là de tes coups.
Quoi! Madame, en vos mains elle était demeurée?
Quoi! tous les deux captifs, & pris dans Céſarée?

ZAYRE.

Oui, Seigneur.

NERESTAN.

Se peut-il ?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mere en effet ſont les vivans portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voye ;
Dieu, ranime mes ſens trop faibles pour ma joye.
Madame...Néreſtan... Soûtien-moi, Châtillon...
Néreſtan, ſi je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le ſein la cicatrice heureuſe
Du fer dont à mes yeux une main furieuſe...

NERESTAN.

Oui, Seigneur, il eſt vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juſte ! heureux momens !

NERESTAN *ſe jettant à genoux.*

Ah, Seigneur ! ah, Zayre !

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NERESTAN.

Moi, votre fils !

ZAYRE.

Seigneur.

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire !
Ma fille ! mon cher fils ! embraſſez votre pere.

CHATILLON.

Que d'un bonheur ſi grand mon cœur ſe ſent toucher !

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chére & triſte famille,
Mon fils, digne héritier... Vous... hélas ! Vous ? ma fille !
Diſſipez mes ſoupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui ſeul as conduit ſa fortune & la mienne,
Mon Dieu qui me la rens, me la rens-tu Chrétienne ?
Tu pleures, malheureuſe, & tu baiſſes les yeux !
Tu te tais ! je t'entens ! ô crime ! ô juſtes Cieux !

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper : ſous les loix d'Oroſmane...
Puniſſez votre fille.... Elle était Muſulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur moi !
Ah, mon fils ! A ces mots j'euſſe expiré ſans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu ſoixante ans pour ta gloire ;
J'ai vû tomber ton Temple, & périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes triſtes enfans :
Et lorſque ma famille eſt par toi réünie,
Quand je trouve une fille, elle eſt ton ennemie !
Je ſuis bien malheureux... c'eſt ton pere, c'eſt moi,

C'eſt ma ſeule priſon qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes derniéres peines,
Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines :
C'eſt le ſang de vingt Rois, tous Chrétiens comme moi,
C'eſt le ſang des Héros, défenſeurs de ma Loi,
C'eſt le ſang des Martyrs . . . ô fille encor trop chére,
Connais-tu ton deſtin, ſais-tu quelle eſt ta mere?
Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
Ce triſte & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis maſſacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes freres, ces Martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras ſanglans tendus du haut des Cieux,
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes,
Pour toi, pour l'Univers, eſt mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois,
En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
Voi ces murs, voi ce Temple envahi par tes Maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, ſa tombe eſt près de ce Palais ;
C'eſt ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'impie ;
C'eſt-là que de ſa tombe il rappella ſa vie.
Tu ne ſaurais marcher dans cet auguſte lieu,
Tu n'y peux faire un pas, ſans y trouver ton Dieu :
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton pere,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.

Je te vois dans mes bras, & pleurer & frémir ;
Sur ton front pâliſſant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur deſcenduë ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perduë ;
Et je reprens ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

NERESTAN.

Je revoi donc ma ſœur !... Et ſon ame...

ZAYRE.

Ah, mon pere,
Cher auteur de mes jours : parlez, que dois-je faire ?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un ſeul mot, ma honte & mes ennuis,
Dire, Je ſuis Chrétienne.

ZAYRE.

Oui... Seigneur... Je la ſuis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçoi ſon aveu du ſein de ton Empire.

SCENE IV.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MAdame, le Soudan m'ordonne de vous dire,
Qu'à l'inſtant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils Chrétiens ſurtout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi : de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où ſommes-nous, grand Dieu ! Quel coup vient nous confondre !

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAYRE.

Hélas, Seigneur !

LUSIGNAN.

O vous que je n'oſe nommer,
Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte.

ZAYRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le Ciel fera le reſte.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

CENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Vous étiez, Coraſmin, trompé par vos allarmes ;
lon, Louis contre moi ne tourne point ſes armes ;
es Français ſont laſſés de chercher déſormais
es climats que pour eux le deſtin n'a point faits;
ls n'abandonnent point leur fertile patrie,
our languir aux déſerts de l'aride Arabie,
t venir arroſer, de leur ſang odieux,
es palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
s couvrent de vaiſſeaux la Mer de la Syrie.
ouis, des bords de Chypre, épouvante l'Aſie ;
Iais j'apprens que ce Roi s'éloigne de nos ports;
e la féconde Egypte il menace les bords ;
'en reçois à l'inſtant la premiére nouvelle.
ontre les Mamelus ſon courage l'appelle ;
l cerche Mélédin mon ſecret ennemi ;
ur leurs diviſions mon Trône eſt affermi.
e ne crains plus enfin l'Egypte, ni la France.
los communs ennemis cimentent ma puiſſance ;

Et prodigues d'un ſang qu'ils devraient ménager,
Prennent, en s'immolant, le ſoin de me venger.
Relâche ces Chrétiens ; ami, je les délivre ;
Je veux plaire à leur Maître, & leur permets de vivre :
Je veux que ſur la mer on les méne à leur Roi,
Que Louis me connaiſſe, & reſpecte ma foi.
Méne-lui Luſignan ; di-lui que je lui donne
Celui que la naiſſance allie à ſa Couronne,
Celui que par deux fois mon pere avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux Chrétiens...

OROSMANE.

Son nom n'eſt point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, ſi Louis...

OROSMANE.

Il n'eſt plus tems de feindre.
Zayre l'a voulu ; c'eſt aſſez : & mon cœur,
En donnant Luſignan, le donne à mon vainqueur.
Louis eſt peu pour moi ; je fais tout pour Zayre ;
Nul autre ſur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'eſt à moi d'adoucir
Le déplaiſir mortel qu'elle a dû reſſentir,
Quand, ſur les faux avis des deſſeins de la France,
J'ai fait à ces Chrétiens un peu de violence.
Que dis-je ? Ces momens perdus dans mon Conſeil,
Ont de ce grand hymen ſuſpendu l'appareil :
D'une heure encor, ami, mon bonheur ſe différe :
Mais j'emploirai du moins ce tems à lui complaire.
Zayre ici demande un ſecret entretien
Avec ce Néreſtan, ce généreux Chrétien...

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux eſclaves dans l'enfance ;
Ils ont porté mes fers, ils ne ſe verront plus ;
Zayre enfin de moi n'aura point un refus,
Je ne m'en défens point ; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du Serrail la contrainte cruelle.
J'ai mépriſé ces Loix, dont l'âpre auſtérité
Fait d'une vertu triſte une néceſſité.
Je ne ſuis point formé du ſang Aſiatique ;
Né parmi les rochers au ſein de la Taurique,
Des Schytes mes ayeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs paſſions, leur généroſité :
Je conſens qu'en partant Néreſtan la revoye ;
Je veux que tous les cœurs ſoient heureux de ma joye.
Après ce peu d'inſtans volés à mon amour,
Tous ſes momens, ami, ſont à moi ſans retour.
Va, ce Chrétien attend, & tu peux l'introduire.
Preſſe ſon entretien, obéis à Zayre.

SCENE II.

CORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

En ces lieux, un moment, tu peux encor reſter.
Zayre à tes regards viendra ſe préſenter.

SCENE III.

NERESTAN *seul.*

EN quel état, ô Ciel ! en quels lieux je la laiſſe !
O ma Religion ! ô mon pere ! ô tendreſſe !
Mais je la vois.

SCENE IV.

ZAYRE, NERESTAN.

NERESTAN.

MA ſœur, je puis donc vous parler.
Ah ! dans quel tems le Ciel nous voulut raſſembler !
Vous ne reverrez plus un trop malheureux pere.

ZAYRE.

Dieu, Luſignan !

NERESTAN.

Il touche à ſon heure derniére.
Sa joye en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ſes ſens affaiblis a rompu les reſſorts ;
Et cette émotion, dont ſon ame eſt remplie,
A bientôt épuiſé les ſources de ſa vie.
Mais pour comble d'horreurs, à ces derniers momens,
Il doute de ſa fille, & de ſes ſentimens ;
Il meurt dans l'amertume, & ſon ame incertaine
Demande en ſoupirant ſi vous êtes Chrétienne.

ZAYRE.

Quoi, je ſuis votre ſœur, & vous pouvez penſer
Qu'à mon ſang, à ma Loi, j'aille ici renoncer ?

NERESTAN.

Ah, ma ſœur ! cette Loi n'eſt pas la vôtre encore ;
Le jour qui vous éclaire eſt pour vous à l'aurore,
Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les Cieux.
urez par nos malheurs, & par votre famille,
'ar ces Martyrs ſacrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui.
.e ſceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAYRE.

)ui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
'ar ſa Loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
)e vivre déſormais ſous cette ſainte Loi...
Iais, mon cher frere... Hélas ! que veut elle de moi ?
Que faut-il ?

NERESTAN.

Déteſter l'Empire de vos Maîtres,
ervir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui né près de ces murs eſt mort ici pour nous,
Qui nous a raſſemblés, qui m'a conduit vers vous.
Eſt-ce à moi d'en parler ? moins inſtruits que fidéle,
e ne ſuis qu'un ſoldat, & je n'ai que du zéle.
Jn Pontife ſacré viendra juſqu'en ces lieux
Vous apporter la vie, & deſſiller vos yeux.
ſongez à vos ſermens ; & que l'eau du Baptême
Ne vous apporte point la mort & l'anathême.
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir ;

Mais à quel titre, ô Ciel ! faut-il donc l'obtenir !
A qui le demander dans ce Serrail profane ? . . .
Vous, le ſang de vingt Rois, eſclave d'Oroſmane !
Parente de Louis ! fille de Luſignan !
Vous Chrétienne, & ma ſœur, eſclave d'un Soudan ?
Vous m'entendez... je n'oſe en dire davantage ;
Dieu, nous reſerviez-vous à ce dernier outrage ?

ZAYRE.

Ah, cruel ! pourſuivez, vous ne connaiſſez pas
Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.
Mon frere, ayez pitié d'une ſœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt déſeſpérée.
Je ſuis Chrétienne, hélas ! ... j'attens avec ardeur
Cette eau ſainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne ſerai point indigne de mon frere,
De mes ayeux, de moi, de mon malheureux pere.
Mais parlez à Zayre, & ne lui cachez rien,
Dites... quelle eſt la Loi de l'Empire Chrétien ? . . .
Quel eſt le châtiment pour une infortunée,
Qui loin de ſes parens aux fers abandonnée,
Trouvant chez un Barbare un généreux appui,
Aurait touché ſon ame, & s'unirait à lui ?

NERESTAN.

O Ciel ! que dites-vous ? Ah ! la mort la plus prompte
Devrait...

ZAYRE.

C'en eſt aſſez, frappe, & prévien ta honte.

NERESTAN.

Qui vous, ma ſœur ?

ZAYRE.

C'eſt moi que je viens d'accuſer,
Oroſmane m'adore... & j'allais l'épouſer.

NERESTAN.

'épouſer ! eſt-il vrai, ma ſœur ? Eſt-ce vous-même ?
ous, la fille des Rois ?

ZAYRE.

Frappe, dis-je ; je l'aime ?

NERESTAN.

pprobre malheureux du ſang dont vous ſortez,
ous demandez la mort, & vous la méritez :
ſi je n'écoutais que ta honte & ma gloire,
honneur de ma maiſon, mon pere, ſa mémoire,
la Loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
ma Religion ne retenait mon bras,
rais dans ce Palais, j'irais au moment même,
ımoler de ce fer un Barbare qui t'aime,
e ſon indigne flanc le plonger dans le tien,
ne l'en retirer que pour percer le mien.
el ! tandis que Louis, l'exemple de la Terre,
ı Nil Epouvanté ne va porter la guerre,
ue pour venir bientôt, frappant des coups plus ſûrs,
élivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs :
ayre, cependant, ma ſœur, ſon alliée ;
ı Tyran d'un Serrail par l'hymen eſt liée ?
t je vai donc apprendre à Luſignan trahi,
u'un Tartare eſt le Dieu que ſa fille a choiſi ?
ans ce moment affreux, hélas ! ton pere expire,
ı demandant à Dieu le ſalut de Zayre.

ZAYRE.

rête, mon cher frere ... arrête, connai-moi ;
ut-être que Zayre eſt digne encor de toi.
on frere, épargne-moi cet horrible langage ;
on courroux, ton reproche, eſt un plus grand outrage,
us ſenſible pour moi, plus dur que ce trépas,
ue je te demandais, & que je n'obtiens pas.
'état où tu me vois accable ton courage ;

Tu ſouffres, je le voi; je ſouffre davantage.
Je voudrais que du Ciel le barbare ſecours,
De mon ſang, dans mon cœur, eût arrêté le cours;
Le jour qu'empoiſonné d'une flâme profane,
Ce pur ſang des Chrétiens brûla pour Oroſmane,
Le jour que de ta ſœur Oroſmane charmé...
Pardonnez-moi, Chrétiens; qui ne l'aurait aimé?
Il faiſait tout pour moi; ſon cœur m'avait choiſie,
Je voyais ſa fierté pour moi ſeule adoucie.
C'eſt lui qui des Chrétiens a ranimé l'eſpoir:
C'eſt à lui que je dois le bonheur de te voir:
Pardonne; ton courroux, mon pere, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remords, ma faibleſſe,
Me ſervent de ſupplice, & ta ſœur en ce jour
Meurt de ſon répentir plus que de ſon amour.

NERESTAN.

Je te blâme, & te plains; croi-moi, la Providence
Ne te laiſſera point périr ſans innocence:
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux;
Dieu ne t'a point prêté ſon bras victorieux:
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roſeau plié par les orages.
Il ne ſouffrira pas qu'à ſon culte engagé,
Entre un Barbare & lui ton cœur ſoit partagé.
Le Baptême éteindra ces feux dont il ſoupire,
Et tu vivras fidéle, ou périras martyre.
Achéve donc ici ton ſerment commencé;
Achéve, & dans l'horreur dont ton cœur eſt preſſé,
Promets au Roi Louis, à l'Europe, à ton pere,
Au Dieu qui déja parle à ce cœur ſi ſincére,
De ne point accomplir cet hymen odieux,
Avant que le Pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma préſence il te faſſe Chrétienne,

Et

Et que Dieu par ſes mains t'adopte & te ſoutienne.
Le promets-tu, Zayre?....

ZAYRE.

Oui, je te le promets,
Rends-moi Chrétienne & libre; à tout je me ſoumets.
Va, d'un pere expirant, va fermer la paupiére;
Va, je voudrais te ſuivre, & mourir la premiére.

NERESTAN.

Je pars, adieu, ma ſœur, adieu: puiſque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce Palais honteux,
Je reviendrai bientôt, par un heureux Baptême,
T'arracher aux Enfers, & te rendre à toi-même.

SCENE V.

ZAYRE *ſeule.*

ME voilà ſeule, ô Dieu! que vai-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir.
Hélas! ſuis-je en effet, ou Françaiſe, ou Sultane?
Fille de Luſignan, ou femme d'Oroſmane?
Suis-je amante, ou Chrétienne? O ſermens que j'ai faits!
Mon pere, mon païs, vous ſerez ſatisfaits.
Fatime ne vient point. Quoi! dans ce trouble extrême,
L'Univers m'abandonne! on me laiſſe à moi-même!
Mon cœur peut-il porter ſeul, & privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impoſe aujourd'hui,
A ta Loi, Dieu puiſſant, oui, mon ame eſt renduë;

Mais fai que mon amant s'éloigne de ma vûë.
Cher amant ! Ce matin l'aurais-je pû prévoir,
Que je duſſe aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi, qui de tant de feux juſtement poſſédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre ſoin; d'autre idée,
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te ſouhaiter, attendre ton retour ?
Hélas ! & je t'adore ; & t'aimer eſt un crime !

SCENE VI.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

PAraiſſez, tout eſt prêt, le beau feu, qui m'anime,
Ne ſouffre plus, Madame, aucun retardement ;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant ;
Les parfums de l'encens rempliſſent la Moſquée ;
Du Dieu de Mahomet la puiſſance invoquée
Confirme mes ſermens, & préſide à mes feux.
Mon peuple proſterné pour vous offre ſes vœux.
Tout tombe à vos genoux, vos ſuperbes rivales,
Qui diſputaient mon cœur, & marchaient vos égales,
Heureuſes de vous ſuivre, & de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le Trône, les feſtins ; & la cérémonie,
Tout eſt prêt ; commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE.

Où ſuis-je, malheureuſe, ô tendreſſe ! ô douleur !

OROSMANE.

Venez,

ZAYRE.

Où me cacher ?

OROSMANE.

Que dites-vous ?

ZAYRE.

Seigneur.

OROSMANE.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zayre...

ZAYRE.

Dieu de mon pere ! hélas ! que pourrai-je lui dire ?

OROSMANE.

Que j'aime à triomplier de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flâme, & mon bonheur ! . . .

ZAYRE.

Hélas !

OROSMANE.

Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chére ;
D'une vertu modeſte il eſt le caractère
Digne & charmant objet de ma conſtante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAYRE.

Fatime, ſoutien-moi . . .
Seigneur.

OROSMANE.

O Ciel ! eh quoi !

ZAYRE.

Seigneur, cet hymenée
Etait un bien ſuprême à mon ame étonnée.
Je n'ai point recherché le Trône & la grandeur.
Qu'un ſentiment plus juſte occupait tout mon cœur ?
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et mépriſant pour vous les Trônes de l'Aſie,
Seule, & dans un déſert auprès de mon époux,
J'euſſe pû ſous mes pieds les fouler avec vous.
Mais... Seigneur ... ces Chrétiens . . .

OROSMANE.

Ces Chrétiens... Quoi ! Madame ?
Qu'auraient donc de commun cette Secte & ma flâme ?

ZAYRE.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens sa vie & ses malheurs.

OROSMANE.

Eh bien ! quel intérêt si pressant & si tendre,
A ce vieillard Chrétien votre cœur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point Chrétienne ; élevée en ces lieux,
Vous suivez dès long-tems la foi de mes ayeux.
Un vieillard qui succombe au poids de ses années,
Peut-il troubler ici vos belles destinées ?
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit se perdre avec moi dans des momens si doux.

ZAYRE.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chére...

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah Dieu !

ZAYRE.

Souffrez que l'on différe...
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés...

OROSMANE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! est-ce vous qui parlez,
Zayre ?

ZAYRE.

Je ne puis soûtenir sa colére.

OROSMANE.

Zayre !

ZAYRE.

Il m'est affreux, Seigneur de vous déplaire,
Excusez ma douleur... Non, j'oublie à la fois,

Et tout ce que je ſuis, & tout ce que je dois.
Je ne puis ſoûtenir cet aſpect qui me tuë.
Je ne puis... Ah ! ſouffrez que loin de votre vûë,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon déſeſpoir, & l'horreur où je ſuis,

Elle ſort.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuſe aux tranſports de mon ame offenſée.
Eſt-ce à moi que l'on parle ? ai-je bien entendu ?
Eſt-ce moi qu'elle fuit ? ô Ciel ! & qu'ai-je vû ?
Coraſmin, quel eſt donc ce changement extrême?
Je la laiſſe échapper ! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous ſeul cauſez ſon trouble, & vous vous en plaignez.
Vous accuſez, Seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur ſi ſombre en ſes regards écrite ?
Si c'était ce Français ! ... quel ſoupçon ! quelle horreur !
Quelle lumiére affreuſe a paſſé dans mon cœur !
Hélas ! je repouſſais ma juſte défiance :
Un Barbare, un eſclave, aurait cette inſolence ?
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un eſclave Chrétien ?
Mais parle, tu pouvais obſerver ſon viſage ;
Tu pouvais de ſes yeux entendre le langage :

Ne me déguiſe rien, mes feux ſont-ils trahis ?
Appren-moi mon malheur.... tu trembles.... tu frémis....
C'en eſt aſſez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos allarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien obſervé
Qui doive....

OROSMANE.

A cet affront, je ſerais réſervé ?
Non, ſi Zayre, ami, m'avait fait cette offenſe,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaiſir ſecret de ſon cœur agité,
Si ce cœur eſt perfide, aurait-il éclaté ?
Ecoute, garde-toi de ſoupçonner Zayre.
Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, ſoupire:
Que m'importe après tout le ſujet de ſes pleurs ?
Qui ſait ſi l'amour même entre dans ſes douleurs?
Et qu'ai-je à redouter d'un eſclave infidelle,
Qui demain pour jamais ſe va ſéparer d'elle ?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos loix,
Qu'il jouît de ſa vûë une ſeconde fois ?
Qu'il revînt en ces lieux ?

OROSMANE.

Qu'il revînt ? lui, ce traître,
Qu'aux yeux de ma maîtreſſe il oſât reparaître ?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi :
Déchiré devant elle, & ma main dégouttante
Confondrait dans ſon ſang le ſang de ſon amante....
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé ;
Il eſt né violent, il aime, il eſt bleſſé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faibleſſe ;

A des troubles honteux je ſens que je m'abaiſſe.
Non, c'eſt trop ſur Zayre arrêter un ſoupçon ;
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon :
Mais ne croi pas non plus que le mien s'aviliſſe,
A ſouffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi ;
Les éclairciſſemens ſont indignes de moi.
Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire ;
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zayre.
Allons, que le Serrail ſoit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du Palais ;
Que tout reſſente ici le frein de l'eſclavage.
Des Rois de l'Orient ſuivons l'antique uſage.
On peut pour ſon eſclave, oubliant ſa fierté,
Laiſſer tomber ſur elle un regard de bonté ;
Mais il eſt trop honteux de craindre une maîtreſſe ;
Aux mœurs de l'Occident laiſſons cette baſſeſſe.
Ce ſexe dangereux, qui veut tout aſſervir,
S'il régne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

QUe je vous plains, Madame, & que je vous admire !
C'eſt le Dieu des Chrétiens, c'eſt Dieu qui vous inſpire ;
Il donnera la force à vos bras languiſſans,
De briſer des liens ſi chers & ſi puiſſans.

ZAYRE.

Eh ! pourrai-je achever ce fatal ſacrifice ?

FATIME.

Vous demandez ſa grace, il vous doit ſa juſtice :
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAYRE.

Jamais de ſon appui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguſte famille,
Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille :
Vous êtes dans ſes bras, il parle à votre cœur ;
Et quand ce ſaint Pontife, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce Palais profane...

ZAYRE.

Ah ! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oraſmane.

J'ai

J'ai pû déſeſpérer le cœur de mon amant !
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment !
Mon Dieu, vous l'ordonnez ; j'euſſe été trop heureuſe.

FATIME.

Quoi ! vous regretteriez cette chaîne honteuſe,
Hazarder la victoire, ayant tant combattu ?

ZAYRE.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non, tu ne connais pas ce que je ſacrifie.
Cet amour ſi puiſſant, ce charme de ma vie,
Dont j'eſpérais, hélas ! tant de félicité,
Dans toute ſon ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes bleſſures cruelles :
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choiſit ſon ſéjour ;
Je lui crie en pleurant : Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, rempli moi de toi-même ;
Mais, Fatime, à l'inſtant, les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans, que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le Ciel & moi.
Et bien, race des Rois, dont le Ciel me fit naître,
Pere, mere, Chrétiens, vous, mon Dieu, vous, mon Maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne ſont plus pour lui.
Que j'expire innocente, & qu'une main ſi chére,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupiére.
Ah ! que fait Oroſmane ? il ne s'informe pas,
Si j'attens loin de lui la vie ou le trépas ;
Il me fuit, il me laiſſe, & je n'y peux ſurvivre.

FATIME.

Quoi vous ! fille des Rois, que vous prétendez
suivre,
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel ap-
pui ? ...

ZAYRE.

Eh ! pourquoi mon amant n'eſt-il pas né pour
lui ;
Oroſmane eſt-il fait pour être ſa victime ?
Dieu pourrait-il haïr un cœur ſi magnanime ?
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de vertus,
S'il était né Chrétien, que ſerait-il de plus ?
Et plût à Dieu du moins que ce ſaint Interprête,
Ce Miniſtre ſacré, que mon ame ſouhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer !
Je ne ſai ; mais enfin, j'oſe encore eſpérer,
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la
clémence,
Ne reprouverait point une telle alliance ;
Peut-être de Zayre en ſecret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;
Peut-être en me laiſſant au Trône de Syrie,
Il ſoutiendrait pour moi les Chrétiens de l'Aſie.
Fatime, tu le ſais, ce puiſſant Saladin,
Qui ravit à mon ſang l'Empire du Jourdain,
Qui fit comme Oroſmane admirer ſa clémence,
Au ſein d'une Chrétienne il avait pris naiſſance.

FATIME.

Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous conſoler...

ZAYRE.

Laiſſe-moi ; je vois tout ; je meurs ſans m'aveu-
gler :
Je vois que mon pays, mon ſang, tout me con-
damne :
Que je ſuis Luſignan, que j'adore Oroſmane ;
Que mes vœux, que mes jours à ſes jours ſont
liés.

Je voudrais quelquefois me jetter à ſes pieds ;
De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincére.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frere,
Expoſe les Chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahïr le Dieu, qui vous rappelle à lui.

ZAYRE.

Ah ! ſi tu connaiſſais le grand cœur d'Oroſmane !

FATIME.

Il eſt le Protecteur de la Loi Muſulmane ;
Et plus il vous adore, & moins il peut ſouffrir
Qu'on vous oſe annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le Pontife à vos yeux en ſecret va ſe rendre,
Et vous avez promis...

ZAYRE.

Eh bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce ſecret :
Hélas ! qu'à mon amant je le tais à regret !
Et pour comble d'horreur je ne ſuis plus aimée.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE.

OROSMANE.

MAdame, il fut un tems où mon ame charmée,
Ecoutant ſans rougir des ſentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, Madame, & votre Maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être :
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous ;

Cruellement bleſſé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand, pour m'abaiſſer à feindre,
Je viens vous déclarer, que le plus froid mépris
De vos caprices vains ſera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendreſſe,
A chercher des raiſons, dont la flâteuſe adreſſe,
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous raméne un amant qui ne vous connaît plus,
Et qui craignant ſurtout qu'à rougir on l'expoſe,
D'un refus outrageant veut ignorer la cauſe.
Madame, c'en eſt fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait préſenter;
Une autre aura des yeux, & va du moins connaître
De quel prix mon amour & ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter; mais mon cœur s'y réſout.
Apprenez qu'Oroſmane eſt capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vûë
Mourir déſeſpéré de vous avoir perduë,
Que de vous poſſéder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un ſoupir qui ne ſoit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAYRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!
Tu veux commander ſeul à mes ſens éperdûs...
Eh bien, puiſqu'il eſt vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur...

OROSMANE.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le déſirez,

Que ſous une autre loi ... Zayre, vous pleurez !

ZAYRE.

Ah ! Seigneur ! ah ! du moins gardez de jamais croire,
Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire :
Je ſai qu'il faut vous perdre, & mon ſort l'a voulu:
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous eſt pas connu.
Me puniſſe à jamais ce Ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Oroſmane !

OROSMANE.

Zayre, vous m'aimez !

ZAYRE.

Dieu ? ſi je l'aime, hélas !

OROSMANE.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas !
Vous m'aimez ? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant ſi fidelle ?
Je me connaiſſais mal ; oui, dans mon déſeſpoir,
J'avais crû ſur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur eſt bien loin d'un pouvoir ſi funeſte.
Zayre, que jamais la vengeance céleſte
Ne donne à ton amant enchaîné ſous ta Loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
Qui, moi ? que ſur mon Trône une autre fût placée !
Non, je n'en eus jamais la fatale penſée :
Pardonne à mon courroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés, & ſi bien démentis ;
C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais dans ta vie,
Le Ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuye.
Je t'aimerai toujours ... Mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différait mon bonheur ?
Parle. Etait-ce un caprice ? Eſt-ce crainte d'un Maître,

D'un Soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?
Serait-ce un artifice ? Epargne-toi ce ſoin ;
L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en a pas beſoin :
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie!
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, & mes ſens déchirés,
Pleins d'un amour ſi vrai . . .

ZAYRE.

Vous me déſeſpérez.
Vous m'êtes cher, ſans doute, & ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O Ciel ! expliquez-vous. Quoi ? toujours me troubler ?
Se peut-il ? . . .

ZAYRE.

Dieu puiſſant, que ne puis-je parler ?

OROSMANE.

Quel étrange ſecret me cachez-vous, Zayre ?
Eſt-il quelque Chrétien qui contre moi conſpire?
Me trahit-on ? parlez.

ZAYRE.

Eh ! peut-on vous trahïr ?
Seigneur, entr'eux & vous vous me verriez courir:
On ne vous trahit point, pour vous rien n'eſt à craindre ;
Mon malheur eſt pour moi, je ſuis la ſeule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre, grand Dieu !

ZAYRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grace de vous.

OROSMANE.

Une grace ! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAYRE.

Plût au Ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !
Oroſmane... Seigneur... permettez qu'aujourd'hui.
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune...
Demain tous mes ſecrets vous ſeront révelés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô Ciel, vous m'accablez !
Pouvez-vous ?...

ZAYRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refuſez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez ;
J'y conſens ; il en coûte à mes ſens déſolés.
Allez, ſouvenez-vous que je vous ſacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAYRE.

En me parlant ainſi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien, vous me quittez, Zayre ?

ZAYRE.

Hélas, Seigneur !

SCENE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH ! c'eſt trop tôt chercher ce ſolitaire aſyle,
C'eſt trop tôt abuſer de ma bonté facile ;
Et plus j'y penſe, ami, moins je puis concevoir

Une eſclave Chrétienne, & que j'ai pû laiſſer
Dans les plus vils emplois languir ſans l'abaiſſer !
Une eſclave ! Elle ſait ce que j'ai fait pour elle.
Ah malheureux !

CORASMIN.

Seigneur, ſi vous ſouffrez mon zéle,
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez...

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler.
Allez, volez, eſclave, & m'amenez Zayre.

CORASMIN.

Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ?

OROSMANE.

Je ne ſai, cher ami, mais je prétens la voir.

CORASMIN.

Ah ! Seigneur, vous allez, dans votre déſeſpoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ſes larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes,
Et votre cœur ſéduit, malgré tous vos ſoupçons,
Pour la juſtifier cherchera des raiſons.
M'en croirez-vous ? cachez cette lettre à ſa vûë.
Prenez pour la lui rendre une main inconnuë.
Par-là, malgré la fraude & les déguiſemens,
Vos yeux démêleront ſes ſecrets ſentimens,
Et des plis de ſon cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penſes-tu qu'en effet Zayre me trahiſſe ?...
Allons, quoi qu'il en ſoit, je vai tenter mon ſort,
Et pouſſer la vertu juſqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de ſon côté pouſſer la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeſte entretien;
Un cœur tel que le vôtre...

OROSMANE.

Ah ! n'en redoute rien.

A ſon exemple, hélas! ce cœur ne ſaurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de ſavoir me contraindre :
Oui, puiſqu'elle m'abaiſſe à connaître un rival...
Tien, reçoi ce billet à tous trois ſi fatal :
Va, choiſi pour le rendre un eſclave fidelle,
Mets en de ſûres mains cette lettre cruelle :
Va, cours... Je ferai plus, j'éviterai ſes yeux ;
Qu'elle n'approche pas... c'eſt elle, juſtes Cieux!

SCENE VI.

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN.

ZAYRE.

SSeigneur, vous m'étonnez; quelle raiſon ſoudaine
Quel ordre ſi preſſant près de vous me ramene ?

OROSMANE.

Eh bien, Madame, il faut que vous m'éclairciſſiez:
Cet ordre eſt important plus que vous ne croyez ;
Je me ſuis conſulté...Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon ſort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueïl oublié, mon Sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon reſpect, mes ſoins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaiſſance.
Votre cœur par un Maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous, il eſt tems que je liſe ;
Il faut que ſes replis s'ouvrent à ma franchiſe.
Jugez-vous : répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma ſincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puiſſance
L'emporte ſur mes ſoins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même inſtant,

Ta grace eſt dans mon cœur ; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'inſolent qui t'adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra ſe détourner,
Que c'eſt le ſeul moment où je peux pardonner.

ZAYRE.

Vous, Seigneur ! vous oſez me tenir ce langage?
Vous, cruel ? ... Apprenez, que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le Ciel veut éprouver?
S'il ne vous aimait pas, eſt né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeſte flâme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je deſcens de me juſtifier.
J'ignore ſi le Ciel, qui m'a toujours trahie,
A deſtiné pour vous ma malheureuſe vie.
Quoi qu'il puiſſe arriver, je jure par l'honneur,
Qui non moins que l'amour eſt gravé dans mon cœur,
Je jure que Zayre à ſoi-même renduë,
Des Rois les plus puiſſans déteſterait la vûë,
Que tout autre, après vous, me ſerait odieux.
Voulez-vous plus ſavoir, & me connaître mieux?
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proye,
Ce cœur déſeſpéré devant vous ſe déploye ?
Sachez donc qu'en ſecret il penſait malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
Qu'il ſoupirait pour vous avant que vos tendreſſes
Vinſſent juſtifier mes naiſſantes faibleſſes ;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin, lorſque vous m'ignoriez;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour Maître.
J'en atteſte le Ciel, que j'offenſe peut-être ;

Et ſi j'ai mérité ſon éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi ? des plus tendres feux ſa bouche encor m'aſſure !
Quel excès de noirceur ! Zayre !... ah, la parjure !
Quand de ſa trahiſon j'ai la preuve en ma main !

ZAYRE.

Que dites-vous ? Quel trouble agite votre ſein ?

OROSMANE.

Je ne ſuis point troublé. Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,
D'un feu ſi tendrement déclaré chaque jour ?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma faibleſſe !
Mais encor une fois quelle fureur vous preſſe ?
Quels regards effrayans vous me lancez ! hélas !
Vous doutez de mon cœur ?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AMi, ſa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'eſt pas démentie ;
Tranquille dans le crime, & fauſſe avec douceur,
Elle a juſques au bout ſoutenu ſa noirceur.
As-tu trouvé l'eſclave ? as-tu ſervi ma rage ?
Connaîtrai-je à la fois ſon crime & mon outrage ?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéïr ; mais vous ne pouvez pas
Soupirer déſormais pour ſes traîtres appas :
Vous la verrez ſans doute avec indifférence,
Sans que le repentir ſuccéde à la vengeance,
Sans que l'amour ſur vous en repouſſe les traits.

OROSMANE.

Coraſmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous ? ô Ciel ! Vous ?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'eſpérance.
Cet odieux Chrétien, l'éléve de la France,
Eſt jeune, impatient, léger, préſomptueux,
Il peut croire aiſément ſes téméraires vœux :
Son amour indiſcret, & plein de confiance,
Aura de ſes ſoupirs hazardé l'inſolence :
Un regard de Zayre aura pû l'aveugler :
Sans doute il eſt aiſé de s'en laiſſer troubler :
Il croit qu'il eſt aimé ; c'eſt lui ſeul qui m'offenſe ;
Peut-être ils ne ſont point tous deux d'intelligence :

Zayre n'a point vû ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaiſir mortel.
Coraſmin, écoutez...Dès que la nuit plus ſombre
Aux crimes des mortels viendra prêter ſon ombre,
Si-tôt que ce Chrétien, chargé de mes bienfaits,
Néreſtan, paraîtra ſous les murs du Palais,
Ayez ſoin qu'à l'inſtant la garde le ſaiſiſſe,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux ſupplice,
Et que chargé de fers il me ſoit préſenté.
Laiſſez, ſurtout, laiſſez Zayre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime;
Ma fureur eſt plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me ſuis plongé;
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN, un Eſclave.

OROSMANE.

ON l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains eſt le ſort de ton Maître ;
Donne-lui le billet de ce traître Chrétien ;
Ren-moi compte de tout, examine-la bien.
Porte moi ſa réponſe : on approche ... c'eſt elle.
A Coraſmin.
Vien, d'un malheureux Prince ami tendre & fidelle,
Vien m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

SCENE II.

ZAYRE, FATIME, l'Eſclave.

ZAYRE.

EH qui peut me parler dans l'état où je ſuis ?
A tant d'horreurs, hélas ! qui pourra me ſouſtraire ?
Le Serrail eſt fermé ! Dieu ! ſi c'était mon frere !
Si la main de ce Dieu, pour ſoûtenir ma foi,
Par des chemins cachés, le conduiſait vers moi !
Quel eſclave inconnu ſe préſente à ma vûë ?

L'ESCLAVE.

Cette lettre en ſecret à mes mains parvenuë,
Pourra vous aſſurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne.

Elle lit.

FATIME *à part pendant que Zayre lit.*

Dieu tout-puiſſant, éclate en ta bonté,
Fai deſcendre ta grace en ce ſéjour profane,
Arrache ma Princeſſe au barbare Oroſmane.

ZAYRE *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME *à l'Eſclave.*

Allez, retirez-vous ;
On vous rappellera, ſoyez prêt, laiſſez-nous.

SCENE III.

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

LI ce billet : hélas ! di-moi ce qu'il faut faire ;
Je voudrais obéïr aux ordres de mon frere.

FATIME.

Dites plûtôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ſes Autels.
Ce n'eſt point Néreſtan, c'eſt Dieu qui vous appelle.

ZAYRE.

Je le ſais, à ſa voix je ne ſuis point rebelle,
J'en ai fait le ſerment : mais puis-je m'engager,
Moi, les Chrétiens, mon frere, en un ſi grand danger ?

FATIME.

Ce n'eſt point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle ſeul à votre ame ébranlée,
Je connais votre cœur ; il penſerait comme eux,
Il hazarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah ! connaiſſez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenſer l'amant qui vous outrage.
Quoi ! ne voyez-vous pas toutes ſes cruautés,
Et l'ame d'un Tartare, à travers ſes bontés ?
Ce tigre encor farouche au ſein de ſa tendreſſe,
Même en vous adorant menaçait ſa maîtreſſe...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher ?
Vous ſoupirez pour lui ?

ZAYRE.

Qu'ai-je à lui reprocher ?
C'eſt moi qui l'offenſais, moi qu'en cette journée

Il a vû ſouhaiter ce fatal hymenée ;
Le Trône était tout prèt, le Temple était paré,
Mon amant m'adorait, & j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſes ſentimens bravé la violence,
J'ai ſoumis ſon amour, il fait ce que je veux,
Il m'a ſacrifié ſes tranſports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre ame eſt bleſſée,
Peut-il en ce moment remplir votre penſée ?

ZAYRE.

Ah ! Fatime, tout ſert à me déſeſpérer ;
Je ſai que du Serrail rien ne peut me tirer :
Je voudrais des Chrétiens voir l'heureuſe contrée,
Quitter ce lieu funeſte à mon ame égarée ;
Et je ſens qu'à l'inſtant prompte à me démentir,
Je fais des vœux ſecrets pour n'en jamais ſortir.
Quel état ! quel tourment ! Non, mon ame inquiéte
Ne ſait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle ſouhaite ?
Une terreur affreuſe eſt tout ce que je ſens.
Dieu, détourne de moi ces noirs preſſentimens ;
Pren ſoin de nos Chrétiens, & veille ſur mon frere ;
Pren ſoin, du haut des Cieux, d'une tête ſi chére.
Oui, je le vai trouver, je lui vais obéir :
Mais dès que de Solyme il aura pû partir,
Par ſon abſence alors à parler enhardie,
J'apprens à mon amant le ſecret de ma vie :
Je lui dirai le culte où mon cœur eſt lié,
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié ;
Mais duſſai-je au ſupplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le ſang dont je ſuis née.
Va, tu peux amener mon cher frere en ces lieux.
Rappelle cet eſclave.

SCENE IV.

ZAYRE *ſeule.*

O Dieu de mes ayeux,
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux pere,
Que ta main me conduiſe, & que ton œil m'éclaire !

SCENE V.

ZAYRE, l'Eſclave.

ZAYRE.

ALlez dire au Chrétien, qui marche ſur vos pas,
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
A part.
Allons, raſſure-toi malheureuſe Zayre !

SCENE VI.

OROSMANE, CORASMIN. l'Eſclave.

OROSMANE.

QUe ces momens, grand Dieu, ſont lents pour ma fureur!

A l'Eſclave.

Eh bien, Que t'a-t-on dit? Répon. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur.
On n'a jamais ſenti de ſi vives allarmes.
Elle a pâli, tremblé, ſes yeux verſaient des larmes;
Elle m'a fait ſortir, elle m'a rappellé,
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ſes yeux doit ſe rendre.

OROSMANE.

A l'Eſclave. *A Coraſmin.*

Allez, il me ſuffit. Ote-toi de mes yeux.
Laiſſez-moi: tout mortel me devient odieux.
Laiſſe-moi ſeul, te dis-je, à ma fureur extrême.
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

OROSMANE *ſeul.*

OU ſuis-je ? ô Ciel ! où ſuis-je ? où portai-je mes vœux ?
Zayre, Néreſtan... couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je reſpire,
Ce jour ſouillé par vous... Miſérable Zayre,
Tu ne jouiras pas... Coraſmin, revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH ! trop cruel ami, quoi, vous m'abandonnez ?
Venez ; a-t-il paru, ce rival, ce coupable ?

CORASMIN.

Rien ne paraît encor.

OROSMANE.

O nuit ! nuit effroyable !
Peux-tu prêter ton voile à des pareils forfaits ?
Zayre !... l'infidéle... après tant de bienfaits ?
J'aurais d'un œil ſerein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chûte épouvantable :
J'aurais ſû, dans l'horreur de la captivité,
Conſerver mon courage & ma tranquillité ;
Mais me voir à ce point trompé par ce que jaime !...

CORASMIN.

Eh ! que prétendez-vous dans cette horreur extrême ?

Quel eſt votre deſſein ?

OROSMANE.

N'entens-tu pas des cris ?

CORASMIN.

Seigneur . . .

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes eſprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, juſqu'ici nul mortel ne s'avance :
Le Serrail eſt plongé dans un profond ſilence ;
Tout dort, tout eſt tranquille, & l'ombre de la nuit . . .

OROSMANE.

Hélas ! le crime veille, & ſon horreur me ſuit.
A ce coupable excès porter ſa hardieſſe !
Tu ne connaiſſais pas mon cœur & ma tendreſſe,
Combien je t'adorais ! quels feux ! Ah, Coraſmin !
Un ſeul de ſes regards aurait fait mon deſtin.
Je ne puis être heureux, ni ſouffrir que par elle.
Pren pitié de ma rage. Oui, cours . . . . Ah, la cruelle !

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez ? Vous, Oroſmane ? ô Cieux !

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre :
Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre :
Plain Zayre, plain-moi, l'heure approche, ces pleurs
Du ſang qui va couler ſont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah ! je tremble pour vous.

OROSMANE.

OROSMANE.

Frémi de mes souffrances,
Frémi de mon amour, frémi de mes vengeances.
Approche, vien, j'entends... je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du Palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE.

Va saisir Néreſtan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCENE IX.

OROSMANE, ZAYRE, & FATIME.

Marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du Théâtre.

ZAYRE.

Vien, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends-je! eſt-ce là cette voix,
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime?
Cette voix infidelle, & l'organe du crime?
Perfide!... vengeons-nous... quoi! c'eſt elle?
ô deſtin!

Il tire ſon poignard.

Zayre! ah Dieu!... ce fer échappe de ma main

ZAYRE *à Fatime.*

C'eſt ici le chemin, vient, ſoûtien mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAYRE.

Je marche en friſſonnant, mon cœur eſt éperdu...
Eſt-ce vous, Néreſtan, que j'ai tant attendu ?

OROSMANE *courant à Zayre.*

C'eſt moi que tu trahis, tombe à mes pieds, parjure !

ZAYRE *tombant dans la couliſſe.*

Je me meurs, ô mon Dieu !

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait ?
Rien que de juſte...Allons, j'ai puni ſon forfait.
Ah ! voici ſon amant que mon deſtin m'envoye,
Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joye.

SCENE X.

OROSMANE, ZAYRE, NÉRESTAN, CORASMIN, FATIME, Eſclaves.

OROSMANE.

APproche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut ſi cher ;
Mépriſable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un Héros avec l'ame d'un traître,
Tu m'impoſais ici pour me deshonorer.
Va, le prix en eſt prêt ; tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'expoſes,
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu cauſes.
Avez-vous ordonné ſon ſupplice ?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent par-tout, & demandent encore
La perfide qui t'aime, & qui me deshonore.
Regarde, elle eſt ici.

NÉRESTAN.

Que dis-tu ? Quelle erreur...

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NÉRESTAN.

Ah ! que vois-je ? Ah, ma ſœur !
Zayre !... Elle n'eſt plus, Ah, monſtre ! Ah, jour horrible !

OROSMANE.

Sa ſœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu, ſerait-il poſſible ?

NÉRESTAN.

Barbare, il eſt trop vrai : viens épuiſer mon flanc
Du reſte infortuné de cet auguſte ſang.
Luſignan, ce vieillard, fut ſon malheureux pere,
Il venait dans mes bras d'achever ſa miſére,
Et d'un pere expiré j'apportais en ces lieux
La volonté derniére, & les derniers adieux ;
Je venais, dans un cœur trop faible & trop ſenſible,
Rappeller des Chrétiens le culte incorruptible.
Hélas ! elle offenſait notre Dieu, notre Loi,
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zayre !... Elle m'aimait ? Eſt-il bien vrai, Fatime ?
Sa ſœur ?... J'étais aimé ?

FATIME.

Cruel ! voilà ſon crime.
Tigre altéré de ſang, tu viens de maſſacrer
Celle qui malgré ſoi conſtante à t'adorer,

Se flâtait, eſpérait que le Dieu de ſes peres
Recevrait le tribut de ſes larmes ſincères ;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès ſon cœur l'avait trompée ;
De cet eſpoir trop tendre elle était occupée ;
Tu balançais ſon Dieu dans ſon cœur allarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit aſſez. O Ciel ! j'étais aimé !
Va, je n'ai pas beſoin d'en ſavoir davantage...

NÉRESTAN.

Cruel ! qu'attens-tu donc pour aſſouvir ta rage ?
Il ne reſte que moi de ce ſang glorieux,
Dont ton pere & ton bras ont inondé ces lieux :
Rejoins un malheureux à ſa triſte famille,
Au Héros dont tu viens d'aſſaſſiner la fille.
Tes tourmens ſont-ils prêts ? Je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la ſoif de mon ſang, qui toujours te dévore,
Promet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour ſouviens-toi des Chrétiens,
Dont tu m'avais juré de briſer les liens ;
Dans ſa férocité ton cœur impitoyable,
De ce trait généreux ſerait-il bien capable ?
Parle, à ce prix encor je bénis mon trépas.
OROSMANE, *allant vers le corps de Zayre.*
Zayre !

CORASMIN.

Hélas ! Seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez ; trop de douleur de votre ame s'empare.
Souffrez que Néreſtan...

NÉRESTAN.

Qu'ordonne-tu, barbare ?

OROSMANE *après une longue pauſe.*

Qu'on détache ſes fers. Ecoutez, Coraſmin,
Que tous ſes compagnons ſoient délivrés ſoudain.
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes largeſſes ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes,
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur ....

OROSMANE.

Obéïs, & ne réplique pas ;
Vole, & ne trahis point la volonté ſuprême
D'un Soudan qui commande, & d'un ami qui t'aime ;
Va, ne perds point de tems, ſors, obéïs ...
à Néreſtan.
Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglans, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton Roi, tous tes Chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs.
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dut m'être ſacré ;
Di-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe,
Dont le Ciel ait formé les innocens appas ;
Di-leur qu'à ſes genoux j'avais mis mes Etats ;
Di-leur que dans ſon ſang cette main s'eſt plongée ;
Di que je l'adorais, & que je l'ai vangée.
Il ſe tuë.

Aux ſiens.

Reſpectez ce Héros, & conduiſez ſes pas.

NÉRESTAN.

Guide-moi, Dieu puiſſant, je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce ſoit moi qui te plaigne ?

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

ALZIRE,
OU LES
AMERICAINS,
TRAGEDIE.

Repréſentée pour la premiére fois le 27. Janvier 1736.

EPITRE

A MADAME

LA MARQUISE DU CHASTELET.

MADAME,

QUel faible hommage pour Vous, qu'un de ces ouvrages de Poëſie, qui n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur paſſagére du public, & à l'illuſion du Théâtre, pour tomber enſuite dans la foule & dans l'obſcurité!

Qu'eſt-ce en effet qu'un Roman mis en action & en vers, devant celle qui lit les ouvrages de Géométrie avec la même facilité que les autres liſent les Romans; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke*, ce ſage Précepteur du Genre-humain, que ſes propres ſentimens & l'hiſtoire de ſes penſées; enfin aux yeux d'une perſonne, qui née pour les agrémens, leur préfére la vérité?

Mais, MADAME, le plus grand génie, & ſûrement le plus déſirable, eſt celui qui ne donne l'excluſion à aucun des beaux-Arts. Ils ſont tous la nourriture & le plaiſir de l'ame : y en a-t-il dont on doive ſe priver ? Heureux l'eſprit que la Philoſophie ne peut deſſécher, & que les charmes des belles-Lettres ne peuvent amollir, qui ſait ſe fortifier avec *Locke*, s'éclairer avec *Clarke* & *Newton*, s'élever dans la lecture de *Ciceron* & de *Boſſuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Taſſe*.

Tel eſt votre génie, MADAME, il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les perſonnes de votre ſexe & de votre rang, à croire qu'on s'ennoblit encor en perfectionnant ſa raiſon, & que l'eſprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans toute l'Europe, où le hommes penſaient déroger, & les femmes ſortir de leur état, en oſant s'inſtruire. Les uns ne ſe croyaient nés que pour la guerre, ou pour l'oiſivété ; & les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que *Moliere* & *Deſpreaux* ont jetté ſur les femmes ſavantes, a ſemblé dans un ſiécle poli, juſtifier les préjugés de la barbarie. Mais *Moliere*, ce Légiſlateur dans la Morale & dans les bienſéances du monde, n'a pas aſſurément prétendu, en attaquant les femmes ſavantes, ſe moquer de la ſcience & de l'eſprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affection ; ainſi que dans ſon *Tartuffe*, il a diffamé l'hypocriſie, & non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une ſatyre contre les femmes, l'exact, le ſolide, le laborieux, l'élégant *Deſpreaux* avait conſulté les femmes de la

Cour les plus eſpirituelles, il eût ajouté à l'art & au mérite de ſes ouvrages ſi bien travaillés, des graces & des fleurs, qui leur euſſent encor donné un nouveau charme. En vain, dans ſa Satyre des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avait appris l'Aſtronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'Eſprit Philoſophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que ſi *Boileau* vivait encor, lui qui oſait ſe moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en ſecret *Roberval* & *Sauveur*, ſerait obligé de reſpecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumiéres des *Maupertuis*, des *Réaumurs*, des *Mairans*, des *Dufays*, & des *Clairauts*; de tous ces véritables ſavans, qui n'ont pour objet qu'une ſcience utile, & qui en la rendant agréable, la rendent inſenſiblement néceſſaire à notre Nation. Nous ſommes au tems, j'oſe le dire, où il faut qu'un Poëte ſoit Philoſophe, & où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier ſiécle les Français apprirent à arranger des mots. Le ſiécle des choſes eſt arrivé. Telle qui liſait autrefois *Montagne*, l'*Aſtrée*, & les *Contes de la Reine de Navarre*, était une ſavante. Les *Deshoulliéres* & les *Daciers*, illuſtres dans différens genres, ſont venuës depuis. Mais votre ſexe a encor tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre charmant des *Mondes*, & les *Dialogues ſur la lumiére* qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il eſt vrai, qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de ſon état pour cultiver les Sciences, ſerait condamnable, même dans ſes ſuccès; mais, MADAME, le même eſprit qui méne à la connaiſſance de la vérité, eſt celui

qui porte à remplir ſes devoirs. La Reine d'Angleterre, l'épouſe de *George II.* qui a ſervi de médiatrice entre les deux plus grands Métaphyſiciens de l'Europe, *Clarke* & *Leibnitz*, & qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les ſoins de Reine, de femme & de mere. *Chriſtine*, qui abandonna le Trône pour les beaux-Arts, fut au rang des grands Rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'eſprit de ſon ayeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle conſidération au Sang dont elle eſt ſortie ?

Vous, MADAME, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les Princes, vous faites aux Lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles ſont votre occupation dans l'âge des plaiſirs. Vous faites plus ; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de ſoin que vous l'avez acquis. Continuez, MADAME, à chérir, à oſer cultiver les Sciences, quoique cette lumiére, long-tems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en ſecret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle eſt devenuë publique ?

Eh ! pourquoi rougir de ſon mérite ? L'eſprit orné n'eſt qu'une beauté de plus. C'eſt un nouvel Empire. On ſouhaite aux Arts la protection des Souverains : celle de la beauté n'eſt-elle pas au-deſſus ?

Permettez moi de dire encor, qu'une des raiſons, qui doivent faire eſtimer les Femmes qui font uſage de leur eſprit, c'eſt que le goût ſeul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaiſir, & c'eſt en quoi elles ſont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'eſt ſouvent par

vanité, quelquefois par intérêt, que nous consumons notre vie dans la culture des Arts. Nous en faisons les instrumens de notre fortune ; c'est une espéce de profanation. Je suis fâché qu'*Horace* dise de lui :

(*) *L'indigence est le Dieu qui m'inspira des vers.*

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satyre (si j'ose m'exprimer ainsi) deshonorent parmi les hommes une profession, qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, MADAME, qu'un penchant invincible a déterminé aux Arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai souvent répétées, de *Ciceron*, ce Consul Romain qui fut le pere de la patrie, de la liberté & de l'éloquence. (¶) » Les lettres for-» ment la Jeunesse, & font les charmes de l'âge » avancé. La prospérité en est plus brillante. » L'adversité en reçoit des consolations ; & dans » nos maisons, dans celles des autres, dans les » voyages, dans la solitude, en tout tems, en » tous lieux, elles sont la douceur de notre vie.

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à présent, MADAME, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer

(*) _____ *Paupertas impulit audax.*
Ut versus facerem _____
Horat. Epist. Libr. II. Epist. 2. vers. 51.

(¶) *Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent ; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

auprès de vous le reſte de ma vie, dans le ſein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous ſacrifiez dans votre jeuneſſe les plaiſirs faux, mais enchanteurs du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec *Lucrèce*, ce Poëte Philoſophe dont les beautés & les erreurs vous ſont ſi connuës:

(*)Heureux, qui retiré dans le Temple des ſages,
Voit en paix ſous ſes pieds ſe former les orages,
Qui comtemple de loin les mortels inſenſés,
De leur joug volontaire eſclaves empreſſés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut ſuivre,
Sans penſer, ſans jouir, ignorant l'art de vivre
Dans l'agitation conſumant leurs beaux jours,
Pourſuivant la fortune & rampant dans les Cours!
O vanité de l'homme! O faibleſſe! O miſére!

Je n'ajouterai rien à cette longue épitre, touchant la Tragedie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, MADAME, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'eſt que je l'ai compoſée dans votre maiſon, & ſous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indi-

(*) *Sed nil dulcius eſt, bene quam munita tenere*
Edita doctrina ſapientûm templa ſerena;
Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ;
Certare ingenio, contendere nobilitate;
Noctes atque dies niti præſtante labore
Ad ſummas emergere opes, rerumque potiri.
O miſeras hominum mentes! O pectora cæca!

gne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai eſſayé de peindre (*) ce ſentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait bien & qui pardonne le mal, ces ſentimens tant recommandés par les Sages de l'Antiquité, & épurés dans notre Religion, ces vraies loix de la Nature, toujours ſi mal ſuivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaiſſez ceux qui le défigurent encor. Puiſſe le public, d'autant plus ſévére qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes !

Puiſſe au moins cet hommage, que je vous rens, MADAME, périr moins vîte que mes autres écrits ! Il ſerait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adreſſe.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

(*) *Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plûpart des épitres dédicatoires. L'Auteur paſſa en effet vingt ans de ſa vie à cultiver, avec cette Dame illuſtre, les Belles-Lettres & la Philoſophie, & tant qu'elle vêcut, il refuſa conſtamment de venir auprès d'un Souverain qui le demandait, comme on le voit par pluſieurs lettres du Tome troiſiéme.*

DISCOURS PRELIMINAIRE.

ON a tâché dans cette Tragédie, toute d'invention & d'une eſpèce aſſez neuve, de faire voir combien le véritable eſprit de Religion l'emporte ſur les vertus de la Nature.

La Religion d'un Barbare conſiſte à offrir à ſes Dieux le ſang de ſes ennemis. Un Chrétien mal inſtruit n'eſt ſouvent guéres plus juſte. Etre fidéle à quelques pratiques inutiles, & infidéle aux vrais devoirs de l'homme : faire certaines priéres & garder ſes vices : jeûner, mais haïr, cabaler, perſécuter ; voilà ſa Religion. Celle du Chrétien véritable eſt de regarder tous les hommes comme ſes freres, de leur faire du bien & de leur pardonner le mal. Tel eſt *Guſman* au moment de ſa mort ; tel *Alvarés* dans le cours de ſa vie; tel j'ai peint *Henri IV.* même au milieu de ſes faibleſſes.

On retrouvera dans preſque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être penſant : on y verra (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) le déſir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injuſtice & de l'oppreſſion ; & c'eſt cela ſeul qui a juſqu'ici tiré mes ouvrages de l'obſcurité où leurs défauts devaient les enſévelir.

Voilà pourquoi la HENRIADE s'eſt ſoutenuë malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas abſolument que la France eût

eût un Poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs, qui ne laiſſent point empoiſonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'Auteur Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'eſt à ce petit nombre d'hommes que j'adreſſe les réflexions ſuivantes; j'eſpére qu'ils les pardonneront à la néceſſité où je ſuis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute eſpèce, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme ſoit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces poſtes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on; c'eſt un citoyen obſcur, retiré, qui vit plus avec *Virgile* & *Locke* qu'avec ſes compatriotes, & dont la figure n'eſt pas plus connuë de quelques-uns de ſes ennemis, que du graveur qui a prétendu graver ſon portrait. C'eſt l'Auteur de quelques piéces qui vous ont fait verſer des larmes, & de quelques ouvrages dans leſquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet eſprit d'humanité, de juſtice, de liberté qui y régne. Ceux qui le calomnient, ce ſont des hommes pour la plûpart plus obſcurs que lui, qui prétendent lui diſputer un peu de fumée, & qui le perſécuteront juſqu'à ſa mort, uniquement à cauſe du plaiſir qu'il vous a donné. Cet étranger ſe ſentit quelque indignation pour les perſécuteurs, & quelque bienveillance pour le perſécuté.

Il eſt dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ſes contemporains & de ſes compatriotes ce que l'on peut eſpérer des étrangers & de la poſtérité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour

l'eſprit humain, que la Littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en ſe déchirant mutuellement ? Ils aviliſſent une Profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectacle. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule, & que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres ?

Virgile, *Varius*, *Pollion*, *Horace*, *Tibulle*, étaient amis, les monumens de leur amitié ſubſiſtent, & apprendront à jamais aux hommes, que les eſprits ſupérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus ? Ces hommes ſur qui l'Univers avait les yeux, qui avaient à ſe diſputer l'admiration de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimaient pourtant & vivaient en freres ; & nous, qui ſommes renfermés ſur un ſi petit Théâtre ; nous dont les noms à peine connus dans un coin du Monde, paſſeront bien-tôt comme nos modes ; nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit Horizon ne frappe les yeux de perſonne. Nous ſommes dans un tems de diſette ; nous avons peu, nous nous l'arrachons. *Virgile* & *Horace* ne ſe diſputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de Morbis Artificum*, *des maladies des Artiſtes*. La plus incurable eſt cette jalouſie & cette baſſeſſe. Mais ce qu'il y a de deshonorant, c'eſt que l'intérêt a ſouvent plus de part encor que l'envie à toutes ces pe-

tites brochures ſatyriques dont nous ſommes inondés. On demandait, il n'y a pas longtems, à un homme qui avait fait je ne ſai quelle mauvaiſe brochure contre ſon ami & ſon bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude ? Il répondit froidement : Il faut que je vive. *

De quelque ſource que partent ces outrages, il eſt ſûr qu'un homme qui n'eſt attaqué que dans ſes écrits, ne doit jamais répondre aux critiques ; car ſi elles ſont bonnes il n'a autre choſe à faire qu'à ſe corriger ; & ſi elles ſont mauvaiſes, elles meurent en naiſſant. Souvenons-nous de la fable du *Boccalini*. » Un voyageur, dit-» il, était importuné dans ſon chemin du bruit » des cigales ; il s'arrêta pour les tuer ; il n'en » vint pas à bout, & ne fit que s'écarter de ſa » route. Il n'avait qu'à continuer paiſiblement » ſon voyage ; les cigales ſeraient mortes d'elles-» mêmes au bout de huit jours. »

Il faut toujours que l'Auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *ſe ipſum deſerere turpiſſimum eſt*. On ſait que ceux qui n'ont pas aſſez d'eſprit pour attaquer nos ouvrages, calomnient nos perſonnes ; quelque honteux qu'il ſoit de leur répondre, il le ſerait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme ſans Religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportées, c'eſt que dans *Oedipe*, *Jocaſte* dit ces vers :

» Les Prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe,
» Notre crédulité fait toute leur ſcience.

(*) *Ce fut l'Abbé* Guiot des Fontaines, *qui fit cette réponſe à M. le Comte* d'Argenſon, *depuis Secrétaire d'Etat de la guerre.*

Ceux qui m'ont fait ce reproche, ſont auſſi raiſonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé, que la HENRIADE dans pluſieurs endroits *ſentait bien ſon Semipélagien.* On renouvelle ſouvent cette accuſation cruelle d'irréligion, parce que c'eſt le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? Comment s'en conſoler, ſinon en ſe ſouvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis *Socrate* juſqu'à *Deſcartes* ont eſſuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une ſeule queſtion: Je demande, qui a le plus de Religion, ou le calomniateur, qui perſécute, ou le calomnié qui pardonne?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon eſprit d'être ſatyrique, & il eſt impoſſible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'Auteur de *Radamiſte* & d'*Electre*, qui par ces deux ouvrages m'inſpira le premier le déſir d'entrer quelque tems dans la même carrière: ſes ſuccès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendriſſement m'arrachait aux repréſentations de ſes piéces; il ſait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

J'oſe dire avec confiance, que je ſuis plus attaché aux Beaux-Arts qu'à mes écrits: ſenſible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie, je regarde un grand Poëte, un bon Muſicien, un bon Peintre, un Sculpteur habile (s'il a de la probité,) comme un homme que je dois chérir, comme un frere que les Arts m'ont donné. Les jeunes gens, qui voudront s'appliquer aux Lettres, trouveront en moi un ami; pluſieurs y ont

trouvé un pere. Voilà mes ſentimens ; quiconque a vêcu avec moi ſait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me ſuis cru obligé de parler ainſi au public ſur moi même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie, je n'en dirai rien. Refuter des critiques eſt un vain amour-propre ; confondre la calomnie eſt un devoir.

ACTEURS.

D. GUSMAN, Gouverneur du Pérou.

D. ALVARÉS, Pere de Guſman, ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potoze.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, fille de Monteze.

EMIRE, CEPHALE, } Suivantes d'Alzire.

Officiers Eſpagnols.

Américains.

La Scène eſt dans la Ville de Los-Reyes autrement Lima

ALZIRE,

OU LES

AMERICAINS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALVARÉS, D. GUSMAN.

ALVARÉS.

DU Conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le Prince & le Dieu que je sers,
Sur la riche moitié d'un nouvel Univers ;
Gouvernez cette Rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors & les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains,
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique :

Je montrai le premier au peuple du Mexique [a]
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux aîlés qui voloient sur les eaux.
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse,
Les vainqueurs Castillans [b] ont dirigé ma course;
Heureux, si j'avais pû, pour fruit de mes travaux,
En mortel vertueux changer tous ces Héros!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
Et j'ai pleuré long-tems sur ces tristes vainqueurs,
Que le Ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vû régir sous d'équitables loix,
L'Empire du Potoze & la Ville des Rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage Hémisphère;
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu sous mon pere;
Je dois de vous encor apprendre à gouverner,
Et recevoir vos loix plûtôt que d'en donner.

ALVARÊS.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, appésanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
Parle encor au Conseil, & régle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop sû connaître,
Meritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur Maître.

(a) *L'expédition du Mexique se fit en* 1517. *& celle du Perou en* 1525. *Ainsi* Alvarès *a pû aisément les voir. Los-Reyes, lieu de la Scène, fut bâti en* 1535.

(b) *On sait qu'elles cruautés* Fernand Cortez *exerça au Mexique, &* Pizaro *au Pérou.*

Je

Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-tems,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grace, elle me sera chére;
Je l'attens comme ami, je la demande en pére.
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs:
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, & non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez;
Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez.
D'une ville naissante encor mal assurée
Au peuple Américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoûtume ses yeux;
Que mépriſant nos loix, & prompt à les enfraindre,
Il ose contempler des Maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir,
Qu'armés de la vengeance, ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flâte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sai qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur:
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, & sert avec contrainte.

Les Dieux même adorés dans ces climats affreux.
S'ils ne ſont teints de ſang, n'obtiennent point
de vœux. (a)

ALVARÉS.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques,
Vous, Chrétien, vous choiſi pour régner déſormais
Sur des Chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne ſont-ils pas aſſouvis des ravages,
Qui de ce Continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer ſous ce brûlant Tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom Catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, par un contraire choix,
Pour annoncer ſon nom, pour faire aimer ſes loix;
Et nous de ces climats deſtructeurs implacables,
Nous & d'or & de ſang toujours inſatiables,
Déſerteurs de ſes loix, qu'il fallait enſeigner,
Nous égorgeons ce peuple, au lieu de le gagner.
Par nous tout eſt en ſang, par nous tout eſt en poudre,
Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avouë, inſpire la terreur;
Les Eſpagnols ſont craints, mais ils ſont en horreur:
Fléaux du nouveau Monde, injuſtes, vains, avares,
Nous ſeuls en ces climats nous ſommes les Barbares.
L'Américain farouche en ſa ſimplicité,

(a) *On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a preſque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible ſuperſtition.*

Nous égale en courage, & nous paſſe en bonté.
Hélas ! ſi comme vous il était ſanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de pere
Avez-vous oublié qu'ils m'ont ſauvé le jour ?
Avez-vous oublié, que près de ce ſéjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie ?
Tous les miens, à mes yeux, terminerent leur ſort.
J'étais ſeul, ſans ſecours, & j'attendais la mort:
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embraſſa mes genoux.
» Alvarès, me dit-il, Alvarès eſt-ce vous ?
» Vivez, votre vertu nous eſt trop néceſſaire :
» Vivez, aux malheureux ſervez long-tems de pere,
» Qu'un peuple de Tyrans, qui veut nous enchaîner,
» Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.
» Allez, la grandeur d'ame eſt ici le partage
» Du peuple infortuné qu'ils ont nommé ſauvage.
Eh bien, vous gémiſſez : je ſens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainſi que votre pere.
Ah ! ſi la cruauté vous était toujours chére,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des Rois de ces triſtes contrées,
Qu'à vos ſanglantes mains la fortune a livrées ?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le ſang répandu de ſes concitoyens ?
Ou bien attendez-vous que ſes cris & ſes larmes
De vos ſévères mains faſſent tomber les armes ?

GUSMAM.

Eh bien, vous l'ordonnez, je briſe leurs liens,
J'y conſens; mais ſongez qu'il faut qu'ils ſoient Chrétiens;
Ainſi le veut la loi : quitter l'idolâtrie,
Eſt un titre en ces lieux pour mériter la vie :
A la Religion gagnons-les à ce prix :
Commandons aux cœurs même, & forçons les eſprits.
De la néceſſité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des Autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels eſclaves de ma Loi,
Tremblent ſous un ſeul Dieu, comme ſous un ſeul Roi.

ALVARÉS.

Ecoutez-moi, mon fils; plus que vous je déſire,
Qu'ici la vérité fonde un nouvel Empire,
Que le Ciel & l'Eſpagne y ſoient ſans ennemis :
Mais les cœurs opprimés ne ſont jamais ſoumis,
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé perſonne,
Et le vrai Dieu, mon fils, eſt un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rens donc, Seigneur, & vous l'avez voulu;
Vous avez ſur un fils un pouvoir abſolu :
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche :
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puiſque le Ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout perſuader,
C'eſt de vous que j'attens le bonheur de ma vie.
Alzire contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avouë, & plus que je ne veux;
Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractére,
Et rampant ſous ſes loix, eſclave d'un coup d'œil,
Par des ſoumiſſions careſſer ſon orgueil.

Je ne veux point ſur moi lui donner tant d'empire.
Vous ſeul, vous pouvez tout ſur le pere d'Alzire ;
En un mot, parlez-lui pour la derniére fois ;
Qu'il commande à ſa fille, & force enfin ſon choix.
Daignez... Mais c'en eſt trop, je rougis que mon pere
Pour l'intérêt d'un fils s'abaiſſe à la priére.

ALVARÉS.

C'en eſt fait. J'ai parlé, mon fils, & ſans rougir.
Monteze a vû ſa fille, il l'aura ſû fléchir.
De ſa famille auguſte en ces lieux priſonniére,
Le Ciel a par mes ſoins conſolé la miſére.
Pour le vrai Dieu Monteze a quitté ſes faux Dieux.
Lui-même de ſa fille a deſſillé les yeux.
De tout ce nouveau Monde Alzire eſt le modelle;
Les peuples incertains fixent les yeux ſur elle ;
Son cœur aux Caſtillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;
La foi doit y jetter ſes racines profondes ;
Votre hymen eſt le nœud qui joindra les deux Mondes.
Ces féroces humains, qui déteſtent nos Loix,
Voyans entre vos bras la fille de leurs Rois,
Vont d'un eſprit moins fier, & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baiſſer un front docile ;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs déſormais Eſpagnols & Chrétiens.
Monteze vient ici ; mon fils, allez m'attendre,
Aux Autels, où ſa fille avec lui va ſe rendre.

SCENE II.

ALVARÉS, MONTEZE.

ALVARÉS.

EH bien ! votre ſageſſe & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté ?

MONTEZE.

Pere des malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Guſman détruiſit l'Empire & la famille,
Semble éprouver encor un reſte de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers ſon vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie,
Ont revolté ma fille en ces climats nourrie.
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix ;
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes Loix.
C'eſt par toi que le Ciel à nous s'eſt fait connaître.
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être.
Sous le fer Caſtillan ce monde eſt abattu ;
Il cède à la puiſſance, & nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Auroit rendu comme eux leur Dieu même haïſſable :
Nous déteſtions ce Dieu qu'annonça leur fureur ;
Nous l'aimons dans toi ſeul, il s'eſt peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne, & Monteze, & ma fille.
Inſtruits par tes vertus, nous ſommes ta famille.
Sers-lui long-tems de pere, ainſi qu'à nos Etats.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ſes bras ;
Le Pérou, le Potoze, Alzire, eſt ſa conquête :
Va dans ton Temple auguſte en ordonner la fête :
Va, je crois voir des Cieux les peuples éternels
Deſcendre de leur ſphère, & ſe joindre aux mortels.

Je répons de ma fille, elle va reconnaître,
Dans le fier Don Guſman, ſon époux & ſon Maître.

ALVARÉS.

Ah ! puiſqu'enfin mes mains ont pû former ces nœuds,
Cher Monteze, au tombeau je deſcens trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenſes contrées,
Rends du Monde aujourd'hui les bornes éclairées:
Dieu des Chrétiens, préſide à ſes vœux ſolemnels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes Autels ;
Deſcens, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vai preſſer cet heureux hyménée :
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE *ſeul.*

Dieu deſtructeur des Dieux que j'avais trop ſervis :
Protège de mes ans la fin dure & funeſte.
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reſte ;
Daigne veiller ſur elle, & conduire ſon cœur.

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

Ma fille, il en eſt tems, conſens à ton bonheur ;
Ou plûtôt, ſi ta foi, ſi ton cœur me ſeconde,

Par ta félicité fai le bonheur du monde :
Protége les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres deſtructeurs :
Remonte au rang des Rois, du ſein de la miſére ;
Tu dois à ton état plier ton caractére :
Prens un cœur tout nouveau; viens, obéï, ſui moi,
Et renais Eſpagnole en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pére.

ALZIRE.

Tout mon ſang eſt à vous : mais ſi je vous ſuis chére,
Voyez mon déſeſpoir, & liſez dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuſe douleur.
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accompliſſe.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux ſacrifice.
Mais quel tems, juſtes Cieux, pour engager ma ſoi !
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Guſman le fer oſa détruire
Des enfans du Soleil le redoutable Empire.
Que ce jour eſt marqué par des ſignes affreux !

MONTEZE.

Nous ſeuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos Prêtres,
Qu'à nos peuples groſſiers ont tranſmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas ! le vengeur de l'Etat,
Zamore, mon eſpoir, périt dans le combat,
Zamore, mon amant, choiſi pour votre gendre.

MONTEZE.

J'ai donné comme toi des larmes à ſa cendre ;
Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi;

Porte, porte aux Autels un cœur maître de soi ;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entiére à la loi des Chrétiens ;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens :
Il t'appelle aux Autels, il régle ta conduite ;
Enten sa voix.

ALZIRE.

Mon pere, où m'avez-vous réduite !
Je sai ce qu'est un pere, & quel est son pouvoir.
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites,
Qu'à ce devoir sacré la Nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vû que par vos yeux.
Mon cœur changé par vous abandonna ses Dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau, comme nous abaissées.
Mais vous, qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait aux pieds de ses Autels,
Que sa Loi, sa Morale, est consolante & pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaissante ;
Zamore vit encor au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du tems,
Cet amour immortel ordonné par vous-même ;
Unissez votre fille au fier Tyran qui m'aime ;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéïs :
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis ;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence,
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,

Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah, que dis-tu, ma fille ? épargne ma vieilleſſe ;
Au nom de la Nature, au nom de ma tendreſſe,
Par nos deſtins affreux, que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel, que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuſe.
Ai-je fait un ſeul pas que pour te rendre heureuſe ?
Jouï de mes travaux ; mais crain d'empoiſonner
Ce bonheur difficile où j'ai ſû t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir eſt à jamais tracée.
Ce monde gémiſſant te preſſe d'y courir,
Il n'eſpère qu'en toi : voudrais-tu le trahir ?
Apprens à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre ?
Quelle ſcience, hélas !

SCENE V.

D. GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'Ai ſujet de me plaindre,
Que l'on oppoſe encor à mes empreſſemens
L'offenſante lenteur de ces retardemens.
J'ai ſuſpendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils ſont en liberté ; mais j'aurais à rougir,
Si ce faible ſervice eût pû vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir ſuprême ;

Je voulais vous devoir à ma flâme, à vous-même :
Et je ne penſais pas, dans mes vœux ſatisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puiſſe ſeulement la colère céleſte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte !
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond:
Il parle dans mes yeux, il eſt peint ſur mon front.
Tel eſt mon caractère : & jamais mon viſage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut ſe déguiſer pourrait trahir ſa foi :
C'eſt un art de l'Europe: il n'eſt pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchiſe ; & je ſai que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous eſt cher encore.
Ce Cacique(*)obſtiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant je l'ai dompté, mort doit-il être à craindre ?
Ceſſez de m'offenſer, & ceſſez de le plaindre ;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſés ;
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère, & moins de jalouſie ;
Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
Je l'aimai, je l'avouë, & tel fut mon devoir.
De ce monde opprimé Zamore était l'eſpoir.
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : ſon trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,

(*) *Le mot propre eſt* Inca : *mais les Eſpagnols accoûtumés dans l'Amérique Septentrionale au titre de* Cacique, *le donnerent d'abord à tous les Souverains du Nouveau Monde.*

Jugez de ma conſtance, & connaiſſez mon cœur;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il ſe peut, un cœur auſſi fidelle.

SCENE VI.

GUSMAN *ſeul.*

SOn orgueil, je l'avouë, & ſa ſincérité,
Etonne mon courage, & plaît à ma fierté.
Allons, ne ſouffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La groſſière Nature, en formant ſes appas,
Lui laiſſe un cœur ſauvage, & fait pour ces climats.
Le devoir fléchira ſon courage rebelle;
Ici tout m'eſt ſoumis, il ne reſte plus qu'elle;
Que l'hymen en triomphe: & qu'on ne diſe plus,
Qu'un vainqueur & qu'un Maître eſſuya des refus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

Amis de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers, & croît dans l'infortune;
Illuſtres compagnons de mon funeſte ſort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
Vivrons-nous ſans ſervir Alzire & la patrie,
Sans ôter à Guſman ſa déteſtable vie,
Sans punir, ſans trouver cet inſolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu ſa fureur ?
Dieux impuiſſans ! Dieux vains de nos vaſtes contrées !
A des Dieux ennemis vous les avez livrées :
Et ſix cent Eſpagnols ont détruit ſous leurs coups
Mon pays, & mon Trône, & vos Temples & vous.
Vous n'avez plus d'Autels, & je n'ai plus d'Empire ;
Nous avons tout perdu, je ſuis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets
Dans les ſables mouvans, dans le fond des forêts;
De la Zone brûlante, & du milieu du Monde,

L'aſtre du jour (*) a vû ma courſe vagabonde,
Juſqu'aux lieux où ceſſant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, & revient ſur ſes pas.
Enfin votre amitié, vos ſoins, votre vaillance
A mes vaſtes déſirs ont rendu l'eſpérance ;
Et j'ai crû ſatisfaire, en cet affreux ſéjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons raſſemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos Maîtres avides ;
Nous les avons laiſſés dans ces forêts errans,
Pour obſerver ces murs bâtis par nos Tyrans.
J'arrive, on nous ſaiſit : une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laiſſe ſortir,
Sans que de notre ſort on nous daigne avertir.
Amis, où ſommes-nous ? Ne pourra-t-on m'inſtruire,
Qui commande en ces lieux, quel eſt le ſort d'Alzire ?
Si Monteze eſt eſclave, & voit encor le jour,
S'il traîne ſes malheurs en cette horrible Cour ?
Chers & triſtes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un deſtin que j'ignore ?

UN AMÉRICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce Palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche,
Cacique infortuné, digne d'un meilleur ſort,

(*) *L'Aſtronomie, la Géographie, la Géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes ſur des colomnes pour marquer les équinoxes & les ſolſtices.*

Du moins ſi nos Tyrans ont réſolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à ceſſer de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te ſuivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous le Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux,
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa patrie,
Périr ſans ſe venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, & de ces aſſaſſins;
Qui de ſang enyvrés, de nos tréſors avides,
De ce Monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laiſſer à ces Tyrans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur;
Cette mort eſt affreuſe, & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVARÉS, ZAMORE, Américains.

ALVARÉS.

SOyez libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre!
Quelle eſt cette vertu que je ne puis comprendre?
Quel vieillard, ou quel Dieu vient ici m'étonner?
Tu parais Eſpagnol, & tu ſais pardonner!
Es-tu Roi? Cette ville eſt-elle en ta puiſſance?

ALVARÉS.

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel eſt donc ton deſtin, vieillard trop généreux?

ALVARÉS.

Celui de ſecourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh, qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence?

ALVARÉS.

Dieu, ma Religion, & la reconnoiſſance.

ZAMORE.

Dieu? ta Religion? Quoi ces Tyrans cruels,
Monſtres déſaltérés dans le ſang des mortels,
Qui dépeuplent la Terre, & dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice eſt la ſuprême loi,
Mon pere, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi!

ALVARÉS.

Ils ont le même Dieu, mon fils; mais ils l'outragent;
Nés ſous la loi des Saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abuſé de leur nouveau pouvoir;
Tu connais leurs forfaits, mais connai mon devoir.
Le Soleil par deux fois a d'un Tropique à l'autre
Eclairé dans ſa marche & ce Monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble ſecours,
Maître de mon deſtin, daigna ſauver mes jours.
Mon cœur dès ce moment partagea vos miſéres;
Tous vos concitoyens ſont devenus mes freres;
Et je mourrais heureux ſi je pouvais trouver
Ce Héros inconnu qui m'a pû conſerver.

ZAMORE.

A ſes traits, à ſon âge, à ſa vertu ſuprême,
C'eſt lui, n'en doutons point, c'eſt Alvarès lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVARÉS.

ALVARÉS.

Que me dit-il? Approche. O Ciel! ô Providence!
C'eſt lui, voilà l'objet de ma reconnoiſſance.
Mes yeux, mes triſtes yeux affaiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pû le chercher ſi long-tems?
Mon bienfaiteur! mon fils (*), parle, que dois-je faire,
Daigne habiter ces lieux, & je t'y ſers de pere.
La mort a reſpecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon pere, ah! ſi jamais ta Nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle!
Croi-moi, cet Univers aujourd'hui déſolé,
Au-devant de leur joug ſans peine aurait volé.
Mais autant que ton ame eſt bienfaiſante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la Nature:
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'oſe attendre, & tout ce que je veux.
C'eſt de ſavoir au moins ſi leur main ſanguinaire
Du malheureux Monteze a fini la miſére;
Si le pere d'Alzire... hélas! tu vois les pleurs,
Qu'un ſouvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARÉS.

Ne cache point tes pleurs, ceſſe de t'en défendre:
C'eſt de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Appren que ton ami plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ſes douces deſtinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

(*) *Il l'embraſſe.*

ALVARÉS.

Oui ; croi-moi, puiſſe-t-il aujourd'hui
T'engager à penſer, à vivre comme lui !

ZAMORE.

Quoi ! Monteze ! dis-tu ?

ALVARÉS.

Je veux que de ſa bouche
Tu ſois inſtruit ici de tout ce qui le touche,
Du ſort qui nous unit, de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vai dire à mon fils, dans l'excès de ma joye,
Ce bonheur inouï que le Ciel nous envoye.
Je te quitte un moment ; mais c'eſt pour te ſervir,
Et pour ſerrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

DEs Cieux enfin ſur moi la bonté ſe déclare;
Je trouve un homme juſte en ce ſéjour barbare.
Alvarès eſt un Dieu, qui parmi ces pervers
Deſcend pour adoucir les mœurs de l'Univers.
Il a, dit-il, un fils : ce fils ſera mon frere ;
Qu'il ſoit digne, s'il peut, d'un ſi vertueux pere.
O jour ! ô doux eſpoir à mon cœur éperdu !
Monteze, après trois ans, tu vas m'être rendu.
Alzire, chere Alzire, ô toi que j'ai ſervie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux ? helas ! me gardes-tu
Cette fidélité, la premiére vertu ?
Un cœur infortuné n'eſt point ſans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance?

SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

CHer Monteze, eſt-ce toi que je tiens dans mes bras ?
Revoi ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du ſein du tombeau renaît pour te défendre;
Revoi ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire eſt-elle ici ? parle, quel eſt ſon ſort ?
Achéve de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux ! ſur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte.
Nous te redemandions à nos cruels deſtins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dreſſé nos mains.
Tu vis ; puiſſe le Ciel te rendre un ſort tranquille !
Puiſſent tous nos malheurs finir dans cet aſyle !
Zamore, ah ! quel deſſein t'a conduit en ces lieux ?

ZAMORE.

La ſoif de me venger, toi, ta fille, & mes Dieux.

MONTEZE.

Que dis-tu ?

ZAMORE.

Souvien-toi d'un jour épouvantable,
Où ce fier Eſpagnol, terrible, invulnérable,
Renverſa, détruiſit, juſqu'en leurs fondemens,
Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans ; (*)

(*) *Les Péruviens qui avaient leurs fables comme les peuples de notre Continent, croyaient que leur premier Inca, qui bâtit Cuſco, était fils du Soleil.*

GUSMAN était ſon nom. Le deſtin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que ſon nom & ſon crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur ſi fatal,
Du pillage & du meurtre était l'affreux ſignal.
A ce nom, de mes bras on m'arracha ta fille,
Dans un vil eſclavage on traîna ta famille :
On démolit ce Temple, & ces Autels chéris,
Où nos Dieux m'attendaient pour me nommer
ton fils :
On me traîna vers lui ; dirai-je à quel ſupplice,
A quels maux me livra ſa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déïfiés,
Idoles de ſon peuple, & que je foule aux pieds !
Je fus laiſſé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affaiblir les injures :
Je viens après trois ans d'aſſembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis :
Ils ſont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient périr ſous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTEZE.

Je te plains ; mais hélas ! où vas-tu t'emporter ?
Ne cherche point la mort, qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuiſſans en ſabres façonnés,
Ces ſoldats preſque nuds & mal diſciplinés,
Contre ces fiers géans, ces Tyrans de la Terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent ſur nous, auſſi prompts que les
vents,
Sur des monſtres guerriers pour eux obéiſſans ?
L'Univers a cédé ; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorſque je vis encore !
Ah ! Monteze, croi-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer, dont nos Tyrans ſont armés & couverts,
Ces rapides courſiers, qui ſous eux font la guerre,

Pouvaient à leur abord épouvanter la Terre.
Je les vois d'un œil fixe, & leur oſe inſulter;
Pour les vaincre il ſuffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui ſeule a fait ce monde eſclave,
Subjugue qui la craint, & céde à qui la brave.
L'or, ce poiſon brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains : les Cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeſte à des mains plus barbares;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le Ciel, au lieu de fer nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTEZE.

Le Ciel eſt contre toi : calme un frivole zéle.
Les tems ſont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas!
Les tems ſont-ils changés, ſi ton cœur ne l'eſt pas?
Si ta fille eſt fidéle à ſes vœux, à ſa gloire?
Si Zamore eſt préſent encor à ſa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MOMTEZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne ſuis-je plus ton fils?
Nos Tyrans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTEZE.

Je ne ſuis point coupable, & tous ces Conquérans,
Ainſi que tu le crois, ne ſont point des Tyrans.
Il en eſt que le Ciel guida dans cet Empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous inſtruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des ſecrets immortels, & des Arts inconnus,
La ſcience de l'homme, un grand exemple à ſuivre;

Enfin, l'art d'être heureux, de penſer & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu? quelle horreur ta bouche oſe avouer?
Alzire eſt leur eſclave, & tu peux les louer!

MONTEZE.

Elle n'eſt point eſclave.

ZAMORE.

Ah! Monteze! ah! mon pere!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colere;
Songe qu'elle eſt à moi par des nœuds éternels:
Oui, tu me l'as promiſe aux pieds des immortels;
Ils ont reçu ſa foi, ſon cœur n'eſt point parjure.

MONTEZE.

N'atteſte point ces Dieux, enfans de l'impoſture.
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;
Sous le Dieu que j'adore ils ſont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta Religion? quoi, la loi de nos peres?

MONTEZE.

J'ai connu ſon néant, j'ai quitté ſes chimeres.
Puiſſe le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré,
Manifeſter ſon être à ton cœur éclairé?
Puiſſes-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore!
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! cruel! les Tyrans de ces lieux
T'ont fait eſclave en tout, t'ont arraché tes Dieux?
Tu les as donc trahis pour trahir ta promeſſe?
Alzire a-t-elle encor imité ta faibleſſe?
Garde-toi...

MONTEZE.

Va, mon cœur ne ſe reproche rien;
Je dois bénir mon ſort, & pleurer ſur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer ſans doute.

Pren pitié des tourmens que ton crime me coûte;
Pren pitié de ce cœur enyvré tour à tour
De zèle pour mes Dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Guſman, j'y vole pour Alzire;
Vien, condui-moi vers elle, & qu'à ſes pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crain de porter Zamore au dernier déſeſpoir;
Reprens un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE, Gardes.

UN GARDE *à Monteze.*

SEigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTEZE.

Je vous ſuis.

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle eſt donc cette pompe où s'adreſſent tes pas?
Monteze...

MONTEZE.

Adieu; croi-moi, fui de ce lieu funeſte.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colére céleſte,
Je te ſuivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes ſoins paternels.
Aux Gardes.
Gardes, empechez-les de me ſuivre aux Autels.
Des Payens, élevés dans des loix étrangéres,

Pourraient de nos Chrétiens profaner les myſtéres :
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix ;
Mais Guſman vous l'ordonne, & parle par ma voix.

SCENE VI.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

QU'ai-je entendu ? Guſman ! O trahiſon ! ô rage !
O comble des forfaits ! lâche & dernier outrage !
Il ſervirait Guſman ! l'ai-je bien entendu ?
Dans l'Univers entier n'eſt-il plus de vertu ?
Alzire, Alzire auſſi ſera t-elle coupable ?
Aura-t-elle ſuccé ce poiſon déteſtable,
Apporté parmi nous par ces perſécuteurs,
Qui pourſuivent nos jours & corrompent nos mœurs ?
Guſman eſt donc ici ? que réſoudre & que faire ?

UN AMÉRICAIN.

J'oſe ici te donner un conſeil ſalutaire.
Celui qui t'a ſauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec ſon fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtien qu'on nous conduiſe.
Sortons, allons tenter notre illuſtre entrepriſe :
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et ſur-tout n'épargnons qu'Alvarès & ſon fils.
J'ai vû de ces remparts l'étrangére ſtructure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la Nature ;
Ces angles, ces foſſés, ces hardis boulevarts,

Ces

Ces tonnerres d'airain grondans sur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnans qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas ! nos citoyens enchaînés en ces lieux.
Servent à cimenter cet asyle odieux ;
Ils dressent d'une main dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais, croi moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs ;
Eux même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte & de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglans,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirans.
Partons, & revenons, sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce salpêtre enflâmé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des Dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-tems fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, & sentir mes fureurs !
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie !
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie !
Triste Divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains, qu'il meure ; & c'est assez,
Qu'il meure... mais hélas ! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir & nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appésantit.
Alvarès disparaît, Monteze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre ;

Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliſſent ce ſéjour ?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entens l'airain tonnant de ce peuple barbare ;
Quelle fête, ou quel crime eſt-ce donc qu'il prépare ?
Voyons ſi de ces lieux on peut au moins ſortir,
Si je puis vous ſauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE *ſeule.*

MAnes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en eſt fait, & Guſman régne à jamais ſur moi!
L'Océan, qui s'élève entre nos Hémiſphères,
A donc mis entre nous d'impuiſſantes barrières;
Je ſuis à lui, l'Autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos ſermens ſont écrits dans les Cieux!
O toi, qui me pourſuis, ombre chère & ſanglante.
A mes ſens déſolés ombre à jamais préſente,
Cher amant, ſi mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, & paſſer chez les morts
Si le pouvoir d'un Dieu fait ſurvivre à ſa cendre;
Cet eſprit d'un Héros, ce cœur fidéle & tendre,
Cette ame qui m'aima juſqu'au dernier ſoupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pû conſentir.
Il fallait m'immoler aux volontés d'un pere,
Au bien de mes ſujets, dont je me ſens la mere,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au ſoin de l'Univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laiſſe en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée;
Souffre un joug impoſé par la néceſſité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont aſſez couté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

EH bien ! veut-on toujours ravir à ma préſence
Les habitans des lieux ſi chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

EMIRE.

Ah ! plutôt de Guſman redoutez la furie,
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie
On nous menace, on dit qu'à notre Nation
Ce jour ſera le jour de la deſtruction.
On déploye aujourd'hui l'étendart de la guerre ;
On allume ces feux enfermés ſous la Terre ;
On aſſemblait déja le ſanglant Tribunal ;
Monteze eſt appellé dans ce Conſeil fatal ;
C'eſt tout ce que j'ai ſû.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée !
De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! preſqu'entre mes bras, & du pied de l'Autel
Guſman contre les miens leve ſon bras cruel?
Quoi ! j'ai fait le ſerment du malheur de ma vie !
Serment, qui pour jamais m'avez aſſujettie !
Hymen, cruel hymen ! ſous quel aſtre odieux
Mon pere a-t'il formé tes redoutables nœuds ?

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MAdame, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en ſecret demande à ſe jetter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec aſſurance il peut ſe préſenter!
Sur lui, ſur ſes amis, mon ame eſt attendrie:
Ils ſont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un ſeul demande à me parler?

CEPHANE.

Il a quelques ſecrets, qu'il veut vous révéler.
C'eſt ce même guerrier, dont la main tutelaire.
De Guſman votre époux ſauva, dit-on, le pere.

EMIRE.

Il vous cherchait, Madame, & Monteze en ces lieux
Par des ordres ſecrets le cachait à vos yeux.
Dans un ſombre chagrin ſon ame enveloppée,
Semblait d'un grand deſſein profondément frappée.

CEPHANE.

On liſait ſur ſon front le trouble & les douleurs.
Il vous nommait, Madame, & répandait des pleurs;
Et l'on connaît aſſez, par ſes plaintes ſecrettes,
Qu'il ignore, & le rang, & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chére Emire, & quel indigne rang!
Ce Héros malheureux peut-être eſt de mon ſang;

De ma famille au moins il a vû la puiſſance ;
Peut-être de Zamore il avait connaiſſance.
Qui ſait, ſi de ſa perte il ne fut pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah quel funeſte ſoin !
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure ;
Il va percer mon cœur, & rouvrir ma bleſſure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes ſens éperdus.
Hélas ! dans ce Palais arroſé de mes larmes,
Je n'ai point encor eu de moment ſans allarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'Eſt-elle enfin renduë ? Eſt-ce elle que je voïs ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étaient ſes traits, ſa démarche, ſa voix.

Elle tombe entre les bras de ſa confidente.

Zamore ... Je ſuccombe ; à peine je reſpire.

ZAMORE.

Reconnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire !
Eſt-ce une illuſion ?

ZAMORE.

Non ; je revis pour toi ;
Je reclame à tes pieds tes ſermens & ta foi.
O moitié de moi-même ! Idole de mon ame !
Toi qu'un amour ſi tendre aſſurait à ma flâme,
Qu'as-tu fait des ſaints nœuds qui nous ont enchaînés ?

ALZIRE.

O jours! O doux momens d'horreur empoiſonnés!
Cher & fatal objet de douleur & de joye!
Ah! Zamore, en quel tems faut-il que je te voye?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois!

ALZIRE.

Je t'ai revû trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma courſe vagabonde;
Depuis que ces brigands t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes Dieux, mon Trône & tes appas.
Sais-tu que ce Guſman, ce deſtructeur ſauvage,
Par des tourmens ſans nombre éprouva mon courage?
Sais-tu que ton amant, à ton lit deſtiné,
Chère Alzire, aux bourreaux ſe vit abandonné?
Tu frémis. Tu reſſens le courroux qui m'enflâme.
L'horreur de cette injure a paſſé dans ton ame.
Un Dieu ſans doute, un Dieu, qui préſide à l'amour,
Dans le ſein du trépas me conſerva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide;
Tu n'es point devenuë Eſpagnole & perfide.
On dit que ce Guſman reſpire dans ces lieux;
Je venais t'arracher à ce monſtre odieux.
Tu m'aimes: vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! Quoi, ta foi!

ALZIRE.

Frappe ; je ſuis indigne & du jour & de toi.

ZAMORE.

Ah Monteze ! ah cruel ! mon cœur n'a pû te croire.

ALZIRE.

A-t'il oſé t'apprendre une action ſi noire ?
Sais-tu pour quel époux j'ai pû t'abandonner ?

ZAMORE.

Non, mais parle, aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien! voi donc l'abîme où le ſort nous engage:
Voi le comble du crime, ainſi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Ce Guſman . . .

ZAMORE.

Grand Dieu !

ALZIRE.

Ton aſſaſſin,
Vient en ce même inſtant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui ?

ALZIRE.

Mon pere, Alvarès, ont trompé ma jeuneſſe ;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faibleſſe.
Ta criminelle amante, aux Autels des Chrétiens,
Vient preſque ſous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes Dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois, arrache moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, eſt-il bien vrai ? Guſman eſt ton époux !

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon pere ſur moi le pouvoir légitime ;
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas:
Que des Chrétiens vainqueurs eſclaves infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée :
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A déteſté tes Dieux, qui t'on mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuſe,
Il n'en eſt point pour moi, lorſque l'amour m'accuſe,
Tu vis, il me ſuffit. Je t'ai manqué de foi ;
Tranche mes jours affreux, qui ne ſont plus pour toi.
Quoi ! tu ne me vois point d'un œil impitoyable ?

ZAMORE.

Non, ſi je ſuis aimé, non, tu n'es point coupable :
Puis-je encor me flâter de régner dans ton cœur ?

ALZIRE.

Quand Monteze, Alvarès, peut-être un Dieu vengeur,
Nos Chrétiens, ma faibleſſe, au Temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Guſman, par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos Autels.
Nos Peuples, nos Tyrans, tous ont ſû que je t'aime ;
Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Guſman même ;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vûë !
Tu me ſerais ravie auſſi-tôt que renduë !
Ah ! ſi l'Amour encor te parlait aujourd'hui ! ...

ALZIRE.

O Ciel ! c'eſt Guſman même, & ſon pere avec lui.

SCENE V.

ALVARÉS, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Suite.

ALVARÉS *à ſon fils.*

TU vois mon bienfaiteur, il eſt auprès d'Alzire.

A Zamore.

O toi ! jeune Héros ; toi par qui je reſpire,
Viens, ajoute à ma joie, en cet auguſte jour,
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entens-je ? lui, Guſman ! lui, ton fils, ce barbare ?

ALZIRE.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARÉS.

Dans quel étonnement . . .

ZAMORE.

Quoi ! le Ciel a permis
Que ce vertueux pere eût cet indigne fils ?

GUSMAN *à Zamore.*

Eſclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sais-tu bien qui je ſuis ?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie !

Parmi les malheureux, que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, & vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN.

Toi !

ALVARÉS.

Zamore !

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur & crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aſpect ici te fait baiſſer les yeux.
Raviſſeur de nos biens, Tyran de notre Empire,
Tu viens de m'arracher le ſeul bien où j'aſpire.
Achève, & de ce fer, *Tréſor* de tes climats,
Prévien mon bras vengeur, & prévien ton trépas.
La main, la même main, qui t'a rendu ton pere,
Dans ton ſang odieux pourrait venger la Terre, (*a*)
Et j'aurais les mortels & les Dieux pour amis,
En reverant le père, & puniſſant le fils.

ALVARÉS *à Guſman.*

De ce diſcours, ô Ciel, que je me ſens confondre !
Vous ſentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre ?

(*a*) Pere *doit rimer avec* Terre, *parce qu'on les prononce tous deux de même. C'eſt aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela eſt ſi vrai, que le mot* Paon *n'a jamais rimé avec* Phaon, *quoique l'orthographe ſoit la même : & le mot* encore *rime très-bien avec* abhorre, *quoiqu'il n'y ait qu'un* r *à l'un, & qu'il y ait deux* rr *à l'autre. La Poëſie eſt faite pour l'oreille, un uſage contraire ne ſerait qu'une pédanterie ridicule & déraiſonnable.*

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, & daigner m'avilir.
Juſqu'à le refuter, quand je le dois punir !
Son juſte châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon reſpect pour vous eût été ma réponſe.

A Alzire.

Madame, votre cœur doit vous inſtruire aſſez,
A quel point en ſecret ici vous m'offenſez ;
Vous, qui, ſinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet eſclave étouffer la mémoire ;
Vous, dont les pleurs encor outragent votre époux ;
Vous que j'aimais aſſez pour en être jaloux.

ALZIRE.

A Guſman. *A Alvarès.*

Cruel ! Et vous, Seigneur ! mon Protecteur, ſon père :

A Zamore.

Toi ! jadis mon eſpoir en un tems plus proſpère.
Voyez le joug horrible où mon ſort eſt lié,
Et frémiſſez tous trois d'horreur & de pitié.

En montrant Zamore.

Voici l'amant, l'époux, que me choiſit mon père,
Avant que je connuſſe un nouvel Hémiſphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de ſon trépas perdit cet Univers
Je vis tomber l'Empire où régnaient mes ancêtres ;
Tout changea ſur la Terre, & je connus des Maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous ſervez eut à la fin recours :
C'eſt ce Dieu des Chrétiens, que devant vous j'atteſte ;
Ses Autels ſont témoins de mon hymen funeſte ;
C'eſt aux pieds de ce Dieu qu'un horrible ſerment

Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une Loi ſi nouvelle ;
Mais j'en crois ma vertu qui parle auſſi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi ;
Mais après mes ſermens je ne puis être à toi.
Toi, Guſman, dont je ſuis l'épouſe & la victime,
Je ne ſuis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux oſera ſe venger aujourd'hui ;
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?
Toujours infortunée, & toujours criminelle,
perfide envers Zamore, à Guſman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la néceſſité de vous trahir tous deux ?
Guſman, du ſang des miens ta main déja rougie,
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
de l'hymen, de l'amour il faut venger les droits;
Punis une coupable, & ſois juſte une fois.

GUSMAN.

Ainſi vous abuſez d'un reſte d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppoſe à votre offenſe :
Mais vous le demandez, & je vai vous punir ;
Votre ſupplice eſt prêt, mon rival va périr.
Hola, ſoldats.

ALZIRE.

Cruel !

ALVARÉS.

Mon fils, qu'allez-vous faire ?
Reſpectez ſes bienfaits, reſpectez ſa miſère.
Quel eſt l'état horrible, ô Ciel, où je me vois !
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois !
Ah mes fils ! de ce nom reſſentez la tendreſſe ;
D'un pere infortuné regardez la vieilleſſe,
Et du moins...

SCENE VI.

ALVARÉS, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, DON ALONGE, *Officier Eſpagnol.*

ALONGE.

Paraiſſez, Seigneur, & commandez;
D'armes & d'ennemis ces champs ſont inondés:
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Eſt le cri menaçant qui les raſſemble encore.
Ce nom ſacré pour eux ſe mêle dans les airs,
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugiſſent;
De leurs cris redoublés les échos retentiſſent;
En bataillons ſerrés ils meſurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaiſſaient pas;
Et ce peuple autrefois, vil fardeau de la Terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc ſe montrer.
Dans la poudre à l'inſtant vous les verrez rentrer.
Héros de la Caſtille, enfans de la victoire,
Ce monde eſt fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous ſervir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oſes-tu ? Tyran de l'innocence,
Oſes-tu me punir d'une juſte défenſe ?
Aux Eſpagnols qui l'entourent.
Etes-vous donc des Dieux qu'un ne puiſſe attaquer ?
Et teints de notre ſang, faut-il vous invoquer ?

GUSMAN.

Obéiſſez.

ALZIRE.

Seigneur ;

ALVARÉS.

Dans ton courroux ſévére,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a ſauvé ton pere.

GUSMAN.

Seigneur, je ſonge à vaincre, & je l'appris de vous ;
J'y vole, adieu.

SCENE VII.

ALVARÉS, ALZIRE.

ALZIRE *ſe jettant à genoux.*

SEigneur, j'embraſſe vos genoux.
C'eſt à votre vertu que je rens cet hommage,
Le premier où le ſort abaiſſa mon courage.
Vengez, Seigneur, vengez, ſur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par ſa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie ;
Hélas ! peut-on deux fois ſe donner dans ſa vie ?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour ;
Zamore eſt vertueux ; vous lui devez le jour.
Pardonnez...je ſuccombe à ma douleur mortelle,

ALVARÉS.

Je conſerve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore & toi ; je ſerai ton appui :
Mais ſonge au nœud ſacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au ſein de ma famille :
Non, tu n'es plus à toi ; ſois mon ſang, ſois ma fille.
Guſman fut inhumain, je le ſai, j'en frémis ;
Mais il eſt ton époux, il t'aime, il eſt mon fils ;
Son ame à la pitié ſe peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas, que n'êtes-vous le pere de Zamore !

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALVARÉS, GUSMAN.

ALVARÉS.

MEritez donc, mon fils, un ſi grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre & du courage ;
Et de tous les vengeurs de ce triſte Univers,
Une moitié n'eſt plus, & l'autre eſt dans vos fers.
Ah ! n'enſanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vai ſur les vaincus étendant mes ſecours,
Conſoler leur miſére, & veiller ſur leurs jours.
Vous, ſongez cependant qu'un pere vous implore.
Soyez homme & Chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos infléxibles mœurs ?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs ?

GUSMAN.

Ah ! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie :
Mais laiſſez un champ libre à ma juſte furie :
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner ? le barbare eſt aimé.

ALVARÉS.

Il en eſt plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre ! lui, mon pere !
Ah ! qu'on me plaigne ainſi, la mort me ſera chère.

ALVARÉS.

Quoi, vous joignez encor à cet ardent courroux
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN.

Et vous condamneriez juſqu'à ma jalouſie ?
Quoi ! ce juſte tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un cenſeur !
Vous voyez ſans pitié ma douleur effrenée !

ALVARÉS.

Mêlez moins d'amertume à votre deſtinée ;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conſerve la rudeſſe ;
Il réſiſte à la force, il céde à la ſoupleſſe,
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

GUSMAN.

Moi que je flâte encor l'orgueil de ſa beauté ?
Que ſous un front ſerein déguiſant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux ?
J'ai déja trop rougi d'épouſer une eſclave,
Qui m'oſe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poſſéde encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARÉS.

Ne vous repentez point d'un amour légitime :
Mais ſachez le régler; tout excès méne au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,
avant de m'accorder un ſecond entretien.

GUSMAN.

Eh ! que pourrait un fils refuſer à ſon pere.
Je veux bien pour un tems ſuſpendre ma colère ;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVARÉS.

Je ne veux que du tems. *Il ſort.*

GUSMAN *ſeul.*

Quoi n'être point vengé ?
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le deſtin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés !
Que vois-je ! Alzire ! ô Ciel !...

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'Eſt moi, c'eſt ton épouſe ;
C'eſt ce fatal objet de ta fureur jalouſe,
Qui n'a pû te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer ;
Je n'ai rien déguiſé. Soit grandeur, ſoit faibleſſe,
Mabouche a fait l'aveu qu'un autre âma tendreſſe:
Et ma ſincérité, trop funeſte vertu,
Si mon amant périt, eſt ce qui l'a perdu.
Je vai plus t'étonner : ton épouſe a l'audace
De s'adreſſer à toi pour demander ſa grace.
J'ai crû que Don Guſman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il eſt, doit être généreux.
J'ai penſé qu'un guerrier, jaloux de ſa puiſſance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offenſe:

Une telle vertu séduirait plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne,
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour;
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage;
Elle eût pû prodiguer les charmes de ses pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple & formé des mains de la Nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure:
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais.
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connaissez-les, Madame.
Etudiez nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée;
De vous respecter plus, & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais;
D'en rougir la premiére, & d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

VOus voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il eſt jaloux ; Zamore va périr :
J'aſſaſſinais Zamore en demandant ſa vie.
Ah ! je l'avais prévû. M'auras-tu mieux ſervie?
Pourras-tu le ſauver ; Vivra-t'il loin de moi ?
Du ſoldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

EMIRE.

L'or qui les ſéduit tous vient d'éblouir ſa vûë.
Sa foi, n'en doutez point, ſa main vous eſt venduë.

ALZIRE.

Ainſi, graces aux Cieux, ces meteaux déteſtés
Ne ſervent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point du tems : tu balance encore ?

EMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore ?
Alvarès aurait-il aſſez peu de crédit ?
Et le Conſeil enfin...

ALZIRE.

Je crains tout : il ſuffit.
Tu vois de ces Tyrans la fureur deſpotique,
Ils penſent que pour eux le Ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en ſont nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux,
Tout Souverain qu'il fût, n'eſt qu'un ſéditieux.
Conſeil de meurtriers! Guſman! peuple barbare!
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce ſoldat ne vient point ; qu'il tarde à m'obéir !

EMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir;
Il court à la prison. Déja la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enyvrés,
Les Tyrans de la Terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons que ce soldat nous conduise à la porte:
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

EMIRE.

Il vous prévient déja; Céphane le conduit:
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perduë, & cette honte extrême...

ALZIRE.

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu:
C'est l'amour de la gloire, & non de la justice,
La crainte du reproche, & non celle du vice.
Je fus instruite, Emire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur: & c'est lui qui m'ordonne
De sauver un Héros que le Ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, un Soldat.

ALZIRE.

TOut est perdu pour toi; tes Tyrans sont vainqueurs.
Ton supplice est tout prêt; si tu ne fuis, tu meurs.

Pars, ne perds point de tems; pren ce ſoldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'eſpérance homicide;
Tu vois mon déſeſpoir, & mon ſaiſiſſement.
C'eſt à toi d'épargner la mort à mon amant.
Un crime à mon époux, & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te ſeconde;
Pren pitié de ton ſort, & laiſſe-moi le mien.

ZAMORE.

Eſclave d'un Barbare, épouſe d'un Chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien, j'obéirai: mais oſes-tu me ſuivre?
Sans Trône, ſans ſecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un déſert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un Diadême.

ALZIRE.

Ah! qu'était-il ſans toi! qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'eſt-ce auprès de toi que ce vil Univers!
Mon ame va te ſuivre au fond de tes déſerts.
Je vai ſeule en ces lieux, ou l'horreur me conſume,
Languir dans les regrets, ſécher dans l'amertume,
Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie;
Laiſſe-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant enſemble & ma gloire à ſauver.
Tous deux me ſont ſacrés; je les veux conſerver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle eſt donc cette gloire inconnuë?
Quel fantôme d'Europe a faſciné ta vûë?
Quoi, ces affreux ſermens, qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce Temple Chrétien, que tu dois déteſter,

Ce Dieux, ce deſtructeur des Dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des Maîtres ?

ALZIRE.

J'ai promis ; il ſuffit : il n'importe à quel Dieu.

ZAMORE.

Ta promeſſe eſt un crime ; elle eſt ma perte ; adieu.
Périſſent tes ſermens, & le Dieu que j'abhorre !

ALZIRE.

Arrête. Quels adieux ! Arrête, cher Zamore !

ZAMORE.

Guſman eſt ton époux !

ALZIRE.

Plain-moi, ſans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je ſonge à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu ſi légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais : & c'eſt un nouveau crime.
Laiſſe-moi mourir ſeule : ôte-toi de ces lieux.
Quel déſeſpoir horrible étincelle en tes yeux ?
Zamore . . .

ZAMORE.

C'en eſt fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne uſage.

ALZIRE.

Tu n'en ſaurais douter, je péris ſi tu meurs.

ZAMORE.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?
Laiſſe-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems preſſe:
Soldat, guide mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

JE ſuccombe, il me laiſſe:
Il part, que va-t'il faire: O moment plein d'effroi!
Guſman! Quoi c'eſt donc lui que j'ai quitté pour toi!
Emire, ſui ſes pas, vole, & revien m'inſtruire,
S'il eſt en ſureté, s'il faut que je reſpire.
Va voir ſi ce ſoldat nous ſert ou nous trahit.
(*Emire ſort.*)
Un noir preſſentiment m'afflige & me ſaiſit;
Ce jour, ce jour pour moi ne peut-être qu'horrible.
O toi! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & terrible!
Je connais peu tes loix. Ta main du haut des Cieux
Perce à peine un nuage épaiſſi ſur mes yeux;
Mais ſi je ſuis à toi, ſi mon amour t'offenſe,
Sur ce cœur malheureux épuiſe ta vengeance.
Grand Dieu! condui Zamore au milieu des déſerts;
Ne ſerais-tu le Dieu que d'un autre Univers?
Les ſeuls Européens ſont-ils nés pour te plaire?
Es-tu Tyran du Monde, & de l'autre le Pere?

Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille eſt frappée!
J'entens nommer Zamore. O Ciel! on m'a trompée.
Le bruit redouble; on vient. Ah! Zamore eſt perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHére Emire, eſt-ce toi? Qu'a-t'on fait? Qu'as-tu vû?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah! n'eſpérez plus rien: ſa perte eſt infaillible.
Des armes du ſoldat, qui conduiſait ſes pas,
Il a couvert ſon front, il a chargé ſon bras.
Il s'éloigne: à l'inſtant, le ſoldat prend la fuite;
Votre amant au Palais court & ſe précipite,
Je le ſuis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le ſang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts & du ſilence.
Au Palais de Guſman, je le vois qui s'avance:
Je l'appellais en vain de la voix & des yeux:
Il m'échappe, & ſoudain j'entens des cris affreux,
J'entens dire, qu'il meure: on court, on vole aux armes.
Retirez-vous, Madame, & fuyez tant d'allarmes:
Rentrez.

ALZIRE.

Ah! chére Emire, allons le ſecourir.

EMIRE.

Que pouvez-vous, Madame, ô Ciel!

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALONZE, Gardes.

DON ALONGE.

A Mes ordres ſecrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, & que viens-tu m'apprendre ?
Qu'eſt devenu Zamore ?

DON ALONGE.

En ce moment affreux,
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me ſuivre.

ALZIRE.

O ſort ! ô vengeance trop forte !
Cruels, quoi, ce n'eſt point la mort que l'on m'apporte ?
Quoi Zamore n'eſt plus ! & je n'ai que des fers !
Tu gémis, & tes yeux de larmes ſont couverts !
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?
Vien, ſi la mort m'attend, vien, j'obéis ſans peine.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE, Gardes.

ALZIRE.

PRéparez-vous pour moi vos ſupplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les Juges des mortels ?
Laiſſez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes deſtins affreux flotter l'incertitude ?
On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas,
Si l'on a réſolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes gardes pâliſſent.
Tout s'émeut à ce nom : ces monſtres en frémiſſent.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH mon pére !

MONTEZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits ?

Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas ! nous demandions la grace de Zamore ;
Alvarès avec moi daignait parler encore :
Un Soldat à l'inſtant ſe préſente à nos yeux ;
C'était Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguiſement la vûë était trompée ;
A peine entre ſes mains j'apperçois une épée.
Entrer, voler vers nous, s'élancer ſur Guſman,
L'attaquer, le frapper, n'eſt pour lui qu'un moment.
Le ſang de ton époux réjaillit ſur ton pére :
Zamore au même inſtant dépouillant ſa colére,
Tombe aux pieds d'Alvarès, & tranquille, ſoumis,
Lui préſentant ce fer, teint du ſang de ſon fils,
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure,
Fai ton devoir, dit-il, & venge la Nature.
Alors il ſe proſterne, attendant le trépas.
Le pére tout ſanglant ſe jette entre mes bras ;
Tout ſe réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle ſa vie ;
On arrête ſon ſang, on preſſe le ſecours
De cet art inventé pour conſerver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton ſupplice.
Du meurtre de ſon Maître il te croit la complice...

ALZIRE.

Vous pourriez !...

MONTEZE.

Non, mon cœur ne t'en ſoupçonne pas.
Non, le tien n'eſt pas fait pour de tels attentats ;
Capable d'une erreur, il ne l'eſt point d'un crime ;
Tes yeux s'étaient fermés ſur le bord de l'abîme.
Je le ſouhaite ainſi : je le crois : cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner ; tu vas perdre la vie

Dans l'horreur du ſupplice & dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au Conſeil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace ! à mes Tyrans ! les prier ! vous, mon pére ?
Oſez vivre & m'aimer, c'eſt ma ſeule priére.
Je plains Guſman ; ſon ſort a trop de cruauté :
Et je le plains ſurtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que venger ſon outrage;
Je ne peux excuſer ni blâmer ſon courage.
J'ai voulu le ſauver, je ne m'en défens pas.
Il mourra...Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE.

O Ciel ! inſpire-moi : j'implore ta clémence.

Il ſort.

SCENE III.

ALZIRE *ſeule.*

O Ciel ! anéanti ma fatale exiſtence.
Quoi, ce Dieu que je ſers me laiſſe ſans ſecours !
Il défend à mes mains d'attenter ſur mes jours.
Ah ! j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon ſeul aſyle.
Eh, quel crime eſt-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Quoi, du calice amer d'un malheur ſi durable
Faut-il boire à longs-traits la lie inſupportable?
Ce corps vil & mortel eſt-il donc ſi ſacré,
Que l'eſprit qui le meut ne le quitte à ſon gré ?
Ce peuple de vainqueurs armé de ſon tonnerre,
A-t'il le droit affreux de dépeupler la Terre ?

D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc?
Et moi je ne pourrai diſpoſer de mon ſang ?
Je ne pourrai ſur moi permettre à mon courage
Ce que ſur l'Univers il permet à ſa rage ?
Zamore va mourir dans des tourmens affreux.
Barbares !

SCENE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, Gardes.

ZAMORE.

C'Eſt ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de ſa fauſſe juſtice,
Un Tribunal de ſang te condamne au ſupplice.
Guſman reſpire encor ; mon bras déſeſpéré
N'a porté dans ſon ſein qu'un coup mal aſſuré.
Il vit pour achever le malheur de Zamore ;
Il mourra tout couvert de ce ſang que j'adore ;
Nous périrons enſemble à ſes yeux expirans ;
Il va goûter encor le plaiſir des Tyrans.
Alvarès doit ici prononcer de ſa bouche
L'abominable arrêt de ce Conſeil farouche.
C'eſt moi qui t'ai perduë ; & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus ; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'eſt aſſez ; béni ma deſtinée,
Béni le coup affreux qui rompt mon hyménée ;
Songe que ce moment, ou je vai chez les morts,
Eſt le ſeul où mon cœur peut t'aimer ſans remords.
Libre par mon ſupplice, à moi-même renduë,
Je diſpoſe à la fin d'une foi qui t'eſt dûë.
L'appareil de la mort élevé pour nous deux,

Eſt l'autel où mon cœur te rend ſes premiers feux.
C'eſt-là que j'expirai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pû te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeſte ſort,
C'eſt d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah ! le voici ; les pleurs inondent ſon viſage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô Ciel, a reçû plus d'outrage ?
Et que d'infortunés le ſort aſſemble ici !

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARÉS, Gardes.

ZAMORE.

J'Attens la mort de toi ; le Ciel le veut ainſi ;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre ?
Parle ſans te troubler, comme je vai t'entendre ;
Et fai livrer ſans crainte aux ſupplices tout prêts,
L'aſſaſſin de ton fils, & l'ami d'Alvarès.
Mais qne t'a fait Alzire ? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie ?
Les Eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur ;
Une injuſte vengeance entre-t'elle en t'on cœur ?
Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juſte !
Dans le ſang innocent ta main va ſe baigner !

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais ſans me ſoupçonner :
Epouſe de Guſman, ce nom ſeul doit t'apprendre,

Que loin de le trahir je l'aurais ſû défendre.
J'ai reſpecté ton fils, & ce cœur gémiſſant
Lui conſerva ſa foi, même en le haïſſant.
Que je ſois de ton peuple applaudie ou blâmée;
Ta ſeule opinion fera ma renommée.
Eſtimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reſte, & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'eſt tout ce que j'attens, & c'eſt toi que je pleure.

ALVARÉS.

Quel mélange, grand Dieu, de tendreſſe & d'horreur!
L'aſſaſſin de mon fils eſt mon libérateur.
Zamore!... oui, je te dois des jours que je déteſte;
Tu m'as vendu bien cher un préſent ſi funeſte...
Je ſuis pere, mais homme; & malgré ta fureur,
Malgré la voix du ſang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperduë,
La voix de tes bienfaits eſt encor entenduë.
Et toi qui fus ma fille, & que dans nos malheurs,
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton pere eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances,
Cet horrible plaiſir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouïs,
Et mon libérateur, & ma fille, & mon fils.
Le Conſeil vous condamne: il a dans ſa colére
Du fer de la vengeance armé la main d'un pere.
Je n'ai point réfuſé ce miniſtère affreux...
Et je viens le remplir, pour vous ſauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux ſauver Alzire ?
Ah, parle, que faut-il ?

ALVARÉS.

Croire un Dieu qui m'inſpire.
Tu peux changer d'un mot & ſon ſort & le tien;
Ici la Loi pardonne à qui ſe rend Chrétien.
Cette Loi, que n'a guère un ſaint zéle a dictée,
Du Ciel en ta faveur y ſemble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos yeux ſaura t'environner :
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colère ;
Ton ſang ſacré pour eux eſt le ſang de leur frère:
Les traits de la vengeance, en leurs mains ſuſpendus,
Sur Alzire & ſur toi ne ſe tourneront plus.
Je répons de ſa vie, ainſi que de la tienne ;
Zamore, c'eſt de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne ſois point inflexible à cette faible voix ;
Je te devrai la vie une ſeconde fois.
Cruel, pour me payer du ſang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Ren-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ſes jours, & des tiens, & du ſang de mon fils.

ZAMORE *à Alzire.*

Alzire, juſques-là chéririons-nous la vie ?
La rachéterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Guſman?
à Alvarès.
Et toi plus que ton fils ſeras-tu mon Tyran ?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître !
Ah ! lorſque de tes jours je me ſuis vû le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté les Dieux de ton pays ?

ALVARÉS.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul Etre que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveuglé qu'il est, digne d'être Chrétien.

ZAMORE.

Dieux! quel genre inouï de trouble & de supplice!
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?
à Alzire.
Il s'agit de tes jours: il s'agit de mes Dieux.
Toi, qui m'oses aimer, ose juger entr'eux.
Je m'en remets à toi, mon cœur se flâte encore,
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur, que je t'avais donné;
Je reconnus son Dieu: tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse.
Mais des Loix des Chrétiens mon esprit enchanté,
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie,
Par mon ame en secret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur:
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfére, & le Dieu que l'on quitte:
C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi.
Mourons, mais en mourant sois digne encor de moi;
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévû ta réponſe : il vaut mieux expier,
Et mourir avec toi, que ſe déshonorer.

ALVARÉS.

Cruels, ainſi tous deux vous voulez votre perte !
Vous bravez ma bonté, qui vous était offerte.
Ecoutez, le tems preſſe : & ces lugubres cris...

SCENE VI.

ALVARÉS, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, Américains, Eſpagnols.

ALONZE.

ON amène à vos yeux votre malheureux fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait, une troupe en furie,
S'empreſſant près de lui, vient ſe raſſaſier
Du ſang de ſon épouſe & de ſon meurtrier.

SCENE VII.

ALVARÉS, GUSMAN, ZAMORE, Américains, Soldats.

ZAMORE.

CRuels, ſauvez Alzire, & preſſez mon ſupplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuſe mort tous trois nous réuniſſe.

ALVARÉS.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur !

ZAMORE *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Vien, voi couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner:
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.
à Alvarès.
Le Ciel qui veut ma mort, & qui l'a suspenduë,
Mon père, en ce moment, m'amène à votre vûë.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire.
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait jusqu'au moment, qui me plonge au cercuëil,
Gémir l'humanité du poids de mon orguëil.
Le Ciel venge la terre: il est juste: & ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé:
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais Maître en ces lieux; seul j'y commande encore:
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vi, superbe ennemi, sois libre, & te souvien,
Quel fut & le devoir, & la mort d'un Chrétien,
à Monteze qui se jette à ses pieds.
Monteze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses Rois,
Que les Chrétiens sont nés pour leur donner des Loix.
á Zamore.
Des Dieux, que nous servons, connai la différence

Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'aſſaſſiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

ALVARÈS.

Ah, mon fils ! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu, quel étonnant langage !

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon hyménée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez ſans me haïr, gouvernez vos Etats,
Et de vos murs détruits rétabliſſant la gloire,
De mon nom, s'il ſe peut, béniſſez la mémoire.

à Alvarès.

Daignez ſervir de pére à ces époux heureux !
Que du Ciel par vos ſoins le jour luiſe ſur eux !
Aux clartés des Chrétiens ſi ſon ame eſt ouverte,
Zamore eſt votre fils, & repare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu ;
Quoi donc, les vrais Chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la Loi qui t'oblige à cet effort ſuprême,
Je commence à le croire, eſt la Loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la conſtance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'ame eſt au-deſſus de moi :
Tant de vertu m'accable, & ſon charme m'attire ;
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

Il ſe jette à ſes pieds.

ALZIRE.

Seigneur, en rougiſſant je tombe à vos genoux :

Alzire en ce moment voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle eſt dévorée.
Je me ſens trop coupable, & mes triſtes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous eſt pardonné, puiſque je vois vos pleurs.
Pour la derniére fois, approchez-vous, mon pére,
Vivez long-tems heureux, qu'Alzire vous ſoit chére.
Zamore, ſois Chrétien; je ſuis content, je meurs.

ALVARÉS *à Monteze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur déſeſpéré ſe ſoumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe & qui pardonne.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

MÉROPE.

MÉROPE,

TRAGEDIE.

Représentée en 1743. *le* 20. *Février.*

LETTRE
DU PERE
DE TOURNEMINE,
JÉSUITE,

Au Pere Brumoy, ſur la Tragédie de Mérope.

JE vous renvoye, mon Révérend Pere, MEROPE, ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au ſoir; j'ai pris le tems de la lire avec attention. Quelques ſuccès que lui donne le goût inconſtant de Paris, elle paſſera juſqu'à la poſtérité, comme une de nos Tragédies les plus parfaites, comme un modéle de tragédie. *Ariſtote*, ce ſage légiſlateur du Théâtre, a mis ce ſujet au premier rang des ſujets tragiques. *Euripide* l'avait traité, & nous apprenons d'*Ariſtote*, que toutes les fois qu'on repréſentait ſur le Théâtre de l'ingénieuſe *Athènes* le *Cresfonte* d'*Euripide*, ce peuple accoûtumé aux chefs-d'œuvres tragiques, était frappé, ſaiſi, tranſporté d'une émotion extraordinaire. Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort ſans doute. Le *Cresfonte* d'*Euripide* eſt perdu: Monſieur de *Voltaire* nous le rend. Vous, mon Pere, qui nous avez donné en Français *Euripide*, tel qu'il charmait la Grece, avez reconnu dans la MEROPE de notre illuſtre ami, la ſimplicité, le

naturel, le pathétique d'*Euripide*. Monſieur de *Voltaire* a conſervé la ſimplicité du ſujet; il l'a débarraſſé non-ſeulement d'épiſodes ſuperflus, mais encor de ſcènes inutiles. Le péril d'*Egiſte* occupe ſeul le Théâtre. L'intérêt croît de ſcène en ſcène juſqu'au dénouement, dont la ſurpriſe eſt ménagée, préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'*Alcide*. Tout ſe paſſe ſur le Théâtre comme il ſe paſſa dans Meſſene. Les coups de Théâtre ne ſont point des ſituations forcées, dont le merveilleux choque la vraiſemblance; ils naiſſent du ſujet, c'eſt l'événement hiſtorique vivement repréſenté. Peut-on n'être pas touché, enlevé, dans la ſcène où *Narbas* arrive au moment que *Mérope* va immoler ſon fils qu'elle croit venger; dans la ſcène où elle ne peut ſauver ſon fils d'une mort inévitable qu'en le faiſant connaître au Tyran? Le cinquiéme Acte égale ou ſurpaſſe le peu de cinquiémes Actes excellens qu'on a vûs ſur le Théâtre. Tout ſe paſſe hors du Théâtre; & l'Auteur a tranſporté, ce ſemble, toute l'Action ſur le Théâtre avec un art admirable. La narration d'*Iménie* n'eſt pas de ces narrations étudiées, hors d'œuvre, où l'eſprit brille à contre-tems, qui ralentiſſent l'action, qui dégénérent en fadeur; elle eſt toute action. Le trouble d'*Iménie* peint le tumulte qu'elle raconte. Je ne parle point de la verſification: le Poëte, admirable verſificateur, s'eſt ſurpaſſé; jamais ſa verſification ne fut plus belle & plus claire. Tout ceux qu'un zèle raiſonnable anime contre la corruption des mœurs, qui ſouhaitent la réformation du Théâtre, qui voudraient qu'imitateurs exacts des Grecs, que nous avons ſurpaſſé dans pluſieurs perfections de la Poëſie dramatique, nous euſſions plus de ſoin d'atteins-

dre à ſa véritable fin, de rendre le Théâtre, comme il peut l'être, une école des mœurs : tous ceux qui penſent ſi raiſonnablement doivent être charmés de voir un auſſi grand Poëte, un Poëte auſſi accrédité que le fameux *Voltaire*, donner une Tragédie ſans amour.

Il n'a point hazardé imprudemment une entrepriſe ſi utile ; aux ſentimens de l'amour, il ſubſtituë des ſentimens vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on ſoit pour les Tragédies dont l'amour forme l'intrigue, il eſt cependant vrai, (& nous l'avons ſouvent remarqué) que les Tragédies qui ont le plus réuſſi ne doivent pas leur ſuccès aux ſcènes amoureuſes. Au contraire, tous les connaiſſeurs habiles ſoutiennent que la galanterie romaneſque a dégradé notre Théâtre, & auſſi nos meilleurs Poëtes. Le grand *Corneille* l'a ſenti ; il ſouffrait avec peine la ſervitude où le réduiſait le mauvais goût dominant ; n'oſant encor bannir du Théâtre l'amour, il en a banni l'amour heureux ; il ne lui a permis ni baſſeſſe ni faibleſſe, il l'a élevé juſqu'à l'héroïſme, aimant mieux paſſer le naturel que de s'abaiſſer à un naturel trop tendre & contagieux.

Voilà, mon Révérend Père, le jugement que votre illuſtre ami demande ; je l'ai écrit à la hâte, c'eſt une preuve de ma déférence ; mais l'amitié paternel, qui m'attache à lui depuis ſon enfance, ne m'a point aveuglé. Faites paſſer juſqu'à lui ce que je vous écrit. J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens que vous connaiſſez, mon cher ami, mon cher fils, la gloire de votre Père, entiérement à vous. *Tournemine* Jéſuite.

Ce vingt-trois de Décembre 1738.

LETTRE

A M. LE MARQUIS

SCIPION MAFFEI,

Auteur de la Mérope Italienne, & de beaucoup d'autres Ouvrages célébres.

MONSIEUR,

CEux dont les Italiens modernes, & les autres Peuples ont preſque tout appris, les Grecs & les Romains, adreſſaient leurs ouvrages, ſans la vaine formule d'un compliment à leurs amis & aux maîtres de l'Art. C'eſt à ces titres que je vous dois l'hommage de la MEROPE Françaiſe.

Les Italiens, qui ont été les reſtaurateurs de preſque tous les beaux Arts, & les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui ſous les yeux de *Léon X.*, firent renaître la Tragédie; & vous êtes le premier, Monſieur, qui dans ce ſiécle où l'Art des *Sophocles* commençait à être amolli par des intrigues d'amour, ſouvent étrangéres au ſujet, ou avili par d'indignes bouffonneries qui déshonoraient le goût de votre ingénieuſe Nation; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage & le talent de donner une Tragédie ſans galanterie, une Tra-

gédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mere fait toute l'intrigue, & où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France ſe glorifie d'*Athalie* : c'eſt le chef-d'œuvre de notre Théâtre ; c'eſt celui de la Poëſie ; c'eſt de toutes les piéces qu'on jouë, la ſeule où l'amour ne ſoit pas introduit ; mais auſſi elle eſt ſoutenuë par la pompe de la Religion, & par cette majeſté de l'éloquence des Prophêtes. Vous n'avez point eu cette reſſource, & cependant vous avez fourni cette longue carriére de cinq Actes, qui eſt ſi prodigieuſement difficile à remplir ſans épiſodes.

J'avouë, que votre ſujet me paraît beaucoup plus intéreſſant & plus tragique que celui d'*Athalie* ; & ſi notre admirable *Racine* a mis plus d'art, de Poëſie & de grandeur dans ſon chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le Précepteur d'*Alexandre*, (& il faut de tels Précepteurs aux Rois) *Ariſtote*, cet eſprit ſi étendu, ſi juſte & ſi éclairé dans les choſes qui étaient alors à la portée de l'eſprit humain ; *Ariſtote*, dans ſa Poëtique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnoiſſance de *Mérope* & de ſon fils étaient le moment le plus intéreſſant de toute la Scène Grecque. Il donnait à ce coup de Théâtre la préférence ſur tous les autres. *Plutarque* dit que les Grecs, ce peuple ſi ſenſible, frémiſſaient de crainte que le vieillard, qui devait arrêter le bras de *Mérope*, n'arrivât pas aſſez-tôt. Cette piéce, qu'on jouait de ſon tems, & dont il nous reſte très-peu de fragmens, lui paraiſſait la plus touchante de toutes les Tragédies d'*Euripide*, mais ce n'était pas ſeulement le choix du ſujet qui fit le grand ſuc-

cès d'*Euripide*, quoiqu'en tout genre le choix ſoit beaucoup.

Il a été traité pluſieurs fois en France, mais ſans ſuccès ; peut-être les Auteurs voulurent charger ce ſujet ſi ſimple d'ornemens étrangers. C'était la *Vénus* toute nuë de *Praxitèle*, qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de tems aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui eſt grand on doit revenir au naturel & au ſimple.

En 1641. lorſque le Théâtre commençait à fleurir en France, & à s'élever même fort au-deſſus de celui de la Grèce, par le génie de *P. Corneille*, le Cardinal de *Richelieu*, qui recherchait toute ſorte de gloire, & qui avait fait bâtir la ſalle des ſpectacles du Palais Royal, pour y repréſenter des piéces dont il avait fourni le deſſein, y fit jouer une *Mérope* ſous le nom de *Teleſonte*. Le plan eſt, à ce qu'on croit, entiérement de lui. Il y avait une centaine de vers de ſa façon ; le reſte était de *Colletet*, de *Bois Robert*, de *Démarêts* & de *Chapelain* ; mais toute la puiſſance du Cardinal de *Richelieu* ne pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du Théâtre, quoiqu'il en eût le goût ; & tout ce qu'il pouvait & devait faire, c'était d'encourager le grand *Corneille*.

Mr. *Gilbert*, Réſident de la célébre Reine *Chriſtine*, donna en 1643. ſa *Mérope*, aujourd'hui non moins connuë que l'autre. *Jean de la Chapelle*, de l'Académie Françaiſe, Auteur d'une *Cléopatre*, jouée avec quelque ſuccès, fit repréſenter ſa *Mérope* en 1683. Il ne manqua pas de remplir ſa piéce d'une épiſode d'amour. Il ſe plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux. Il ſe trompait ;

trompait ; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber ſon ouvrage ; c'était en effet le défaut de génie, & la froideur de la verſification : car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de Poëmes. L'art d'être éloquent en vers eſt de tous les Arts le plus difficile & le plus rare. On trouvera mille génies qui ſauront arranger un ouvrage, & le verſifier d'une maniére commune ; mais le traiter en vrais Poëtes, c'eſt un talent qui eſt donné à trois ou quatre hommes ſur la Terre.

Au mois de Décembre 1701. Mr. *de la Grange* fit jouer ſon *Amaſis*, qui n'eſt autre choſe que le ſujet de *Mérope*, ſous d'autres noms : la galanterie régne auſſi dans cette piéce, & il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle *de la Chapelle* ; mais auſſi elle eſt conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'intérêt ; elle eſt écrite avec plus de chaleur & de force : cependant elle n'eut pas d'abord un ſuccès éclatant, *& habent ſua fata libelli.* Mais depuis elle a été rejouée avec de très-grands applaudiſſemens, & c'eſt une des piéces dont la repréſentation a fait le plus de plaiſir au Public.

Avant & après *Amaſis*, nous avons eu beaucoup de Tragédies ſur des ſujets à-peu-près ſemblables, dans leſquels une mere va venger la mort de ſon fils ſur ſon propre fils même, & le reconnaît dans l'inſtant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoûtumés à voir ſur notre Théâtre cette ſituation frappante, mais rarement vraiſemblable, dans laquelle un perſonnage vient un poignard à la main pour tuer ſon ennemi, tandis qu'un autre perſonnage arrive dans l'inſtant même, & lui arrache le poignard. Ce coup de Théâtre avait fait réuſſir, du moins pour un tems, le *Camma* de *Thomas Corneille.*

Mais de toutes les piéces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne ſoit chargée d'un petit épiſode d'amour, ou plûtôt de galanterie, car il faut que tout ſe plie au goût dominant. Et ne croyez pas, Monſieur, que cette malheureuſe coûtume, d'accabler nos Tragédies d'un épiſode inutile de galanterie, ſoit dûë à *Racine*, comme on le lui reproche en Italie. C'eſt lui, au contraire, qui a fait ce qu'il a pû pour reformer en cela le goût de la Nation. Jamais chez lui la paſſion de l'amour n'eſt épiſodique; elle eſt le fondement de toutes ſes piéces: elle en forme le principal intérêt. C'eſt la paſſion la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en ſentimens, la plus variée: elle doit être l'ame d'un ouvrage de Théâtre, ou en être entiérement bannie. Si l'amour n'eſt pas tragique, il eſt inſipide, & s'il eſt tragique, il doit régner ſeul. Il n'eſt pas fait pour la ſeconde place. C'eſt *Rotrou*, c'eſt le grand *Corneille* même, il le faut avouer, qui en créant notre Théâtre l'ont preſque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes, qui n'étant point de vrayes paſſions, ne ſont point dignes du Théâtre; & ſi vous demandez pourquoi on joüe ſi peu de piéces de *Pierre Corneille*, n'en cherchez point aillleurs la raiſon; c'eſt que dans la Tragédie d'*Othon*,

Othon à la Princeſſe a fait un compliment,
Plus en homme d'eſprit qu'en véritable amant.
Il ſuivait pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il était plus aiſé d'admirer que de croire.
Camille ſemblait même aſſez de cet avis;
Elle aurait mieux goûté des diſcours moins ſuivis...

Di-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à
Camille,
A-t'il été content ? A-t'elle été facile ?

C'eſt que dans *Pompée*, l'inutile *Cléopatre*, dit que *Céſar*

Lui trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon
captif.

C'eſt que *Céſar* demande à *Antoine*,

S'il a vû cette Reine adorable,

Et qu'*Antoine* répond :

Oui, Seigneur, je l'ai vûë, elle eſt incom-
parable.

C'eſt que dans *Sertorius*, le vieux *Sertorius* même eſt amoureux à la fois par politique & par goût, & dit :

J'aime ailleurs ; à mon âge il ſied ſi mal
d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a ſû charmer,
Et que d'un front ridé les replis jauniſſans
Ne ſont pas un grand charme à captiver
les ſens.

C'eſt que dans *Oedipe*, *Théſée* débute par dire à *Dircé* :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
L'abſcence aux vrais amans eſt encor plus
funeſte.

Enfin, c'eſt que jamais un tel amour ne fait verſer de larmes ; & quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, Monſieur, que ce que tous les connaiſſeurs, les véritables gens de goût, ſe diſent tous les jours en converſation ; ce que vous avez entendu pluſieurs fois chez moi ; enfin ce qu'on penſe, & ce que perſonne n'oſe encore imprimer. Car vous ſavez comment les hommes ſont faits ; ils écrivent preſque tous contre leur propre ſentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi, qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, & j'ajoute, que je reſpecte plus *Corneille*, & que je connais mieux le grand mérite de ce pére du Théâtre, que ceux qui le louent au hazard de ſes défauts.

On a donné une *Mérope* ſur le Théâtre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrât encore ? Mais depuis le régne de *Charles II.* l'amour s'était emparé du Théâtre d'Angleterre, & il faut avouer qu'il n'y a point de Nation au Monde qui ait peint ſi mal cette paſſion. L'amour ridiculement amené & traité de même, eſt encor le défaut le moins monſtrueux de la *Mérope* Anglaiſe. Le jeune *Egiſte*, tiré de ſa priſon par une fille-d'honneur amoureuſe de lui, eſt conduit devant la Reine, qui lui préſente une coupe de poiſon & un poignard, & qui lui dit : Si tu n'avales le poiſon, ce poignard va ſervir à tuer ta maîtreſſe. Le jeune homme boit, & on l'emporte mourant. Il revient au cinquiéme Acte annoncer froidement à *Mérope* qu'il eſt ſon fils, & qu'il a tué le Tyran. *Mérope* lui demande comment ce miracle s'eſt opéré ? Une amie de la fille-d'honneur, répondit-il, avait mis du jus de pavot, au lieu

de poiſon, dans la coupe. Je n'étais qu'endormi quand on m'a crû mort : j'ai appris, en m'éveillant, que j'étais votre fils, & ſur le champ j'ai tué le Tyran. Ainſi finit la Tragédie.

Elle fut ſans doute mal reçuë : mais n'eſt-il pas bien étrange qu'on l'ait repréſentée ? N'eſt-ce pas une preuve que le théâtre Anglais n'eſt pas encor épuré ? Il ſemble que la même cauſe, qui prive les Anglais du génie de la Peinture & de la Muſique, leur ôte auſſi celui de la Tragédie. Cette Iſle, qui a produit les plus grands Philoſophes de la Terre, n'eſt pas auſſi fertile pour les beaux Arts ; & ſi les Anglais ne s'appliquent ſérieuſement à ſuivre les préceptes de leurs excellens citoyens, *Addiſſon* & *Pope*, ils n'approcheront pas des autres Peuples en fait de goût & de littérature.

Mais tandis que le ſujet de *Mérope* était ainſi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait long-tems qu'il était traité en Italie ſelon le goût des Anciens. Dans ce ſeiziéme ſiécle, qui ſera fameux dans tous les ſiécles, le Comte de *Torelli* avait donné ſa *Mérope* avec des chœurs. Il paraît que ſi Mr. *de la Chapelle* a outré tous les défauts du Théâtre Français, qui ſont l'air romaneſque, l'amour inutile, & les épiſodes ; & que ſi l'Auteur Anglais a pouſſé à l'excès la barbarie, l'indécence & l'abſurdité, l'Auteur Italien avait outré les défauts des Grecs, qui ſont le vuide d'action, & la déclamation. Enfin, Monſieur, vous avez évité tous ces écueils, vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre : vous leur avez donné dans votre *Mérope* l'exemple d'une Tragédie ſimple & intéreſſante.

J'en fus ſaiſi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux ſur

le mérite des étrangers ; au contraire, plus je ſuis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des tréſors qui ne ſont point nés dans ſon ſein. Mon envie de traduire votre *Mérope* redoubla, lorſque j'eus l'honneur de vous connaître à Paris en 1733. Je m'apperçus qu'en aimant l'Auteur, je me ſentais encor plus d'inclination pour l'ouvrage ; mais quand je voulus y travailler, je vis qu'il était abſolument impoſſible de la faire paſſer ſur notre Théâtre Français. Notre délicateſſe eſt dévenuë exceſſive : nous ſommes peut-être des *Sibarites* plongés dans le luxe, qui ne pouvons ſupporter cet air naïf & ruſtique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du Théatre Grec.

Je craindrais qu'on ne ſouffrît pas chez nous le jeune *Egiſte* faiſant préſent de ſon anneau à celui qui l'arrête, & qui s'empare de cette bague. Je n'oſerais hazarder de faire prendre un Héros pour un voleur, quoique la circonſtance où il ſe trouve autoriſe cette mépriſe.

Nos uſages, qui probablement permettent tant de choſes que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de repréſenter le Tyran de *Mérope*, l'aſſaſſin de ſon époux & de ſes fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette Reine ; même je n'oſerais pas faire dire par *Mérope* au Tyran : *Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant, dans le tems que la fleur de la jeuneſſe ornait encor mon viſage* ? Ces entretiens ſont naturels ; mais notre Parterre, quelquefois ſi indulgent, & d'autres fois ſi délicat, pourrait les trouver trop familiers, & voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raiſon.

Notre Théâtre Français ne ſouffrirait pas

non-plus que *Merope* fît lier ſon fils ſur la ſcène à une colomne, ni qu'elle courût ſur lui deux fois, le javelot & la hache à la main, ni que le jeune-homme s'enfuit deux fois devant elle, en demandant la vie à ſon Tyran.

Nos uſages permettraient encor moins que la confidente de *Merope* engageât le jeune *Egiſte* à dormir ſur la ſcène, afin de donner le tems à la Reine de venir l'y aſſaſſiner. Ce n'eſt pas, encor une fois, que tout cela ne ſoit dans la Nature; mais il faut que vous pardonniez à notre Nation, qui exige que la Nature ſoit toujours préſentée avec certains traits de l'art; & ces traits ſont bien différens à Paris & à Vérone.

Pour donner une idée ſenſible de ces différences, que le génie des Nations cultivées met entre les mêmes Arts, permettez-moi, Monſieur, de vous rappeller ici quelques traits de votre célebre ouvrage, qui me paraiſſent dictés par la pure Nature. Celui qui arrête le jeune *Creſfonte*, & qui lui prend ſa bague, lui dit:

Or dunque in tuo paeſe i ſervi
Han di coteſte gemme? Un bel paeſe
Sia queſto tuo; nel noſtro una tal gemma
Ad un dito real non ſconverrebbe.

Je vai prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre piéce eſt écrite; parce que le tems qui me preſſe ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

» Les eſclaves chez vous portent de tels joyaux!
» Votre pays doit être un beau pays, ſans doute;
» Chez nous de tels anneaux ornent la main des Rois.

Le confident du Tyran lui dit, en parlant de la Reine, qui refuſe d'épouſer, après vingt ans, l'aſſaſſin reconnu de ſa famille :

La donna, comme ſai, ricuſa & brama.
» La femme, comme on ſait, nous refuſe & déſire.

La ſuivante de la Reine répond au Tyran, qui la preſſe de diſpoſer ſa maîtreſſe au mariage :

. . . . . *Diſſimulato in vano*
Soffre di febre aſſalto ; alquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar ſuoi ſpiriti.

» On ne peut vous cacher que la Reine a la fiévre;
» Accordez quelque tems pour lui rendre ſes forces.

Dans votre quatriéme Acte, le vieillard *Polidore* demande à un homme de la Cour de *Mérope*, qui il eſt ? Je ſuis *Euriſes* le fils de *Nicandre*, répond-il. *Polidore* alors en parlant de *Nicandre*, s'exprime comme le *Neſtor* d'*Homère*.

———————*Egli era umano*
E liberal ; quando appariva, tutti
Faceangli onor ; io mi ricordo ancora
Di quanto ei feſteggiò con bella pompa
Le ſue nozze con Silvia, ch' era figlia
D'Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco.
Tu dunque ſei quel Fanciullin' che in Corte
Silvia condur ſolea quaſi per pompa :
Parvi l'altri hieri : o quanto ſiete preſti,
Quanto voi v'affrettate, o giovinetti,
A farvi adulti ed à gridar tacendo
Che noi diam loco !

» Oh ! qu'il était humain ! qu'il était libéral !
» Que dès qu'il paraiſſait on lui faiſait d'honneurs !

» Je me ſouviens encor du feſtin qu'il donna,
» De tout cet appareil, alors qu'il épouſa
» La fille de Glicon & de cette Olimpie,
» La belle-ſœur d'Hipparque. Euriſes, c'eſt donc vous ?
» Vous cet aimable enfant, que ſi ſouvent Sylvie
» Se faiſait un plaiſir de conduire à la Cour ?
» Je croi que c'eſt hier. O que vous êtes prompte!
» Que vous croiſſez, jeuneſſe ! & que dans vos beaux jours
» Vous nous avertiſſez de vous céder la place !

Et dans un autre endroit, le même vieillard, invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la Reine, répond :

——————O curioſo
Punto io non ſon, paſſo ſtagione. Aſſai
Veduti ho ſacrificii, io mi ricordo
Di quello ancora quando il Rè Creſonte
Incominciò à regnar. Quella fù pompa.
Ora più non ſi ſanno a queſti tempi
Di cotaï ſacrificj. Più di cento
Fur le beſtie ſvenate. I Sacerdoti
Riſplendean tutti, ed ove ti volgeſſi
Altro non ſi vedea che argento ed oro.

» ——————— Je ſuis ſans curioſité.
» Le tems en eſt paſſé, mes yeux ont aſſez vû
» De ces aprêts d'hymen, & de ces ſacrifices.
» Je me ſouviens encor de cette pompe auguſte,
» Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
» Du règne de Creſonte. Ah ! le grand appareil !
» Il n'eſt plus aujourd'hui de ſemblables ſpectacles.
» Plus de cent animaux y furent immolés :
» Tous les Prêtres brillaient, & les yeux ébloüis
» Voyaient l'argent & l'or partout éteinceller.

Tous ces traits ſont naïfs : tout y eſt convenable à ceux que vous introduiſez ſur la ſcène, & aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles euſſent été, à ce que je croi, bien reçuës dans Athènes ; mais Paris, & notre Parterre, veulent une autre eſpèce de ſimplicité. Notre ville pourrait même ſe vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes : car enfin, il me ſemble qu'on ne repréſentait d'ordinaire des piéces de Théâtre dans cette premiére ville de la Grèce, que dans quatre fêtes ſolemnelles, & Paris a plus d'un ſpectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens ; & notre ville eſt peuplée de près de huit cent-mille habitans, parmi leſquels je croi qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, & qui jugent preſque tous les jours.

Vous avez pû, dans votre Tragédie, traduire cette élégante & ſimple comparaiſon de *Virgile* :

Qualis populea mœrens Philomela ſub umbra,
Amiſſos queritur fœtus.

Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au Poëme épique, tant nous avons affaire à un Maître dur, qui eſt le Public.

Neſcis, heu neſcis noſtra faſtidia Roma :
Et pueri naſum Rhinocerontis habent.

Les Anglais ont la coûtume de finir preſque tous leurs Actes par une comparaiſon ; mais nous exigeons, dans une Tragédie, que ce ſoit les Héros qui parlent, & non le Poëte ; & notre Public penſe que dans une grande criſe d'affaires, dans un conſeil, dans une paſſion

violente, dans un danger preſſant, les Princes, les Miniſtres ne ſont point de comparaiſons poëtiques.

Comment pourrais-je encor faire parler ſouvent enſemble des perſonnages ſubalternes ? Ils ſervent chez vous à préparer des ſcènes intéreſſantes entre les principaux Acteurs ; ce ſont les avenuës d'un beau Palais : mais notre Public impatient veut entrer tout d'un coup dans le Palais. Il faut donc ſe plier au goût d'une Nation, d'autant plus difficile, qu'elle eſt depuis long-tems raſſaſiée de chefs-d'œuvres.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême ſévérité reprouve, combien de beautés je regrettais ! Combien me plaiſait la ſimple Nature, quoique ſous une forme étrangére pour nous ? Je vous rens compte, Monſieur, d'une partie des raiſons qui m'ont empêché de vous ſuivre en vous admirant.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une *Mérope* nouvelle : je l'ai donc faite différemment ; mais je ſuis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un Roi d'Orient aurait fait préſent des plus riches étoffes : ce Roi devrait permettre que le voyageur s'en fît habiller à la mode de ſon pays.

Ma *Mérope* fut achevée au commencement de 1736. à-peu-près telle qu'elle eſt aujourd'hui. D'autres études m'empêchérent de la donner au Théâtre ; mais la raiſon, qui m'en éloignait le plus, était la crainte de la faire paraître après d'autres piéces heureuſes, dans leſquelles on avait vû, depuis peu, le même ſujet ſous des noms différens. Enfin j'ai hazardé ma Tragédie, & notre Nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matiére différemment traitée. Il eſt arrivé à notre Théâtre

ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où pluſieurs tableaux repréſentent le même ſujet. Les connaiſſeurs ſe plaiſent à remarquer les diverſes maniéres; chacun ſaiſit, ſelon ſon goût, le caractére de chaque Peintre; c'eſt une eſpèce de concours, qui ſert, à la fois, à perfectionner l'Art, & à augmenter les lumiéres du Public.

Si la *Mérope* Françaiſe a eu le même ſuccès que la *Mérope* Italienne, c'eſt à vous, Monſieur, que je le dois; c'eſt à cette ſimplicité, dont j'ai toujours été idolâtre, qui dans votre Ouvrage m'a ſervi de modéle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours ſervi de guide.

J'aurais ſouhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens & des Anglais, employer l'heureuſe facilité des vers blancs, & je me ſuis ſouvenu plus d'une fois de ce paſſage du *Rucellaï*.

Tu ſai purche l'imagin' della voce
Che riſponde da i ſaſſi, dove l'Echo alberga,
Sempre nemica fù del noſtro regno,
E fù inventrice delle prime rime.

Mais je me ſuis apperçû, & j'ai dit, il y a long-tems, qu'une telle tentative n'aurait jamais de ſuccès en France, & qu'il y aurait beaucoup plus de faibleſſe que de force, à éluder un joug qu'ont porté les Auteurs de tant d'Ouvrages qui dureront autant que la Nation Françaiſe. Notre Poëſie n'a aucune des libertés de la vôtre, & c'eſt peut-être une des raiſons pour leſquelles les Italiens nous ont précédé de plus de trois ſiécles dans cet Art ſi aimable & ſi difficile.

Je voudrais, Monſieur, pouvoir vous ſui-

vre dans vos autres connaiſſances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la Tragédie. Que n'ai-je pû me former ſur votre goût dans la ſcience de l'Hiſtoire, non pas dans cette ſcience vague & ſtérile des faits & des dattes, qui ſe borne à ſavoir en quel tems mourut un homme inutile ou funeſte au monde; ſcience uniquement de Dictionnaire, qui chargerait la mémoire ſans éclairer l'eſprit. Je veux parler de cette hiſtoire de l'eſprit humain, qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace de faute en faute, & de préjugé en préjugé, les effets des paſſions des hommes; qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un ſavoir mal entendu, ont cauſé de maux, & qui ſuit ſur-tout le fil du progrès des Arts, à travers ce choc effroyable de tant de Puiſſances, & ce bouleverſement de tant d'Empires.

C'eſt par-là que l'Hiſtoire m'eſt précieuſe, & elle me le devient davantage, par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaiſirs & de nouvelles lumières aux hommes. La poſtérité apprendra avec émulation, que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, & que Vérone vous a élevé une ſtatuë, avec cette inſcription, AU MARQUIS SCIPION MAFFEI VIVANT: Inſcription auſſi belle, en ſon genre, que celle qu'on lit à Montpellier: *A Louis XIV. après ſa mort.*

Daignez ajoûter, Monſieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger, que ſa reſpectueuſe eſtime vous attache autant que s'il était né à Vérone.

LETTRE

DE MONSIEUR

DE LA LINDELLE.

A M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

VOus avez eu la politeſſe de dédier votre Tragédie de *Mérope* à Mr. *Maffei*, & vous avez rendu ſervice aux gens de lettres d'Italie & de France, en remarquant, avec la grande connaiſſance que vous avez du Théâtre, la différence qui ſe trouve établie entre les bienſéances de la Scène Françaiſe, & celles de la Scène Italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, & les ménagemens que vous avez eu pour Mr. *Maffei*, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet Auteur ; mais moi qui n'ai en vûë que la vérité, & le progrès des Arts, je ne craindrai point de dire ce que penſe le public éclairé, & ce que vous ne pouvez vous empêcher de penſer vous-même.

L'Abbé *des Fontaines* avait déja relevé quel-

ques fautes palpables de la *Mérope* de Mr. *Maffei* ; mais à ſon ordinaire, avec plus de groſſiéreté que de juſteſſe, il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaiſes. Ce Satyrique décrié n'avait ni aſſez de connaiſſance de la langue Italienne, ni aſſez de goût pour porter un jugement ſain & exempt d'erreur.

Voici ce que penſent les Littérateurs les plus judicieux que j'ai conſultés en France & delà les monts. La *Mérope* leur paraît ſans contredit le ſujet le plus touchant & le plus vraîment tragique, qui ait jamais été au Théâtre ; il eſt fort au-deſſus de celui d'*Athalie*, en ce que la Reine *Athalie* ne veut pas aſſaſſiner le petit *Joas*, & qu'elle eſt trompée par le Grand-Prêtre qui veut venger ſur elle des crimes paſſés ; au lieu que dans la *Mérope*, c'eſt une mere qui en vengeant ſon fils, eſt ſur le point d'aſſaſſiner ce fils même, ſon amour & ſon eſpérance. L'intérêt de *Mérope* eſt tout autrement touchant que celui de la Tragédie d'*Athalie* ; mais il paraît que Mr. *Maffei* s'eſt contenté de ce que préſente naturellement ſon ſujet, & qu'il n'y a mis aucun art théâtral.

1. Les ſcènes ſouvent ne ſont point liées, & le Théâtre ſe trouve vuide ; défaut qui ne ſe pardonne pas aujourd'hui aux moindres Poëtes.

2. Les Acteurs arrivent, & partent ſouvent ſans raiſon ; défaut non moins eſſentiel.

3. Nulle vraiſemblance, nulle dignité, nulle bienſéance, nul art dans le Dialogue, & cela dès la premiére ſcène, où l'on voit un Tyran raiſonner paiſiblement avec *Mérope*, dont il a égorgé le mari & les enfans, & lui parler d'amour ; cela ſerait ſifflé à Paris par les moins connaiſſeurs.

4. Tandis que le Tyran parle d'amour ſi ridi-

culement à cette vieille Reine, on annonce qu'on a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre : mais on ne ſait point dans le cours de la piéce, qui ce jeune homme a tué. Il prétend, que c'eſt un voleur qui voulait lui prendre ſes habits. Quelle petiteſſe ! quelle baſſeſſe ! quelle ſtérilité ! Cela ne ſerait pas ſupportable dans une farce de la Foire.

5. Le Barigel, ou le Capitaine des Gardes, ou le Grand-Prévôt, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau, ce qui fait une ſcène du plus bas comique, laquelle eſt écrite d'une maniére digne de la ſcène.

6. La mere s'imagine d'abord que le voleur, qui a été tué, eſt ſon fils. Il eſt pardonnable à une mere de tout craindre ; mais il fallait à une Reine mere d'autres indices un peu plus nobles.

7. Au milieu de ces craintes le Tyran *Poliſonte* raiſonne de ſon prétendu amour avec la ſuivante de *Mérope*. Ces ſcènes froides & indécentes, qui ne ſont imaginées que pour remplir un Acte, ne ſeraient pas ſouffertes ſur un Théâtre Tragique régulier. Vous vous êtes contenté, Monſieur, de remarquer modeſtement une de ces ſcènes, dans laquelle la ſuivante de *Mérope* prie le Tyran de ne pas preſſer les nôces ; parce que dit-elle, ſa Maîtreſſe a *un aſſaut de fiévre* : & moi, Monſieur, je vous dis hardiment, au nom de tous les connaiſſeurs, qu'un tel dialogue, & une telle réponſe, ne ſont dignes que du Théâtre d'*Arlequin*.

8. J'ajoûterai encor, que quand la Reine, croyant ſon fils mort, dit, qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, & le déchirer avec les dents, elle parle en *Cannibale* plus encor qu'en mere affligée, & qu'il faut de la décence partout.

9.

9. *Egiſte*, qui a été annoncé comme un voleur, & qui a dit, qu'on l'avait voulu voler lui-même, eſt encor pris pour un voleur une ſeconde fois ; il eſt mené devant la Reine malgré le Roi, qui pourtant prend ſa défenſe. La Reine le lie à une colomne, le veut tuer avec un dard, & avant de le tuer elle l'interroge. *Egiſte* lui dit, que ſon pére eſt un vieillard ; & à ce mot de vieillard la Reine s'attendrit. Voilà-t'il pas une bonne raiſon, de changer d'avis, & de ſoupçonner, qu'*Egiſte* pourrait bien être ſon fils ? Voilà-t'il pas un indice bien marqué ? Eſt-il donc ſi étrange qu'un jeune homme ait un pére âgé. *Maffei* a ſubſtitué cette faute, & ce manque d'art & de génie, à une autre faute plus groſſiére qu'il avait faite dans la premiére édition. *Egiſte* diſait à la Reine : *Ah ! Polidore, mon pére.* Et ce *Polidore* était en effet l'homme à qui *Mérope* avait confié *Egiſte*. Au nom de *Polidore*, la Reine ne devait plus douter qu'*Egiſte* ne fût ſon fils ; la piéce était finie. Ce défaut a été ôté ; mais on y a ſubſtitué un défaut encor plus grand.

10. Quand la Reine eſt ridiculement & ſans raiſon en ſuſpens ſur ce mot de *Vieillard*, arrive le Tyran, qui prend *Egiſte* ſous ſa protection. Le jeune homme, qu'on devait repréſenter comme un Héros, remercie le Roi de lui avoir donné la vie, & le remercie avec un aviliſſement & une baſſeſſe, qui fait mal au cœur, & qui dégradre entiérement *Egiſte*.

11. Enſuite *Mérope* & le Tyran paſſent leur tems enſemble. *Mérope* évapore ſa colére en injures, qui ne finiſſent point. Rien n'eſt plus froid que ces ſcènes de déclamation qui manquent de nœud, d'embarras, de paſſion contraſtée. Ces ſont des ſcènes d'écolier. Toute

ſcène qui n'eſt pas une eſpèce d'action eſt inutile.

12. Il y a ſi peu d'art dans cette piéce que l'Auteur eſt toujours forcé d'employer des confidentes & des confidens pour remplir ſon Théâtre. Le quatriéme Acte commence encor par une ſcène froide & inutile entre le Tyran & la ſuivante : enſuite cette ſuivante rencontre le jeune *Egiſte*, je ne ſai comment, & lui perſuade de ſe repoſer dans le veſtibule, afin que, quand il ſera endormi, la Reine puiſſe le tuer tout à ſon aiſe. En effet il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue ! & la Reine vient pour la ſeconde fois une hache à la main pour tuer le jeune homme qui dormait exprès. Cette ſituation répétée deux fois eſt le comble de la ſtérilité, comme le ſommeil du jeune-homme eſt le comble du ridicule. Mr. *Maſſei* prétend qu'il y a beaucoup de génie & de variété dans cette ſituation répétée ; parce que la premiére fois la Reine arrive avec un dard, & la ſeconde fois avec une hache : quel effort de génie !

13. Enfin le vieillard *Polidore* arrive tout à propos, & empêche la Reine de faire le coup, on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidens intéreſſans entre la mere & le fils, entre eux deux & le Tyran. Rien de tout cela ; *Egiſte* s'enfuit, & ne voit point ſa mere ; il n'a aucune ſcène avec elle ; ce qui eſt encor un défaut de génie inſupportable. *Mérope* demande au vieillard, quelle récompenſe il veut ; & ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi paſſe ſon tems une Reine qui devrait courir après ſon fils. Tout cela eſt bas, déplacé & ridicule au dernier point.

14. Dans le cours de la piéce, le Tyran veut

toujours épouſer ; & pour y parvenir, il fait dire à *Mérope*, qu'il va faire égorger tous les domeſtiques & les courtiſans de cette Princeſſe, ſi elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée ! quel extravagant que ce Tyran ! Mr. *Maffei* ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour ſauver l'honneur de la Reine, qui a la lâcheté d'épouſer le meurtrier de ſa famille.

15. Autre puérilité de Collége. Le Tyran dit à ſon confident : *Je ſai l'art de régner : je ferai mourir les audacieux ; je lâcherai la bride à tous les vices ; j'inviterai mes ſujets à commettre les plus grands crimes, en pardonnant aux plus coupables ; j'expoſerai les gens de bien à la fureur des ſcélerats &c.* Quel homme a jamais penſé & prononcé de telles ſottiſes ? Cette déclamation de Régent de ſixiéme ne donne-t'elle pas une jolie idée d'un homme qui ſait gouverner ?

On a reproché au grand *Racine* d'avoir dans *Athalie* fait dire à *Mathan* trop de mal de lui-même. Encor *Mathan* parle-t'il raiſonnablement ; mais ici c'eſt le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combuſtion ſoit l'art de régner : c'eſt l'art d'être détrôné, & on ne peut ſans rire lire de pareille abſurdités. M. *Maffei* eſt un étrange politique.

En un mot, Monſieur, l'ouvrage de *Maffei*, eſt un très-beau ſujet, & une très-mauvaiſe piéce. Tout le monde convient à Paris, que la repréſentation n'en ſerait pas achevée, & tous les gens ſenſés d'Italie en font très-peu de cas. C'eſt très-vainement, que l'Auteur dans ſes voyages n'a rien négligé pour engager les plus mauvais Ecrivains à traduire ſa Tragédie : il lui était bien plus aiſé de payer un Traducteur que de rendre ſa piéce bonne.

REPONSE
DE
M. DE VOLTAIRE
A M. DE LA LINDELLE.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monſieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique, qu'on donnait à *Scaliger*. Vous me paroiſſez bien redoutable; & ſi vous traitez ainſi Mr. *Maffei*, que n'ai-je point à craindre de vous? J'avouë, que vous avez trop raiſon ſur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramaſſer beaucoup de ronces & d'épines; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaiſir de cueillir les fleurs? Il y en a ſans doute dans la Piéce de Mr. *Maffei*, & que j'oſe croire immortelles. Telles ſont les ſcènes de la mere & du fils, & le récit de la fin. Il me ſemble que ces morceaux ſont bien touchans & bien pathétiques. Vous prétendez, que c'eſt le ſujet ſeul qui en fait la beauté; mais, Monſieur, n'était-ce pas le même ſujet dans les autres Auteurs, qui ont traité la *Mérope*? Pourquoi avec les mêmes ſecours n'ont-ils pas eu le même ſuccès? Cette ſeule raiſon ne prouve-t'elle pas, que Mr. *Maffei* doit autant à ſon génie qu'à ſon ſujet!

Je ne vous le diſſimulerai pas. Je trouve que Mr *Maffei* a mis plus d'art que moi dans la maniére dont il s'y prend pour faire penſer à *Mérope* que ſon fils eſt l'aſſaſſin de ſon fils même. Je

n'ai pû me ſervir comme lui d'un anneau, parce que depuis l'*anneau* royal dont *Boileau* ſe moque dans ſes Satyres, cela ſemblerait trop petit ſur notre Théâtre. Il faut ſe plier aux uſages de ſon ſiécle & de ſa Nation : mais par cette raiſon-là-même il ne faut pas condamner légérement les Nations étrangéres.

Ni Mr. *Maffei* ni moi n'expoſons des motifs bien néceſſaires pour que le Tyran *Polifonte* veuille abſolument épouſer *Mérope*. C'eſt peut-être-là un défaut du ſujet ; mais je vous avouë, que je crois, qu'un tel défaut eſt fort léger, quand l'intérêt qu'il produit eſt conſidérable. Le grand point eſt d'émouvoir & de faire verſer des larmes. On a pleuré à Vérone & à Paris : voilà une grande réponſe aux Critiques. On ne peut être parfait ; mais qu'il eſt beau de toucher avec ſes imperfections ! Il eſt vrai qu'on pardonne beaucoup de choſes en Italie, qu'on ne paſſerait pas en France ; premiérement parce que les goûts, les bienſéances, les Théâtres n'y ſont pas les mêmes ; ſecondement, parce que les Italiens, n'ayant point de ville où l'on repréſente tous les jours des Piéces dramatiques, ne peuvent être auſſi exercés que nous en ce genre. Le beau monſtre de l'Opéra étouffe chez eux *Melpomène* ; & il y a tant de caſtrati, qu'il n'y a plus de place pour les *Eſopus* & les *Roſcius*. Mais ſi jamais les Italiens avaient un Théâtre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs Théâtres ſont mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blancs plus aiſés à faire, leur Nation plus ſenſible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance & la paix, &c.

ACTEURS.

MEROPE, Veuve de Cresfonte Roi de Meſsène.

EGISTE, Fils de Mérope.

POLIFONTE, Tyran de Meſsène.

NARBAS, Vieillard.

EURICLES, Favori de Mérope.

EROX, Favori de Polifonte.

ISMENIE, Confidente de Mérope.

La Scène eſt à Meſsène, dans le Palais de Mérope.

MÉROPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MÉROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

GRande Reine, écartez ces horribles images ;
Goûtez des jours sereins nés du sein des orages.
Les Dieux nous ont donné la victoire & la paix :
Ainsi que leur courroux, ressentez leurs bienfaits.
Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Léve un front moins timide, & sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces Chefs ennemis.
Divisés d'intérêts, & pour le crime unis,
Par les saccagemens, le sang & les ravages ;
Du meilleur de nos Rois disputer l'héritage.
Nos Chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,

Les organes des Loix, les Miniſtres des Dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la Couronne.
Sans doute elle eſt à vous, ſi la vertu la donne.
Vous ſeule avez ſur nous d'irrévocables droits;
Vous, veuve de Cresfonte, & fille de nos Rois;
Vous, que tant de conſtance, & quinze ans de miſére,
Font encor plus auguſte, & nous rendent plus chére;
Vous, pour qui tous les cœurs en ſecret réunis...

MÉROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon fils?

ISMENIE.

Vous pouvez l'eſpérer; déja, d'un pas rapide,
Vos eſclaves en foule ont couru dans l'Elide.
La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis ſans doute en des fidéles mains
Ce dépôt ſi ſacré, l'objet de tant d'allarmes.

MÉROPE.

Me rendrez-vous mon fils, Dieux témoins de mes larmes?
Egiſte eſt-il vivant? Avez-vous conſervé
Cet enfant malheureux, le ſeul que j'ai ſauvé?
Ecartez loin de lui la main de l'homicide.
C'eſt votre fils, hélas! c'eſt le pur ſang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reſte précieux
Du plus juſte des Rois, & du plus grand des Dieux,
L'image de l'époux, dont j'adore la cendre!

ISMENIE.

Mais quoi! cet intérêt, & ſi juſte & ſi tendre,
De tout autre intérêt peut-il vous détourner?

MÉROPE.

Je ſuis mere: & tu peux encor t'en étonner?

ISMENIE.

ISMENIE.

Du ſang dont vous ſortez l'auguſte caractére
Sera-t'il effacé par cet amour de mére ?
Son enfance était chére à vos yeux éplorés ;
Mais vous avez peu vû ce fils que vous pleurez.

MEROPE.

Mon cœur a vû toujours ce fils que je regrette ;
Ses périls nourriſſaient ma tendreſſe inquiette :
Un ſi juſte intérêt s'accrut avec le tems.
Un mot ſeul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la ſolitude, où j'étais retenuë,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperduë.
Egiſte, écrivait-il, mérite un meilleur ſort ;
Il eſt digne de vous, & des Dieux dont il ſort :
En butte à tous les maux, ſa vertu le ſurmonte :
Eſpérez tout de lui : mais craignez Polifonte.

ISMENIE.

De Polifonte au moins prévenez les deſſeins ;
Laiſſez paſſer l'Empire en vos auguſtes mains.

MEROPE.

L'Empire eſt à mon fils. Périſſe la marâtre !
Périſſe le cœur dur, de ſoi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le ſuprême rang,
Le barbare plaiſir d'hériter de ſon ſang !
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un Empire?
Que m'importe ce Ciel, ce jour que je reſpire ?
Je dûs y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels & des Dieux.
O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
O mort, toujours préſente à ma douleur profonde !
J'entens encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : » Sauvez le Roi, ſon épouſe & ſes fils.
Je vois ces murs ſanglans, ces portes embraſées,
Sous ces lambris fumans ces femmes écraſées,
Ces eſclaves fuyans le tumulte, l'effroi,

Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans ſon ſang, & ſouillé de pouſſiére
Tournant encor vers moi ſa mourante paupiére,
Cresfonte en expirant me ſerra dans ſes bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres, & premiers fruits d'une union ſi chére,
Sanglans & renverſés ſur le ſein de leur pére,
A peine ſoulevaient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploraient contre leurs aſſaſſins.
Egiſte échappa ſeul: un Dieu prit ſa défenſe.
Veille ſur lui, grand Dieu, qui ſauvas ſon enfance:
Qu'il vienne; que Narbas le raméne à mes yeux,
Du fond de ſes déſerts au rang de ſes ayeux!
J'ai ſupporté quinze ans mes fers & ſon abſence;
Qu'il régne au-lieu de moi: voilà ma récompenſe.

SCENE II.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES.

MEROPE.

EH bien! Narbas? mon fils?

EURICLES.

Vous me voyez confus.
Tant de pas, tant de ſoins ont été ſuperflus.
On a couru, Madame, aux rives du Penée,
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée;
Narbas eſt inconnu; le ſort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ſes pas.

MEROPE.

Hélas! Narbas n'eſt plus; j'ai tout perdu, ſans doute.

ISMENIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute :
Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas raméne un fils si cher à nos souhaits.

EURICLES.

Peut-être sa tendresse, éclairée & discrète,
A caché son voyage, ainsi que sa retraite :
Il veille sur Egiste ; il craint ces assassins,
Qui du Roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pû j'assure son passage ;
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés,
Des yeux toujours ouverts, & des bras éprouvés.

MEROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURICLES.

Helas ! que peut pour vous ma triste vigilance ?
On va donner son Trône ; en vain ma faible voix,
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits.
L'injustice triomphe, & ce Peuple à sa honte,
Aux mépris de nos loix, penche vers Polifonte.

MEROPE.

Et le sort jusques-là pourrait nous avilir ?
mon fils dans ses Etats reviendrait pour servir ?
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres ?
Le sang de Jupiter aurait ici des Maîtres ?
Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux,
Insensibles sujets, a donc péri pour vous ?
Vous avez oublié ses bienfaits & sa gloire ?

EURICLES.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire;
On regrette Cresfonte, on le pleure, on vous plaint ;
Mais la force l'emporte, & Polifonte est craint.

MEROPE.

Ainsi donc par mon Peuple en tout tems accablée,

Je verrai la juſtice à la brigue immolée,
Et le vil intérêt, cet arbitre du ſort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort !
Allons, & rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du ſang des Héraclides :
Flâtons leur eſpérance, excitons leur amour ;
Parlez, & de leur Maître annoncez le retour.

EURICLES.

Je n'ai que trop parlé ; Polifonte en allarmes,
Craint déja votre fils, & redoute vos larmes.
La fière ambition, dont il eſt dévoré,
Eſt inquiette, ardente, & n'a rien de ſacré.
S'il chaſſa les brigands de Pilos & d'Amphriſe ;
S'il a ſauvé Meſsène, il croit l'avoir conquiſe.
Il agit pour lui ſeul, il veut tout aſſervir :
Il touche à la Couronne ; & pour mieux la ravir,
Il n'eſt point de rempart que ſa main ne renverſe,
De loix qu'il ne corrompe, & de ſang qu'il ne verſe :
Ceux, dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne ſont pas plus à craindre pour vous.

MEROPE.

Quoi ! partout ſous mes pas le ſort creuſe un abîme !
Je vois autour de moi le danger & le crime !
Polifonte un ſujet de qui les attentats . . .

EURICLES.

Diſſimulez, Madame, il porte ici ſes pas.

SCENE III.

MEROPE, POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

MAdame, il faut enfin que mon cœur ſe déploye;
Ce bras qui vous ſervit m'ouvre au Trône une voye;
Et les Chefs de l'Etat; tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis oppoſés qui déſolaient Meſsène,
Qui verſaient tant de ſang, qui formaient tant de haines,
Il ne reſte aujourd'hui que le vôtre & le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel ſoutien:
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raiſon, tout nous lie:
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aſpire à régner, peut aſpirer à vous.
Je me connais, je ſai, que, blanchi ſous les armes,
Ce front triſte & ſévère a pour vous peu de charmes:
Je ſai que vos appas, encor dans leur printems,
Pourraient s'affaroucher de l'hyver de mes ans;
Mais la raiſon d'Etat connaît peu ces caprices:
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent ſe couvrir que du bandeau des Rois.
Je veux le Sceptre & vous, pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire;
Vous êtes de nos Rois & la fille & la mere;

Mais l'Etat veut un Maître & vous devez ſonger
Que pour garder vos droits il les faut partager.

MEROPE.

Le Ciel, qui m'accabla du poids de ſa diſgrace,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'oſez propoſer
De trahir ſa mémoire, & de vous épouſer ?
Moi, j'irais de mon fils, du ſeul bien qui me reſte,
Déchirer avec vous l'héritage funeſte ?
Je mettrais en vos mains ſa mere & ſon Etat,
Et le bandeau des Rois ſur le front d'un ſoldat ?

POLIFONTE.

Un ſoldat tel que moi peut juſtement prétendre
A gouverner l'Etat, quand il l'a ſû défendre.
Le premier qui fut Roi fut un ſoldat heureux.
Qui ſert bien ſon pays n'a pas beſoin d'ayeux.
Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie :
Ce ſang s'eſt épuiſé, verſé pour la patrie :
Ce ſang coula pour vous : & malgré vos refus,
Je croi valoir au moins les Rois que j'ai vaincus.
Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un Trône où mon parti m'appelle.

MEROPE.

Un parti ! Vous barbare, au mépris de nos loix !
Eſt-il d'autre parti que celui de vos Rois ?
Eſt-ce-là cette foi, ſi pure & ſi ſacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ?
La foi que vous devez à ces Mânes trahis,
A ſa veuve éperduë, à ſon malheureux fils,
A ces Dieux dont il ſort, & dont il tient l'Empire ?

POLIFONTE.

Il eſt encor douteux ſi votre fils reſpire.
Mais quand du ſein des morts il viendrait en ces lieux,
Redemander ſon Trône à la face des Dieux,

Ne vous y trompez pas, Meſsène veut un Maître
Eprouvé par le tems, digne en effet de l'être ;
Un Roi qui la défende : & j'oſe me flâter
Que le vengeur du Trône a ſeul droit d'y monter.
Egiſte, jeune encor, & ſans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de ſa naiſſance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce Trône eſt acheté.
Le droit de commander n'eſt plus un avantage,
Tranſmis par la nature, ainſi qu'un héritage ;
C'eſt le fruit des travaux & du ſang répandu ;
C'eſt le prix du courage : & je croi qu'il m'eſt dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes ſurpriſe
Par ces lâches brigands de Pilos & d'Amphriſe :
Revoyez votre époux, & vos fils malheureux,
Preſque en votre préſence aſſaſſinés par eux ?
Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,
Chaſſant vos ennemis, défendant la patrie :
Voyez ces murs enfin par mon bras déliviés :
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
Voilà mes droits, Madame, & mon rang & mon titre.
La valeur fit ces droits : le Ciel en eſt l'arbitre.
Que votre fils revienne ; il apprendra ſous moi,
Les leçons de la gloire, & l'art de vivre en Roi ;
Il verra ſi mon front ſoutiendra la Couronne.
Le ſang d'Alcide eſt beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur, & plus noble & plus grand ;
Je ſonge à reſſembler au Dieu dont il deſcend :
En un mot, c'eſt à moi de défendre la mere,
Et de ſervir au fils & d'exemple & de pere.

MEROPE.

N'affectez point ici des ſoins ſi généreux,
Et ceſſez d'inſulter à mon fils malheureux.
Si vous oſez marcher ſur les traces d'Alcide,

Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce Dieu, dont vous ſeriez l'injuſte ſucceſſeur,
Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point raviſſeur.
Imitez ſa juſtice, ainſi que ſa vaillance :
Défendez votre Roi, ſecourez l'innocence :
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez ſa mere à force de vertu :
Dans vos murs relevés rappellez votre Maître.
Alors juſques à vous je deſcendrais peut-être.
Je pourrais m'abaiſſer ; mais je ne peux jamais
Devenir la complice & le prix des forfaits.

SCENE IV.

POLIFONTE, EROX.

EROX.

SEigneur, attendez-vous que ſon ame fléchiſſe?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de ſon caprice?
Vous avez ſû du Trône applanir le chemin ;
Et pour vous y placer vous attendez ſa main ?

POLIFONTE.

Entre ce Trône & moi je vois un précipice ;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchiſſe.
Mérope attend Egiſte & le peuple aujourd'hui,
Si ſon fils reparaît, peut ſe tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai ſon pere & ſes deux freres,
De ce Trône ſanglant je m'ouvris les barriéres :
En vain, dans ce Palais, où la ſédition
Rempliſſait tout d'horreur & de confuſion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & ſombre
Couvrît mes attentats du ſecret de ſon ombre :

En vain, du ſang des Rois, dont je ſuis l'oppreſſeur,
Les peuples abuſés m'ont crû le défenſeur.
Nous touchons au moment où mon ſort ſe décide.
S'il reſte un rejetton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Meſsène eſt produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Croi-moi, ces préjugés de ſang & de naiſſance
Revivront dans les cœurs, y prendront ſa défenſe.
Le ſouvenir du pére, & cent Rois pour ayeux,
Cet honneur prétendu d'être iſſu de nos Dieux,
Les cris, le déſeſpoir d'une mere éplorée,
détruiront ma puiſſance encor mal aſſurée.
Egiſte eſt l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans ſon berceau je voulus l'étouffer.
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me ſervaient arracha ſon enfance:
Narbas, depuis ce tems, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ſes couriers, ma juſte prévoyance
De Mérope & de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le ſort, il peut ſe démentir;
De la nuit du ſilence un ſecret peut ſortir;
Et des Dieux quelquefois la longue patience
Fait ſur nous à pas lents deſcendre la vengeance.

EROX.

Ah! livrez-vous ſans crainte à vos heureux deſtins.
La prudence eſt le Dieu qui veille à vos deſſeins.
Vos ordres ſont ſuivis: déja vos ſatellites
D'Elide & de Meſsène occupent les limites.
Si Narbas reparaît, ſi jamais à leurs yeux
Narbas raméne Egiſte, ils périſſent tous deux.

POLIFONTE.

Mais, me répons-tu bien de leur aveugle zéle?

EROX.

Vous les avez guidés par une main fidéle:

Aucun d'eux ne connaît ce ſang qui doit couler,
Ni le nom de ce Roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur eſt dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, qui demande un refuge;
L'autre, comme un eſclave, & comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des Loix il faut ſacrifier.

POLIFONTE.

Eh bien, encor ce crime! Il m'eſt trop néceſſaire;
Mais en perdant le fils, j'ai beſoin de la mere,
J'ai beſoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'uſurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidelle,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs; à peine ils ſont à moi:
Echauffés par l'eſpoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
Toi, dont le ſort dépend de ma grandeur ſuprême,
Appui de mes projets, par tes ſoins dirigés,
Erox, va réunir les eſprits partagés;
Que l'avare en ſecret te vende ſon ſuffrage;
Aſſure au courtiſan ma faveur en partage;
Du lâche qui balance échauffe les eſprits:
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer aux pieds du Trône en vain m'a ſû conduire:
C'eſt encor peu de vaincre, il faut ſavoir ſéduire,
Flâter l'hydre du peuple, au frein l'accoûtumer,
Et pouſſer l'art enfin juſqu'à m'en faire aimer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

MEROPE.

QUoi ! l'Univers ſe taît ſur le deſtin d'Egiſte!
Je n'entens que trop bien ce ſilence ſi triſte.
Aux frontiéres d'Elide enfin n'a-t'on rien ſû ?

EURICLES.

On n'a rien découvert, & tout ce qu'on a vû,
C'eſt un jeune étranger, de qui la main ſanglante
D'un meurtre encor récent paraiſſait dégoutante:
Enchaîné par mon ordre, on l'améne au Palais.

MEROPE.

Un meurtre ! Un inconnu ! Qu'a-t'il fait, Euricles ?
Quel ſang a-t'il verſé? Vous me glacez de crainte.

EURICLES.

Triſte effet de l'amour dont votre ame eſt atteinte !
Le moindre événement vous porte un coup mortel ;
Tout ſert à déchirer ce cœur trop maternel :
Tout fait parler en vous la voix de la Nature.
Mais de ce meurtrier la commune avanture
N'a rien dont vos eſprits doivent être agités.

De crimes, de brigands ces bords ſont infectés ;
C'eſt le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La juſtice eſt ſans force ; & nos champs, & nos villes,
Redemandent aux Dieux, trop long-tems négligés,
Le ſang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige,

MEROPE.

Quel eſt cet inconnu? Répondez-moi, vous dis-je.

EURICLES.

C'eſt un de ces mortels du ſort abandonnés,
Nourris dans la baſſeſſe, aux travaux condamnés ;
Un malheureux ſans nom, ſi l'on croit l'apparence.

MEROPE.

N'importe ; quel qu'il ſait, qu'il vienne en ma préſence.
Le témoin le plus vil, & les moindres clartés ;
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me preſſe;
Mais ayez-en pitié, reſpectez ma faibleſſe :
Mon cœur a tout à craindre, & rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURICLES.

(*à Iſménie.*)

Vous ſerez obéïe. Allez, & qu'on l'améne.
Qu'il paraiſſe à l'inſtant aux regards de la Reine.

MEROPE.

Je ſens que je vai prendre un inutile ſoin :
Mon déſeſpoir m'aveugle, il m'emporte trop loin.
Vous ſavez s'il eſt juſte. On comble ma miſére ;
On détrône le fils ; on outrage la mere.
Poliſonte, abuſant de mon triſte deſtin,
Oſe enfin s'oublier juſqu'à m'offrir ſa main.

EURICLES.

Vos malheurs ſont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je ſai que cet hymen offenſe votre gloire :
Mais je voi qu'on l'exige ; & le ſort irrité
Vous fait de cet opprobre une néceſſité.
C'eſt un cruel parti ; mais c'eſt le ſeul, peut-être,
Qui pourrait conſerver le Trône à ſon vrai Maître.
Tel eſt le ſentiment des Chefs & des ſoldats ;
Et l'on croit . . .

MEROPE.

Non, mon fils ne le ſouffrirait pas.
L'exil, où ſon enfance a langui condamnée,
Lui ſerait moins affreux que ce lâche hyménée.

EURICLES.

Il le condamnerait, ſi, paiſible en ſon rang,
Il n'en croyait ici que ſes droits de ſon ſang ;
Mais ſi par les malheurs ſon ame était inſtruite ;
Sur ſes vrais intérêts s'il réglait ſa conduite,
De ſes triſtes amis s'il conſultait la voix,
Et la néceſſité ſouveraine des loix,
Il verrait que jamais ſa malheureuſe mere
Ne lui donna d'amour une marque plus chere.

MEROPE.

Ah ! que me dites-vous ?

EURICLES.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zéle & vos calamités.

MEROPE.

Quoi ! Vous me demandez que l'intérêt ſurmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polifonte !
Vous, qui me l'avez peint de ſi noires couleurs !

EURICLES.

Je l'ai peint dangereux, je connais ſes fureurs ;
Mais il eſt tout-puiſſant ; mais rien ne lui réſiſte ;

Il eſt ſans héritier, & vous aimez Egiſte.

MEROPE.

Ah! c'eſt ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polifonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours, & d'hymen, & d'Empire?
Parlez-moi de mon fils; dites-moi s'il reſpire.
Cruel! apprenez-moi...

EURICLES.

Voici cet étranger,
Que vos triſtes ſoupçons brûlaient d'interroger.

SCENE II.

MEROPE, EURICLES, EGISTE *enchaîné*, ISMENIE, Gardes.

EGISTE, *dans le fond du Théâtre, à Iſménie.*

Eſt-ce-là cette Reine auguſte & malheureuſe,
Celle de qui la gloire, & l'infortune affreuſe,
Retentit juſqu'à moi dans le fond des déſerts?

ISMENIE.

Raſſurez-vous, c'eſt elle.

EGISTE.

O Dieu de l'Univers!
Dieu, qui formas ſes traits, veille ſur ton image.
La vertu ſur le Trône eſt ton plus digne ouvrage.

MEROPE.

C'eſt-là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
Sous des déhors ſi doux ait un cœur ſi cruel?
Approche, malheureux, & diſſipe tes craintes.
Répon-moi: de quel ſang tes mains ſont-elles teintes?

EGISTE.

O Reine ! pardonnez. Le trouble, le reſpect,
Glacent ma triſte voix tremblante à votre aſpect.
(*à Euricles.*)
Mon ame en ſa préſence, étonnée, attendrie...

MEROPE.

Parle. De qui ton bras a-t'il tranché la vie !

EGISTE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du ſort,
Et ſes propres fureurs, ont conduit à la mort.

MEROPE.

D'un jeune homme ! Mon ſang s'eſt glacé dans mes veines.
Ah !... T'était-il connu ?

EGISTE.

Non : les champs de Meſsènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout eſt nouveau pour moi.

MEROPE.

Quoi ce jeune inconnu s'eſt armé contre toi ?
Tu n'aurais employé qu'une juſte défenſe ?

EGISTE.

J'en atteſte le Ciel ; il ſait mon innocence.
Aux bords de la Pamiſe, en un Temple ſacré,
Où l'un de vos ayeux, Hercule, eſt adoré,
J'oſais prier pour vous ce Dieu vengeur des crimes,
Je ne pouvais offrir, ni préſens, ni victimes ;
Né dans la pauvreté, j'offrais de ſimples vœux,
Un cœur pur & ſoumis, préſent des malheureux,
Il ſemblait que le Dieu, touché de mon hommage,
Au-deſſus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé ſoudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers ſon déclin.
Quel eſt donc, m'ont-ils dit, le deſſein qui te guide ?

Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ?
L'un & l'autre à ces mots ont levé le poignard ;
Le Ciel m'a ſecouru dans ce triſte hazard.
Cette main du plus jeune a puni la furie ;
Percé de coups, Madame, il eſt tombé ſans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil aſſaſſin.
Et moi, je l'avoûerai, de mon ſort incertain,
Ignorant de quel ſang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps enſanglanté :
Je fuyais ; vos ſoldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommé *Mérope*, & j'ai rendu les armes.

EURICLES.

Eh ! Madame, d'où vient que vous verſez des larmes ?

MEROPE.

Te le dirai-je ? Hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendriſſait, tout mon cœur s'eſt troublé.
Cresfonte, ô Ciel ! ... j'ai crû ... Que j'en rougis de honte !
Oui, j'ai crû démêler quelques traits de Creſfonte.
Jeux cruels du hazard, en qui me montrez-vous
Une ſi fauſſe image, & des rapports ſi doux ?
Affreux reſſouvenir, quel vain ſonge m'abuſe !

EURICLES.

Rejettez donc, Madame, un ſoupçon qui l'accuſe ;
Il n'a rien d'un barbare, & rien d'un impoſteur.

MEROPE.

Les Dieux ont ſur ſon front imprimé la candeur.
Demeurez ; en quel lieu le Ciel vous fit-il naître ?

EGISTE.

En Elide.

MEROPE.

Qu'entens-je ! en Elide ! Ah ! peut-être...
L'Elide ... répondez ... Narbas vous eſt connu !

Le

Le nom d'Egiſte au moins juſqu'à vous eſt venu?
Quel était votre état, votre rang, votre pére :

EGISTE.

Mon pére eſt un vieillard accablé de miſére ;
Policlète eſt ſon nom ; mais Egiſte, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MEROPE.

O Dieux ! vous vous jouez d'une triſte mortelle.
J'avais de quelque eſpoir une faible étincelle :
J'entrevoyais le jour, & mes yeux affligés
Dans la profonde nuit ſont déja replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce ?

EGISTE.

Si la vertu ſuffit pour faire la nobleſſe,
Ceux dont je tiens le jour, Policlète, Sirris,
Ne ſont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur ſort les avilit ; mais leur ſage conſtance
Fait reſpecter en eux l'honorable indigence.
Sous ſes ruſtiques toîts, mon pere vertueux
Fait le bien, ſuit les loix, & ne craint que les Dieux.

MEROPE.

Chaque mot qu'il me dit, eſt plein de nouveaux charmes :
Pourquoi donc le quitter, pourquoi cauſer ſes larmes ?
Sans doute il eſt affreux d'être privé d'un fils.

EGISTE.

Un vain déſir de gloire a ſéduit mes eſprits.
On me parlait ſouvent des troubles de Meſsène,
Des malheurs dont le Ciel avait frappé la Reine,
Surtout de ſes vertus dignes d'un autre prix :
Je me ſentais ému par ces triſtes récits.
De l'Elide en ſecret dédaignant la molleſſe,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeuneſſe,

Servir ſous vos drapeaux, & vous offrir mon bras ;
Voilà le ſeul deſſein qui conduiſit mes pas.
Ce faux inſtinct de gloire égara mon courage :
A mes parens, flétris ſous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les ſecours :
C'eſt ma premiére faute, elle a troublé mes jours.
Le Ciel m'en a puni : le Ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, & m'a rendu coupable.

MEROPE.

Il ne l'eſt point, j'en crois ſon ingénuité :
Le menſonge n'a point cette ſimplicité.
Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfaiſante ;
C'eſt une infortuné que le Ciel me préſente.
Il ſuffit qu'il ſait homme, & qu'il ſait malheureux.
Mon fils peut éprouver un ſort plus rigoureux.
Il me rappelle Egiſte ; Egiſte eſt de ſon âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté,
Il ſouffre le mépris qui ſuit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
Pour le ſang de nos Dieux quel horrible partage!
Si du moins . . .

SCENE III.

MEROPE, EGISTE, EURICLES, ISMENIE.

ISMENIE.

AH! Madame, entendez-vous ces cris?
Savez-vous bien? . . .

MEROPE.

Quel trouble allarme tes eſprits ?

ISMENIE.

Polifonte l'emporte, & nos peuples volages
A ſon ambition prodiguent leurs ſuffrages.
Il eſt Roi, c'en eſt fait.

EGISTE.

J'avais crû que les Dieux
Auraient placé Mérope au rang de ſes ayeux.
Dieux ! Que plus on eſt grand, plus vos coups ſont à craindre !
Errant, abandonné, je ſuis le moins à plaindre.
Tout homme a ſes malheurs.

(*On emméne Egiſte.*)

EURICLES *à Mérope.*

Je vous l'avais prédit :
Vous avez trop bravé ſon offre & ſon crédit.

MEROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous ſommes.
J'ai mal connu les Dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendais juſtice ; ils la refuſent tous.

EURICLES.

Permettez que du moins j'aſſemble autour de vous
Ce peu de nos amis, qui dans un tel orage
Pourraient encor ſauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un Maître dangereux, & d'un peuple d'ingrats.

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'Etat n'eſt point ingrat ; non, Madame, on vous aime ;
On vous conſerve encor l'honneur du Diadême :
On veut que Polifonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir ſouverain.

MEROPE.

On oſe me donner au Tyran qui me brave ;
On a trahi le fils, on fait la mere eſclave.

ISMENIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos ayeux ;
Suivez ſa voix, Madame, elle eſt la voix des Dieux.

MEROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie,
Rachete un vain honneur à force d'infamie !

SCENE V.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

EURICLES.

MAdame, je reviens en tremblant devant vous ;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups.
Rappellez votre force à ce dernier outrage.

MEROPE.

Je n'en ai plus, les maux ont laſſé mon courage;

Mais, n'importe; parlez.

EURICLES.

C'en eſt fait; & le ſort . . .

Je ne puis achever.

MEROPE.

Quoi! mon fils!

EURICLES.

Il eſt mort;

Il eſt trop vrai; déja cette horrible nouvelle
Conſterne vos amis, & glace tout leur zéle.

MEROPE.

Mon fils eſt mort!

ISMENIE.

O Dieux!

EURICLES.

D'indignes aſſaſſins,
Des piéges de la mort ont ſemé les chemins.
Le crime eſt conſommé.

MEROPE.

Quoi! ce jour que j'abhorre;
Ce Soleil luit pour moi! Mérope vit encore!
Il n'eſt plus! Quelles mains ont déchiré ſon flanc?
Quel monſtre a répandu les reſtes de mon ſang?

EURICLES.

Helas! cet étranger! ce ſéducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu pourſuivie;
Pour qui tant de pitié naiſſait dans votre ſein,
Lui que vous protégiez!

MEROPE.

Ce monſtre eſt l'aſſaſſin!

EURICLES.

Oui, Madame: on en a des preuves trop certaines;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ſes compagnons, qui cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.

Celui qui ſur Egiſte a mis ſes mains hardies,
A pris de votre fils les dépouilles chéries,

(*On apporte cette armure dans le fond du Théâtre.*)

L'armure que Narbas emporta de ces lieux :
Le traître avait jetté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques ſanglantes.

MEROPE.

Ah ! qué me dites-vous ! Mes mains, ces mains tremblantes
En armerent Cresfonte, alors que de mes bras
Pour la premiére fois il courut aux combats.
O dépouille trop chére, en quelles mains livrée!
Quoi ! ce monſtre avait pris cette armure ſacrée?

EURICLES.

Celle qu'Egiſte même apportait en ces lieux.

MEROPE.

Et teinte de ſon ſang on la montre à mes yeux !
Ce vieillard qu'on a vû dans le Temple d'Alcide..

EURICLES.

C'était Narbas, c'était ſon déplorable guide ;
Polifonte l'avouë.

MEROPE.

Affreuſe vérité !
Helas ! de l'aſſaſſin le bras enſanglanté,
Pour dérober aux yeux ſon crime & ſon parjure,
Donne à mon fils ſanglant les flots pour ſépulture.
Je vois tout. O mon fils, quel horrible deſtin !

EURICLES.

Voulez-vous tout ſavoir de ce lâche aſſaſſin ?

SCENE VI.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE, EROX, Gardes de Polifonte.

EROX.

MAdame, par ma voix, permettez que mon Maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels momens vous offre ſon ſecours.
Il a ſû que d'Egiſte on a tranché les jours ;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la Reine...

MEROPE.

Il y prend part, Erox, & je le croi ſans peine ;
Il en jouit du moins, & les deſtins l'ont mis
Au Trône de Cresfonte, au Trône de mon fils.

EROX.

Il vous offre ce Trône ; agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'eſt plus le ſanglant héritage,
Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la Couronne a fait digne de vous ;
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable:
Le droit de le punir eſt un droit reſpectable
C'eſt le devoir des Rois : le glaive de Thémis,
Ce grand ſoutien du Trône à lui ſeul eſt commis:
A vous, comme à ſon peuple, il veut rendre juſtice.
Le ſang des aſſaſſins eſt le vrai ſacrifice
Qui doit de votre hymen enſanglanter l'Autel.

MEROPE.

Non, je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polifonte eſt Roi, je veux que ſa Puiſſance
Laiſſe à mon déſeſpoir le ſoin de ma vengeance.

Qu'il régne, qu'il poſſéde & mes biens & mon rang;
Tout l'honneur que je veux, c'eſt de venger mon ſang.
Ma main eſt à ce prix; allez, qu'il s'y prépare:
Je la retirerai du ſein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux Autels de nos Dieux.

EROX.

Le Roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets ſon cœur ſera ſenſible.

SCENE VII.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

MEROPE.

NOn, ne m'en croyez point; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
Au ſein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
Mais ce bras à l'inſtant m'arrachera la vie.

EURICLES.

Madame, au nom des Dieux...

MEROPE.

Ils m'ont trop pourſuivie.
Irai-je à leurs Autels, objet de leurs courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
Joindre un Sceptre étranger au Sceptre de mes peres,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
Moi vivre, moi lever mes regards éperdus
Vers ce Ciel outragé que mon fils ne voit plus!

Sous

Sous un Maître odieux, dévorant ma triſteſſe,
Attendre dans les pleurs une affreuſe vieilleſſe !
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus
d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre, & la mort un devoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NARBAS.

O Douleur ! ô regrets ! ô vieilleſſe peſante !
Je n'ai pû retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un Héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de ſon obſcurité.
Je l'ai perdu ; la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mere de mon Maître ?
Quels maux ſont en ces lieux accumulés ſur moi !
Je reviens ſans Egiſte, & Polifonte eſt Roi !
Cet heureux Artiſan de fraudes & de crimes,
Cet aſſaſſin farouche, entouré de victimes,
Qui nous perſécutant de climats en climats,
Sema par-tout la mort, attachée à nos pas :
Il régne, il affermit le Trône qu'il profane !
Il y jouït en paix du Ciel qui le condamne.
Dieux ! cachez mon retour à ſes yeux pénétrans.
Dieux ! dérobez Egiſte au fer de ſes Tyrans.
Guidez-moi vers ſa mere, & qu'à ſes pieds je meure,
Je vois, je reconnais cette triſte demeure,
Où le meilleur des Rois a reçu le trépas,
Où ſon fils tout ſanglant fut ſauvé dans mes bras.
Helas ! après quinze ans d'exil & de miſere,

Je viens coûter encor des larmes à ſa mere,
A qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami dont la main me conduiſe à ſes yeux ;
Aucun ne ſe préſente à ma débile vûë.
Je vois près d'une tombe une foule éperduë :
J'entens des cris plaintifs. Helas ! dans ce Palais
Un Dieu perſécuteur habite pour jamais.

SCENE II.

NARBAS, ISMENIE, Suivante de la Reine *dans le fond du Théâtre, où l'on découvre le Tombeau de Creſonte.*

ISMENIE.

QUel eſt cet inconnu dont la vûë indiſcrète
Oſe troubler la Reine, & percer ſa retraite !
Eſt-ce de nos Tyrans quelque Miniſtre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux?

NARBAS.

Oh ! qui que vous ſoyez, excuſez mon audace :
C'eſt un infortuné qui demande une grace.
Il peut ſervir Mérope ; il voudrait lui parler.

ISMENIE.

Ah ! quel tems prenez-vous pour oſer la troubler!
Reſpectez la douleur d'une mere éperduë ;
Malheureux étranger, n'offenſez point ſa vûë ;
Eloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! au nom des Dieux vengeurs,
Accordez cette grace à mon âge, à mes pleurs.
Je ne ſuis point, Madame, étranger dans Meſsène.

Croyez, ſi vous ſervez, ſi vous amiez la Reine,
Que mon cœur à ſon ſort attaché comme vous,
De ſa longue infortune a ſenti tous les coups.
Quelle eſt donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vû de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMENIE.

C'eſt la tombe d'un Roi, des Dieux abandonné,
D'un Héros, d'un époux, d'un pére infortuné,
De Cresfonte.

NARBAS *allant vers le tombeau.*

O mon Maître ! ô cendres que j'adore !

ISMENIE.

L'épouſe de Cresfonte eſt plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé ſes malheurs inouis ?

ISMENIE.

Le coup le plus terrible ; on a tué ſon fils.

NARBAS.

Son fils Egiſte, ô Dieux ! le malheureux Egiſte !

ISMENIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un ſort ſi triſte.

NARBAS.

Son fils ne ſerait plus ?

ISMENIE.

Un barbare aſſaſſin
Aux portes de Meſsène a déchiré ſon ſein.

NARBAS.

O déſeſpoir ! ô mort, que ma crainte a prédite !
Il eſt aſſaſſiné ? Mérope en eſt inſtruite ?
Ne vous trompez-vous pas ?

ISMENIE.

Des ſignes trop certains
Ont éclairé nos yeux ſur ces affreux deſtins.
C'eſt vous en dire aſſez ; ſa perte eſt aſſurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de ſoins !

ISMENIE.

Au déſeſpoir livrée,
Mérope va mourir ; ſon courage eſt vaincu :
Pour ſon fils ſeulement Mérope avait vécu.
Des nœuds qui l'arrêtaient ſa vie eſt dégagée :
Mais avant de mourir elle ſera vengée ;
Le ſang de l'aſſaſſin par ſa main doit couler ;
Au tombeau de Creſfonte elle va l'immoler.
Le Roi qui l'a permis cherche à flâter ſa peine ;
Un des ſiens en ces lieux doit aux pieds de la Reine
Améner à l'inſtant ce lâche meurtrier,
Qu'au ſang d'un fils ſi cher on va ſacrifier.
Mérope cependant, dans ſa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeſte écarter tout le monde.

NARBAS *s'en allant.*

Hélas ! s'il eſt ainſi, pourquoi me découvrir ?
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCENE III.

ISMENIE *ſeule.*

CE vieillard eſt ſans doute un citoyen fidéle ;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zéle :
Il pleure : & tout le reſte, eſclave des Tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel ſi grand intérêt prend-il à nos allarmes ?
La tranquille pitié fait verſer moins de larmes.
Il montrait pour Egiſte un cœur trop paternel !
Hélas ! courons à lui... Mais quel objet cruel !

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES, EGISTE *enchaîné*, Gardes, Sacrificateurs.

MEROPE *auprès du tombeau.*

QU'on améne à mes yeux cette horrible victime,
Inventons des tourmens qui ſoient égaux au crime;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTE.

On m'a vendu bien cher un inſtant de faveur.
Secourez-moi, grands Dieux, à l'innocent propices.

EURICLES.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ſes complices.

MEROPE *avançant.*

Oui, ſans doute, il le faut. Monſtre! qui t'a porté
A ce comble de crime, à tant de cruauté?
Que t'ai-je fait?

EGISTE.

Les Dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins ſi ma bouche a connu l'impoſture.
J'avais dit à vos pieds la ſimple vérité.
J'avais déja fléchi votre cœur irrité;
Vous étendiez ſur moi votre main protectrice;
Qui peut avoir ſi-tôt laſſé votre juſtice?
Et quel eſt donc ce ſang qu'a verſé mon erreur?
Quel nouvel intérêt vous parle en ſa faveur?

MEROPE.

Quel intérêt? barbare!

EGISTE.

Hélas ! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image :
Que j'en suis attendri ! J'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MEROPE.

Le cruel ! à quel point on l'instruisit à feindre !
Il m'arrache la vie, & semble encor me plaindre.
(*Elle se rejette dans les bras d'Ismènie.*)

EURICLES.

Madame, vengez-vous, & vengez à la fois
Les Loix, & la Nature, & le sang de nos Rois.

EGISTE.

A la Cour de ces Rois telle est donc la justice ?
On m'accueille, on me flâte, on résout mon supplice.
Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts ?
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets ?
Mere trop malheureuse, & dont la voix si chére
M'avait prédit.

MEROPE.

Barbare ! il te reste une mére.
Je serais mere encor sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

EGISTE.

Si tel est mon malheur,
S'il était votre fils, je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux ! Le Ciel fait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie, & pour vous, & pour lui.

MEROPE.

Quoi, traître ! quand ta main lui ravit cette armure.

EGISTE.

Elle est à moi.

MEROPE.

Comment ? que dis-tu ?

EGISTE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins ayeux,
Que mon pére en mes mains mit ce don précieux.

MEROPE.

Qui ? ton pére ? en Elide ? En quel trouble il me jette !
Son nom ? parle : réponds.

EGISTE.

Son nom eſt Polliclète :
Je vous l'ai déja dit.

MEROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié ſuſpendait ma fureur ?
C'en eſt trop ; ſecondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monſtre, ce perfide.

(*Levant le poignard.*)

Mânes de mon cher fils, mes bras enſanglantés...

NARBAS *paraiſſant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire ? ô Dieux !

MEROPE.

Qui m'appelle ?

NARBAS.

Arrêtez.
Hélas ! il eſt perdu, ſi je nomme ſa mere,
S'il eſt connu.

MEROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

EGISTE *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon pére !

MEROPE.

Son pére !

EGISTE *à Narbas.*

Hàlas ! que vois-je ? où portez-vous vos pas ?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?

NARBAS.

Ah ! Madame, empêchez qu'on acheve le crime.
Euricles, écoutez, écartez la victime ;
Que je vous parle.

(EURICLES *emmene Egiſte & ferme le fond du Théâtre.*)

O Ciel !

MEROPE *s'avançant.*

Vous me faites trembler :
J'allais venger mon fils.

NARBAS *ſe jettant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.
Egiſte . . .

MEROPE *laiſſant tomber le poignard.*

Eh bien ! Egiſte ?

NARBAS.

O Reine infortunée !
Celui dont votre main tranchait la deſtinée,
C'eſt Egiſte . . .

MEROPE.

Il vivrait ?

NARBAS.

C'eſt lui, c'eſt votre fils.

MEROPE *tombant dans les bras d'Iſménie.*

Je me meurs !

ISMENIE.

Dieux puiſſans !

NARBAS *à Iſménie.*

Rappellez ſes eſprits.
Hélas ! ce juſte excès de joye & de tendreſſe,
Ce trouble ſi ſoudain, ce remords qui la preſſe,
Vont conſumer ces jours uſés par la douleur.

MEROPE *revenant à elle.*

Ah, Narbas ! eſt-ce vous ? eſt-ce un ſonge trompeur ?

Quoi ! c'eſt vous ? c'eſt mon fils ? qu'il vienne ;
qu'il paraiſſe.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juſte tendreſſe.
(*à Iſménie.*)
Vous, cachez à jamais ce ſecret important ;
Le ſalut de la Reine & d'Egiſte en dépend.

MEROPE.

Ah ! quel nouveau danger empoiſonne ma joye ?
Cher Egiſte ! quel Dieu défend que je te voye ?
Ne m'eſt-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

NARBAS.

Ne le connaiſſant pas, vous alliez l'égorger ;
Et ſi ſon arrivée eſt ici découverte,
En le reconnaiſſant vous aſſurez ſa perte.
Malgré la voix du ſang, feignez, diſſimulez ;
Le crime eſt ſur le Trône, on vous pourſuit,
tremblez.

SCENE V.

MEROPE, EURICLES, NARBAS, ISMENIE.

EURICLES.

AH ! Madame, le Roi commande qu'on ſaiſiſſe.

MEROPE.

Qui ?

EURICLES.

Ce jeune étranger qu'on deſtine au ſupplice.

MEROPE *avec tranſport.*

Eh bien ! cet étranger, c'eſt mon fils, c'eſt mon ſang.

Narbas, on va plonger le couteau dans ſon flanc !
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MEROPE.

C'eſt mon fils qu'on entraîne.
Pourquoi ? quelle entrepriſe exécrable & ſoudaine !
Pourquoi m'ôter Egiſte ?

EUBICLES.

Avant de vous venger ;
Polifonte, dit-il, prétend l'interroger.

MEROPE.

L'interroger ! qui ? lui ? ſait-il quelle eſt ſa mere !

EURICLES.

Nul ne ſoupçonne encor ce terrible myſtére.

MEROPE.

Courons à Polifonte, implorons ſon appui.

NARBAS.

N'implorez que les Dieux, & ne craignez que lui.

EURICLES.

Si les droits de ce fils ſont au Roi quelque ombrage,
De ſon ſalut au moins votre hymen eſt le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux Autels va devenir le ſien.
Et dût ſa politique en être encor jalouſe,
Il faut qu'il ſerve Egiſte alors qu'il vous épouſe.

NARBAS.

Il vous épouſe ! lui ? quel coup de foudre ! ô Ciel !

MEROPE.

C'eſt mourir trop long-tems dans ce trouble cruel.
Je vais.

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mere déplorable ;
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURICLES.

Narbas, elle eſt forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresfonte.

NARBAS.

il en eſt l'aſſaſſin.

MEROPE.

Lui ? ce traître !

NARBAS.

Oui, lui-même : oui, ſes mains ſanguinaires
Ont égorgé d'Egiſte & le pere, & les freres :
Je l'ai vû ſur mon Roi, j'ai vû porter les coups,
Je l'ai vû tout couvert du ſang de votre époux.

MEROPE.

Ah Dieux !

NARBAS.

J'ai vû ce monſtre entouré de victimes :
Je l'ai vû contre vous accumuler les crimes.
Il déguiſa ſa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce Palais ;
Il y porta la flâme ; & parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du ſang de vos fils, mais des brigands vainqueur.
Aſſaſſin de ſon Prince, il parut ſon vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée :
Et moi perçant à peine une foule égarée,
J'emporterai votre fils dans mes bras languiſſans.
Les Dieux ont pris pitié de ſes jours innocens :
Je l'ai conduit ſeize ans de retraite en retraite :
J'ai pris pour me cacher le nom de Policlète ;
Et lorſqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polifonte eſt ſon Maître, & devient votre époux !

MEROPE.

Ah ! tout mon ſang ſe glace à ce récit horrible.

EURICLES.

On vient : c'eſt Polifonte.

MEROPE.

O Dieux ! eſt-il poſſible :

(*à Narbas.*)
Va, dérobe ſur-tout ta vûë à ſa fureur.

NARBAS.

Hélas ! ſi votre fils eſt cher à votre cœur,
Avec ſon aſſaſſin diſſimulez, Madame.

EURICLES.

Renfermons ce ſecret dans le fond de notre ame.
Un ſeul mot peut le perdre.

MEROPE *à Euricles.*

Ah ! cours ; & que tes yeux
Veillent ſur ce dépôt ſi cher, ſi précieux.

EURICLES.

N'en doutez point.

MEROPE.

Hélas ! j'eſpére en ta prudence :
C'eſt mon fils, c'eſt ton Roi. Dieux ! ce monſtre s'avance.

SCENE VI.

MEROPE, POLIFONTE, EROX, ISMENIE, Suite.

POLIFONTE.

LE Trône vous attend, & les Autels ſont prêts ;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme Roi, comme époux, le devoir me commande,
Que je venge le meurtre, & que je vous défende.
Deux complices déja par mon ordre ſaiſis,
Vont payer de leur ſang, le ſang de votre fils.
Mais malgré tous mes ſoins, votre lente vengeance
A bien mal ſecondé ma prompte vigilance.

J'avais à votre bras remis cet assassin ;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

MEROPE.

Plût aux Dieux que mon bras fût le vengeur du crime !

POLIFONTE.

C'est le devoir des Rois, c'est le soin qui m'anime.

MEROPE.

Vous ?

POLIFONTE.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé ?
Votre amour pour un fils serait-il altéré ?

MEROPE.

Puissent ses ennemis périr dans les supplices !
Mais si ce meurtrier, Seigneur, a des complices,
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas...
Ceux dont la race impie a massacré le pere,
Poursuivront à jamais, & le fils, & la mere.
Si l'on pouvait...

POLIFONTE.

C'est-là ce que je veux savoir ;
Et déja le coupable est mis en mon pouvoir.

MEROPE.

Il est entre vos mains ?

POLIFONTE.

Oui, Madame, & j'espére
Percer en lui parlant ce ténébreux mystére.

MEROPE.

Ah! barbare!... A moi seule il faut qu'il soit remis.
Rendez-moi.. Vous savez que vous l'avez promis.

à part.

O mon sang ! ô mon fils ! quel sort on vous prépare !

(à Polifonte.)

Seigneur, ayez pitié.

POLIFONTE.

Quel tranſport vous égare ?
Il mourra.

MEROPE.

Lui ?

POLIFONTE.

Sa mort pourra vous conſoler.

MEROPE.

Ah ! je veux à l'inſtant le voir & lui parler.

POLIFONTE.

Ce mélange inouï d'horreur & de tendreſſe,
Ces tranſports dont votre ame à peine eſt la maîtreſſe,
Ces diſcours commencés, ce viſage interdit,
Pourraient de quelque ombrage allarmer mon eſprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaiſir nouveau votre ame ſemble atteinte.
Qu'a donc dit ce Vieillard que l'on vient d'améner ?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en ſoupçonner ?
Quel eſt-il ?

MEROPE.

Eh ! Seigneur, à peine ſur le Trône,
La crainte, le ſoupçon déja vous environne ?

POLIFONTE.

Partagez donc ce Trône : & ſûr de mon bonheur,
Je verrai les ſoupçons exilés de mon cœur.
L'Autel attend déja Mérope & Polifonte.

MEROPE *en pleurant.*

Les Dieux vous ont donné le Trône de Creſfonte;
Il y manquait ſa femme, & ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable.

ISMENIE.

Eh ! Madame !

MEROPE.

Ah ! Seigneur ;
Pardonnez...Vous voyez une mere éperduë.
Les Dieux m'ont tout ravi, les Dieux m'ont confonduë.
Pardonnez . . . De mon fils rendez-moi l'assassin.

POLIFONTE.

Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, Madame.

MEROPE.

O Dieux ! Dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mere, & cachez sa faiblesse.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

A Ses emportemens, je croirais qu'à la fin
Elle a de son époux reconnus l'assassin :
Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abîme,
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux.
Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'asservit & le fils & la mere ;
Et par ce nœud sacré qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine :
Au char de ma fortune il est tems qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler ?
Que pensez-vous de lui ?

EROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,

La mort ne fléchit point cette ame impénétrable
J'en ſuis frappé, Seigneur, & je n'attendais pas
Un courage auſſi grand dans un rang auſſi bas.
J'avoûrai qu'en ſecret moi-même je l'admire.

POLIFONTE.

Quel eſt-il, en un mot ?

EROX.

Ce que j'oſe vous dire,
C'eſt qu'il n'eſt point ſans doute un de ces aſſaſſins
Diſpoſés en ſecret pour ſervir vos deſſeins.

POLIFONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'aſſurance ?
Leur conducteur n'eſt plus. Ma juſte défiance
A pris ſoin d'effacer, dans ſon ſang dangereux,
De ce ſecret d'Etat les veſtiges honteux ;
Mais ce jeune inconnu me tourmente & m'attriſte.
Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egiſte ?
Croirai-je que toujours ſoigneux de m'obéir,
Le ſort juſqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?

EROX.

Mérope dans les pleurs mourant déſeſpérée,
eſt de votre bonheur une preuve aſſurée,
Et tout ce que je voi le confirme en effet :
Plus fort que tous nos ſoins, le hazard a tout fait.

POLIFONTE.

Le hazard va ſouvent plus loin que la prudence ;
Mais j'ai trop d'ennemis, & trop d'expérience,
Pour laiſſer le hazard arbitre de mon ſort.
Quel que ſoit l'étranger, il faut hâter ſa mort.
Sa mort ſera le prix de cet hymen auguſte ;
Elle affermit mon Trône : il ſuffit, elle eſt juſte.
Le peuple ſous mes loix pour jamais engagé,
Croira ſon Prince mort, & le croira vengé.
Mais répondez : Quel eſt ce vieillard téméraire,

Qu'on dérobe à ma vûë avec tant de miſtére ?
Mérope allait verſer le ſang de l'aſſaſſin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu ſa main.
Que voulait-il ?

EROX.

Seigneur, chargé de ſa miſére,
De ce jeune étranger ce vieillard eſt le pére :
Il venait implorer la grace de ſon fils.

POLIFONTE.

Sa grace ? Devant moi je veux qu'il ſoit admis.
Ce vieillard me trahit, croi-moi, puiſqu'il ſe cache.
Ce ſecret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier ſur-tout excite mes ſoupçons.
Pourquoi, par quel caprice, & par quelles raiſons
La Reine qui tantôt preſſait tant ſon ſupplice,
N'oſe-t'elle achever ce juſte ſacrifice ?
La pitié paraiſſait adoucir ſes fureurs ;
Sa joie éclatait même à travers ſes douleurs.

EROX.

Qu'importe ſa pitié, ſa joie & ſa vengeance ?

POLIFONTE.

Tout m'importe : & de tout je ſuis en défiance.
Elle vient : qu'on m'améne ici cet étranger.

SCENE II.

POLIFONTE, EROX, EGISTE, EURICLES, MEROPE, ISMENIE, Gardes.

MEROPE.

REmpliſſez vos ſermens, ſongez à me venger ;
Qu'à mes mains, à moi ſeule, on laiſſe la victime.

POLIFONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous; baignez-vous au sang du criminel;
Et sur son corps sanglant je vous méne à l'Autel.

MEROPE.

Ah Dieux !

EGISTE *à Polifonte.*

Tu vends mon sang à l'hymen de la Reine ?
Ma vie est peu de chose, & je mourrai sans peine:
Mais je suis malheureux, innocent, étranger.
Si le Ciel t'a fait Roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort; je l'excuse, elle est mere.
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi :
Et je n'accuse ici qu'un Tyran tel que toi.

POLIFONTE.

Malheureux, oses-tu dans ta rage insolente ?...

MEROPE.

Eh ! Seigneur, excusez sa jeunesse imprudente.
Elevé loin des Cours, & nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des Rois.

POLIFONTE.

Qu'entens-je ! quel discours ! quelle surprise extrême !
Vous le justifier ?

MEROPE.

Qui moi, Seigneur ?

POLIFONTE.

Vous-même.
De cet égarement sortirez-vous enfin ?
De votre fils, Madame, est-ce ici l'assassin ?

MEROPE.

Mon fils de tant de Rois le déplorable reste,
Mon fils enveloppé dans un piége funeste,
Sous les coups d'un barbare . . . .

ISMENIE.

O Ciel ! que faites-vous ?

POLIFONTE.

Quoi ! vos regards ſur lui ſe tournent ſans courroux ?
Vous tremblez à ſa vûë, & vos yeux s'attendriſſent ?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les rempliſſent ?

MEROPE.

Je ne les cache point ; il paraiſſent aſſez :
La cauſe en eſt trop juſte, & vous la connaiſſez.

POLIFONTE.

Pour en tarir la ſource il eſt tems qu'il expire.
Qu'on l'immole, ſoldats.

MEROPE *s'avançant.*

Cruel ! qu'oſez-vous dire ?

EGISTE.

Quoi ? de pitié pour moi tous vos ſens ſont ſaiſis !

POLIFONTE.

Qu'il meure.

MEROPE.

Il eſt...

POLIFONTE.

Frappez.

MEROPE *ſe jettant entre Egiſte & les ſoldats.*

Barbare ! il eſt mon fils.

EGISTE.

Moi ! votre fils ?

MEROPE *en l'embraſſant.*

Tu l'es ; & ce Ciel que j'atteſte,
Ce Ciel qui t'a formé dans un ſein ſi funeſte,
Et qui trop tard, hélas ! a deſſillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

EGISTE.

Quel miracle, grands Dieux ! que je ne puis comprendre !

POLIFONTE.

Une telle impoſture a de quoi me ſurprendre.
Vous, ſa mere ? Qui ? vous, qui demandiez ſa mort ?

EGISTE.

Ah ! ſi je meurs ſon fils, je rens grace à mon ſort.

MEROPE.

Je ſuis ſa mere. Hélas ! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le ſecret de ma vie :
Tu tiens le fils des Dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Creſfonte, & ton Maître, & ton Roi.
Tu peux, ſi tu le veux, m'accuſer d'impoſture :
Ce n'eſt pas au Tyrans à ſentir la nature.
Ton cœur nourri de ſang n'en peut être frappé.
Oui, c'eſt mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLIFONTE.

Que prétendez-vous dire, & ſur quelles allarmes ?

EGISTE.

Va je me croi ſon fils ; mes preuves ſont ſes larmes.
Mes ſentimens, mon cœur, par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'était déſarmé.

POLIFONTE.

Ta rage auparavant ſera ſeule punie.
C'eſt trop.

MEROPE *ſe jettant à ſes genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie :
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux ſont noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope eſt à vos pieds :
Mérope les embraſſe, & craint votre colére.
A cet effort affreux jugez ſi je ſuis mére :
Jugez de mes tourmens ; ma déteſtable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de pére,
Qui deviez protéger ſes jours infortunés,

Le voilà devant vous, & vous l'aſſaſſinez,
Son pére eſt mort, hélas ! par un crime funeſte ;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reſte :
Sauvez le ſang des Dieux, & de vos Souverains;
Il eſt ſeul ſans défenſe, il eſt entre vos mains.
Qu'il vive, c'eſt aſſez. Heureuſe en mes miſéres,
Lui ſeul il me rendra mon époux, & ſes fréres,
Vous voyez avec moi ſes ayeux à genoux,
Votre Roi dans les fers.

EGISTE.

O Reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresfonte eſt mon pére,
En ceſſant d'avilir & ſa veuve, & ma mere.
Je ſai peu de mes droits quelle eſt la dignité ;
Mais le Ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un Tyran l'abaiſſe.
De mon premier état j'ai bravé la baſſeſſe,
Et mes yeux du préſent ne ſont point éblouïs.
Je me ſens né des Rois, je me ſens votre fils.
Hercule, ainſi que moi, commença ſa carriére ;
Il ſentit l'infortune en ouvrant la paupiére ;
Et les Dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir comme moi vaincu l'adverſité.
S'il m'a tranſmis ſon ſang, j'en aurais le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Ceſſez de le prier, ceſſez de démentir
Le ſang des demi-Dieux dont on me fait ſortir.

POLIFONTE *à Mérope.*

Eh bien, il faut ici nous expliquer ſans feinte.
Je prens part aux douleurs dont vous êtes atteinte :
Son courage me plaît ; je l'eſtime, & je crois
Qu'il mérite en effet d'être du ſang des Rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'eſt pas de ces ſecrets qu'on croit ſans évidence.

Je le prens ſous ma garde, il m'eſt déja rémis ;
Et s'il eſt né de vous, je l'adopte pour fils.

EGISTE.

Vous m'adopter ?

MEROPE.

Hélas !

POLIFONTE,

Réglez ſa deſtinée.
Vous achetiez ſa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pû vous captiver
L'amour fera-t'il moins, quand il faut le ſauver?

MEROPE.

Quoi, barbare !

POLIFONTE.

Madame, il y va de ſa vie.
Votre ame en ſa faveur paraît trop attendrie,
Pour vouloir expoſer à mes juſtes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs,

MEROPE.

Seigneur, que de ſon ſort il ſoit du moins le maître.
Daignez....

POLIFONTE.

C'eſt votre fils, Madame, ou c'eſt un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui ſervir d'appui :
Ou je dois me venger, & de vous, & de lui.
C'eſt à vous d'ordonner ſa grace ou ſon ſupplice.
Vous êtes en un mot ſa mere ou ſa complice.
Choiſiſſez ; mais ſachez qu'au ſortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en préſence des Dieux.
Vous, ſoldats, qu'on le garde ; & vous, que l'on me ſuive.
(*à Mérope.*)
Je vous attens ; voyez ſi vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon eſprit incertain ;
Confirmez ſa naiſſance en me donnant la main.
Votre ſeule réponſe, ou le ſauve, ou l'opprime.

Voilà

Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MEROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;
Rendez-le à mon amour, à mon vain déſeſpoir.

POLIFONTE.

Vous le verrez au Temple.

EGISTE, *que les ſoldats emmenent.*

O Reine auguſte & chére!
O vous que j'oſe à peine encor nommer ma mere,
Ne faites rien d'indigne, & de vous, & de moi;
Si je ſuis votre fils, je ſai mourir en Roi.

SCENE III.

MEROPE *ſeule.*

CRuels, vous l'enlevez; en vain je vous implore:
Je ne l'ai donc revû que pour le perdre encore?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant déſiré?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangére,
Victime reſervée au bourreau de ſon pére.
Ah! privez-moi de lui; cachez ſes pas errans,
Dans le fond des déſerts, à l'abri des Tyrans.

SCENE IV.

MEROPE, NARBAS, EURICLES.

MEROPE.

Sais-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée?

NARBAS.

Je sai que de mon Roi la perte est assurée,
Que déja dans les fers Egiste est retenu,
Qu'on observe mes pas.

MEROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous!

MEROPE.

J'ai tout revelé, Mais, Narbas, quelle mere,
Prête à perdre son fils, peut le voir & se taire?
J'ai parlé, c'en est fait: & je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous?

SCENE V.

MEROPE, NARBAS, EURICLES.
ISMENIE.

ISMENIE.

Voici l'heure, Madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.

Un vain peuple qui vole après la nouveauté,
Attend votre hyménée avec avidité.
Le Tyran régle tout ; il ſemble qu'il apprête
L'appareil du carnage, & non pas d'une fête.
Par l'or de ce Tyran, le Grand-Prêtre inſpiré.
A fait parler le Dieu dans ſon Temple adoré.
Au nom de vos ayeux, & du Dieu qu'il atteſte,
Il vient de déclarer cette union funeſte.
Polifonte, dit-il, a reçu vos ſermens ;
Meſsène en eſt témoin, les Dieux en ſont garans.
Le peuple a répondu par des cris d'allégreſſe,
Et ne ſoupçonnant pas le chagrin qui vous preſſe,
Il célébre à genoux cet hymen plein d'horreur :
Il bénit le Tyran qui vous perce le cœur.

MEROPE.

Et mes malheurs encor ſont la publique joie ?

NARBAS.

Pour ſauver votre fils quelle funeſte voie !

MEROPE.

C'eſt un crime effroyable, & déja tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en eſt un plus grand de perdre votre fils.

MEROPE.

Eh bien, le déſeſpoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le Temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, & plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'Autel & moi, ſous la garde des Dieux.
Il eſt né de leur ſang, ils prendront ſa défenſe ;
Ils ont aſſez long-tems trahi ſon innocence.
De ſon lâche aſſaſſin je peindrai les fureurs ;
L'horreur & la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris & les pleurs d'une mére.
On vient. Ah! je friſſonne. Ah! tout me déſeſpére.
On m'appelle, & mon fils eſt au bord du cercueïl:

Le Tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.
(*Aux Sacrificateurs.*)
Miniſtres rigoureux du monſtre qui m'opprime,
Vous venez à l'Autel entraîner la victime.
O vengeance ! ô tendreſſe ! ô nature ! ô devoir !
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au déſeſpoir ?

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

NARBAS.

LE Tyran nous retient au Palais de la Reine,
Et notre deſtinée eſt encor incertaine.
Je tremble pour vous ſeul. Ah, mon Prince! ah, mon fils!
Souffrez qu'un nom ſi doux me ſoit encor permis.
Ah! vivez. D'un Tyran déſarmez la colére;
Conſervez une tête, hélas! ſi néceſſaire,
Si long-tems menacée, & qui m'a tant coûté.

EURICLES.

Songez que pour vous ſeul abaiſſant ſa fierté,
Mérope de ſes pleurs daigne arroſer encore
Les parricides mains d'un Tyran qu'elle abhorre.

EGISTE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je croi renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau ſang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope? & Creſonte eſt mon pére!
Son aſſaſſin triomphe, il commande, & je ſers!
Je ſuis le ſang d'Hercule, & je ſuis dans les fers!

NARBAS.

Plût aux Dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encor inconnu dans les champs de l'Elide !

EGISTE.

Eh quoi ! Tous les malheurs aux humains reſervés,
Faut-il ſi jeune encor les avoir éprouvés ?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma premiére aurore ont aſſiégé ma vie.
De déſerts en déſerts, errant, perſécuté,
J'ai langui dans l'opprobre & dans l'obſcurité.
Le Ciel ſait cependant, ſi parmi tant d'injures.
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures,
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embraſſai les vertus qu'exigeait mon malheur.
Je reſpectai, j'aimai juſqu'à votre miſére ;
Je n'aurais point aux Dieux demandé d'autre pére.
Ils m'en donnent un autre, & c'eſt pour m'outrager.
Je ſuis fils de Cresfonte, & ne puis le venger.
Je retrouve une mere, un Tyran me l'arrache :
Un déteſtable hymen à ce monſtre l'attache :
Je maudis dans vos bras le jour où je ſuis né :
Je maudis le ſecours que vous m'avez donné.
Ah, mon pére! Ah! pourquoi, d'une mere égarée,
Reteniez-vous tantôt la main déſeſpérée ?
Mes malheurs finiſſaient, mon ſort était rempli.

NARBAS.

Ah ! vous êtes perdu : le Tyran vient ici.

SCENE II.

POLIFONTE, EGISTE, NARBAS, EURICLES, Gardes.

POLIFONTE.

RETirez-vous; (*) & toi dont l'aveugle jeuneſſe
Inſpire une pitié qu'on doit à la faibleſſe,
Ton Roi veut bien encor, pour la derniére fois,
Permettre à tes deſtins de changer à ton choix.
Le préſent, l'avenir, & juſqu'à ta naiſſance,
Tout ton être, en un mot, eſt dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un ſeul mot t'élever,
Te laiſſer dans les fers, te perdre ou te ſauver.
Elevé loin des Cours, & ſans expérience,
Laiſſe-moi gouverner ta farouche imprudence.
Croi-moi, n'affecte point, dans ton ſort abattu,
Cet orgueïl dangereux que tu prens pour vertu.
Si dans un rang obſcur le deſtin t'a fait naître,
Conforme à ton état, ſois humble avec ton Maître.
Si le hazard heureux t'a fait naître d'un Roi,
Ren-toi digne de l'être, en ſervant près de moi.
Une Reine en ces lieux te donne un grand exemple;
Elle a ſubi mes Loix, & marche vers le Temple.
Sui ſes pas & les miens, viens aux pieds de l'Autel,
Me jurer à genoux un hommage éternel,
Puiſque tu crains les Dieux, atteſte leur puiſſance;
Pren-les tous à témoin de ton obéiſſance.

(*) *Ils s'éloignent un peu.*

La porte des grandeurs eſt ouverte pour toi.
Un refus te perdra, choiſis, & répon-moi.

EGISTE.

Tu me vois déſarmé, comment puis-je répondre?
Tes diſcours, je l'avouë, ont dequoi me confondre;
Mais rends-moi ſeulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains:
Je répondrai pour lors, & tu pourras connaître,
Qui de nous deux, perfide, eſt l'eſclave ou le maître;
Si c'eſt à Polifonte à régler mes deſtins,
Et ſi le fils des Rois punit les aſſaſſins.

POLIFONTE.

Faible & fier ennemi, ma bonté t'encourage:
Tu me crois aſſez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas juſqu'à punir en toi
Un eſclave inconnu qui s'attaque à ſon Roi.
Eh bien! cette bonté, qui s'indigne & ſe laſſe,
Te donne un ſeul moment pour obtenir ta grace.
Je t'attens aux Autels, & tu peux y venir.
Vien recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire;
Qu'aucun autre ne ſorte, & n'oſe le conduire.
Vous, Narbas, Euricles, je le laiſſe en vos mains.
Tremblez, vous répondrez de ces caprices vains.
Je connais votre haine, & j'en ſai l'impuiſſance;
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il ſoit né de Mérope, ou qu'il ſoit votre fils,
D'un conſeil imprudent ſa mort ſera le prix.

SCENE III.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

EGISTE.

AH ! je n'en recevrai que du ſang qui m'anime.
Hercule, inſtrui mon bras à me venger du crime !
Eclaire mon eſprit du ſein des Immortels :
Polifonte m'appelle aux pieds de tes Autels ;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah ! mon Prince, êtes-vous las de vivre ?

EURICLES.

Dans ce péril, du moins, ſi nous pouvions vous ſuivre !
Mais laiſſez-nous le tems d'éveiller un parti,
Qui tout faible qu'il eſt, n'eſt point anéanti.
Souffrez...

EGISTE.

En d'autre tems mon courage tranquille,
Au frein de vos leçons ſerait ſouple & docile.
Je vous croirais tous deux ; mais dans un tel malheur,
Il ne faut conſulter que le Ciel & ſon cœur.
Qui ne peut ſe réſoudre, aux conſeils s'abandonne ;
Mais le ſang des Héros ne croit ici perſonne.
Le ſort en eſt jetté... Ciel ! qu'eſt-ce que je voi ?
Mérope.

SCENE IV.

MEROPE, EGISTE, NARBAS, EURICLES, Suite.

MEROPE.

LE Tyran m'oſe envoyer vers toi ;
Ne croi pas que je vive après cet hyménée :
Mais cette honte horrible, où je ſuis entraînée,
Je la ſubis pour toi, je me fais cet effort ;
Fai-toi celui de vivre, & commande à ton ſort.
Cher objet des terreurs dont mon ame eſt atteinte,
Toi pour qui je connais & la honte & la crainte,
Fils des Rois & des Dieux, mon fils, il faut ſervir.
Pour ſavoir ſe venger, il faut ſavoir ſouffrir.
Je ſens que ma faibleſſe & t'indigne & t'outrage ;
Je t'en aime encor plus, & je crains davantage.
Mon fils...

EGISTE.

Oſez me ſuivre.

MEROPE.

Arrête. Que fais-tu ?
Dieux! je me plains à vous de ſon trop de vertu.

EGISTE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père?
Entendez-vous ſa voix? Etez-vous Reine & mere?
Si vous l'êtes, venez.

MEROPE.

Il ſemble que le Ciel
T'élève en ce moment au-deſſus d'un mortel.
Je reſpecte mon ſang, je vois le ſang d'Alcide.

Ah ! parle : rempli-moi de ce Dieu qui te guide.
Il te preſſe, il t'inſpire. O mon fils ! mon cher fils !
Achève, & rends la force à mes faibles eſprits.

EGISTE.

Auriez-vous des amis dans ce Temple funeſte ?

MEROPE.

J'en eus quand j'étais Reine, & le peu qui m'en reſte,
Sous un joug étranger baiſſe un front abattu ;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
Poliſonte eſt haï ; mais c'eſt lui qu'on couronne :
On m'aime, & l'on me fuit.

EGISTE.

Quoi ! tout vous abandonne !
Ce monſtre eſt à l'Autel ?

MEROPE.

Il m'attend.

EGISTE.

Ses ſoldats
A cet Autel horrible accompagnent ſes pas ?

MEROPE.

Non : la porte eſt livrée à leur troupe cruelle ;
Il eſt environné de la foule infidelle
Des mêmes Courtiſans que j'ai vûs autrefois
S'empreſſer à ma ſuite, & ramper ſous mes loix.
Et moi de tous les ſiens à l'Autel entourée,
De ces lieux à toi ſeul je peux ouvrir l'entrée.

EGISTE.

Seul je vous y ſuivrai ; j'y trouverai des Dieux,
Qui puniſſent le meurtre, & qui ſont mes ayeux.

MEROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

EGISTE.

Ils m'éprouvaient ſans doute.

MEROPE.

Eh ! quel eſt ton deſſein ?

EGISTE.

Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, triſtes amis, vous connaîtrez du moins,
Que le fils de Mérope a mérité vos ſoins.
(*à Narbas en l'embraſſant.*)
Tu ne rougiras point, croi-moi, de ton ouvrage;
Au ſang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCENE V.

NARBAS, EURICLES.

NARBAS.

QUe va-t'il faire? Hélas! tous mes ſoins ſont trahis;
Les habiles Tyrans ne ſont jamais punis.
J'eſpérais que du tems la main tardive & ſûre
Juſtifîrait les Dieux en vengeant leur injure,
Qu'Egiſte reprendrait ſon Empire uſurpé;
Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
Egiſte va ſe perdre à force de courage:
Il déſobéira, la mort eſt ſon partage.

EURICLES.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés?

NARBAS.

C'eſt le ſignal du crime.

EURICLES.

Ecoutons.

NARBAS.

Frémiſſez.

EURICLES.

Sans doute qu'au moment d'épouſer Poliſonte,
La Reine en expirant a prévenu ſa honte.
Tel était ſon deſſein dans ſon mortel ennui.

NARBAS.

Ah! ſon fils n'eſt donc plus. Elle eût vécu pour lui.

EURICLES.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre,
Qui s'approche en grondant, & qui fond ſur la Terre.

NARBAS.

J'entens de tous côtés les cris des combattans,
Les ſons de la trompette, & les voix des mourans.
Du Palais de Mérope on enfonce la porte.

EURICLES.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle eſcorte,
Qui court, qui ſe diſſipe, & qui va loin de nous?

NARBAS.

Va-t'elle du Tyran ſervir l'affreux courroux?

EURICLES.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On ſe mêle, on combat.

NARBAS.

Quel ſang va-t'on répandre?
De Mérope & du Roi le nom remplit les airs.

EURICLES.

Graces aux immortels! les chemins ſont ouverts.
Allons voir à l'inſtant s'il faut mourir ou vivre.
(*Il ſort.*)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous ſuivre?
O Dieux! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le ſang de mes Rois autrefois éprouvés:
Que je donne du moins les reſtes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCENE VI.

NARBAS, ISMENIE, Peuple.

NARBAS.

QUel ſpectacle ! Eſt-ce vous, Iſménie ?
Sanglante, inanimée, eſt-ce vous que je vois ?

ISMENIE.

Ah ! laiſſez-moi reprendre & la vie & la voix.

NARBAS.

Mon fils eſt-il vivant ? Que devient notre Reine ?

ISMENIE.

De mon ſaiſiſſement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce Peuple entraînée en ces lieux...

NARBAS.

Que fait Egiſte ?

ISMENIE.

Il eſt... le digne fils des Dieux,
Egiſte ! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit ſi rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils ! ô mon Roi, qu'ont élevé mes mains !

ISMENIE.

La victime était prête, & de fleurs couronnée ;
L'Autel étincellait des flambeaux d'hyménée ;
Polifonte, l'œil fixe, & d'un front inhumain,
Préſentait à Mérope une odieuſe main ;
Le Prêtre prononçait les paroles ſacrées ;
Et la Reine au milieu des femmes éplorées,
S'avançant triſtement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas ;

Le peuple obſervait tout dans un profond ſilence.
Dans l'enceinte ſacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un Héros ſemblable aux Immortels :
Il court, c'était Egiſte ; il s'élance aux Autels ;
Il monte, il y ſaiſit, d'une main aſſurée,
Pour les fêtes des Dieux la hache préparée.
Les éclairs ſont moins prompts ; je l'ai vû de mes yeux ;
Je l'ai vû qui frappait ſe monſtre audacieux.
Meurs, Tyran, diſait-il ; Dieux, prenez vos victimes.
Erox, qui de ſon Maître a ſervi tous les crimes,
Erox, qui dans ſon ſang voit ce monſtre nager,
Léve une main hardie, & penſe le venger.
Egiſte ſe retourne, enflâmé de furie ;
A côté de ſon Maître il le jette ſans vie.
Le Tyran ſe relève, il bleſſe le Héros ;
De leur ſang confondu j'ai vû couler les flots.
Déja la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mere... Ah ! que l'amour inſpire de courage !
Quel tranſport animait ſes efforts & ſes pas !
Sa mere... Elle s'élance au milieu des ſoldats.
C'eſt mon fils, arrêtez, ceſſez, troupe inhumaine ;
C'eſt mon fils ; déchirez ſa mere, & votre Reine,
Ce ſein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple eſt agité.
Un gros de nos amis, que ſon danger excite,
Entre elle & ces ſoldats vole & ſe précipite.
Vous euſſiez vû ſoudain les Autels renverſés,
Dans des ruiſſeaux de ſang leurs débris diſperſés ;
Les enfans écraſés dans les bras de leurs meres ;
Les freres méconnus, immolés par leurs freres ;
Soldats, Prêtres, amis, l'un ſur l'autre expirans ;
On marche, on eſt porté ſur les corps des mourans ;

On veut fuir ; on revient, & la foule preſſée
D'un bout du Temple à l'autre eſt vingt fois repouſſée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, & dérobe Egiſte & la Reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole enſanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond rédouble mon horreur.
On s'écrie : il eſt mort, il tombe, il eſt vainqueur.
Je cours, je me conſume, & le peuple m'entraîne,
Me jette en ce Palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts & des débris.
Venez, ſuivez mes pas, joignez vous à mes cris.
Venez : j'ignore encor, ſi la Reine eſt ſauvée,
Si de ſon digne fils la vie eſt conſervée,
Si le Tyran n'eſt plus ; le trouble, la terreur,
Tout ce déſordre horrible eſt encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, & ſoutien l'innocence :
A nos malheurs paſſés meſure tes bienfaits.
O ciel ! conſerve Egiſte, & que je meure en paix.
Ah ! parmi ces ſoldats ne vois-je point la Reine ?

SCENE VII.

MEROPE, ISMENIE, NARBAS, Peuple, Soldats.

(*On voit dans le fond du Théâtre le Corps de Polifonte couvert d'une robe ſanglante.*)

MEROPE.

GUerriers, Prêtres, amis, citoyens de Meſſène,
Au nom des Dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi. Je

Je vous le jure encor, Egiſte eſt votre Roi:
Il a puni le crime, il a vengé ſon pére.
Celui que vous voyez traîné ſur la pouſſiére,
C'eſt un monſtre ennemi des Dieux & des humains:
Dans le ſein de Creſonte il enfonça ſes mains.
Creſonte mon époux, mon appui, votre Maître,
Mes deux fils ſont tombés ſous les coups de ce traître.
Il opprimait Meſsène, il uſurpait mon rang;
Il m'offrait une main fumante de mon ſang.

(*En courant vers Egiſte qui arrive la hache à la main.*)

Celui que vous voyez, vainqueur de Polifonte;
C'eſt le fils de vos Rois, c'eſt le ſang de Creſonte,
C'eſt le mien, c'eſt le ſeul qui reſte à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?
Regardez ce vieillard, c'eſt lui dont la prudence
Aux mains de Polifonte arracha ſon enfance.
Les Dieux ont fait le reſte.

NARBAS.

Oui, j'atteſte ces Dieux,
Que c'eſt-là votre Roi qui combattait pour eux.

EGISTE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mére?
Un fils qu'elle défend? un fils qui venge un pére?
Un Roi vengeur du crime?

MEROPE.

Et ſi vous en doutez,
Reconnaiſſez mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre déliyrance, à ſon ame intrépide.
Eh! quel autre jamais qu'un deſcendant d'Alcide,
Nourri dans la miſére, à peine en ſon printems,
Eût pû venger Meſsène, & punir les Tyrans?
Il ſoutiendra ſon peuple, il vengera la Terre.

Ecoutez : le Ciel parle ; entendez ſon tonnerre,
Sa voix qui ſe déclare & ſe joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, & dit qu'il eſt mon fils.

SCENE VIII.

MEROPE, EGISTE, ISMENIE, NARBAS, EURICLES, Peuple.

EURICLES.

AH ! montrez-vous, Madame, à la ville calmée.
Du retour de ſon Roi la nouvelle ſemée,
Volant de bouche en bouche, a changé les eſprits.
Nos amis ont parlé, les cœurs ſont attendris :
Le peuple impatient verſe des pleurs de joye ;
Il adore le Roi que le Ciel lui renvoye ;
Il bénit votre fils, il bénit votre amour ;
Il conſacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler ſon auguſte viſage ;
On veut revoir Narbas ; on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polifonte eſt par-tout abhorré ;
Celui de votre fils, le vôtre eſt adoré.
O Roi ! venez jouïr du prix de la victoire ;
Ce prix eſt notre amour, il vaut mieux que la gloire.

EGISTE.

Elle n'eſt point à moi : cette gloire eſt aux Dieux.
Ainſi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au Trône, en y plaçant ma mére ;
Et vous, mon cher Narbas, ſoyez toujours mon pére.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHETE, *TRAGEDIE.*

AVIS
DE L'EDITEUR.

J'Ai crû rendre ſervice aux Amateurs des Belles-Lettres, de publier une Tragédie du *Fanatiſme*, ſi défigurée en France par deux éditions ſubreptices. Je ſçai très-certainement qu'elle fut compoſée par l'Auteur en 1736. & que dès-lors il en envoya une copie au Prince Royal, depuis Roi de Pruſſe, qui cultivait les Lettres avec des ſuccès ſurprenans, & qui en fait encor ſon délaſſement principal,

J'étais à Lille en 1741. quand Monſieur de *Voltaire* y vint paſſer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'Acteurs qui ait jamais été en Province. Elle repréſenta cet Ouvrage d'une manière qui ſatisfit beaucoup une très-nombreuſe aſſemblée; le Gouverneur de la Province & l'Intendant y aſſiſterent pluſieurs fois. On trouva que cette piéce était d'un goût ſi nouveau, & ce ſujet ſi délicat parut traité avec tant de ſageſſe, que pluſieurs Prélats voulurent en voir une repréſentation par les mêmes Acteurs dans une maiſon particulière. Ils en jugerent comme le Public.

L'Auteur fut encor aſſez heureux pour faire parvenir ſon manuſcrit entre les mains d'un des

premiers hommes de l'Europe & de l'Egliſe, (a) qui ſoutenait le poids des affaires avec fermeté, & qui jugeait des Ouvrages d'eſprit avec un goût très-ſûr, dans un âge où les hommes parviennent rarement, & où l'on conſerve encor plus rarement ſon eſprit & ſa délicateſſe. Il dit, que la piéce était écrite avec toute la circonſpection convenable, & qu'on ne pouvait iviter plus ſagement les écueils du ſujet; mais que pour ce qui regardait la Poëſie, il y avait encor des choſes à corriger. Je ſai en effet, que l'Auteur les a retouchées avec beaucoup de ſoin. Ce fut auſſi le ſentiment d'un homme qui tient le même rang, & qui n'a pas moins de lumières.

Enfin, l'Ouvrage approuvé d'ailleurs ſelon toutes les formes ordinaires, fut repréſenté à Paris le 9. d'Août 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers Magiſtrats de cette Ville; des Miniſtres y furent préſens. Ils penſerent tous comme les hommes éclairés que j'ai déja cités.

Il ſe trouva (b) à cette première repréſentation quelques perſonnes qui ne furent pas de ce ſentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la repréſentation ils n'euſſent pas ſuivi aſſez le fil de l'Ouvrage, ſoit qu'il fuſſent peu accoûtumés au Théâtre, ils furent bleſſés que *Maho-*

(a) *Le Cardinal de Fleury.*

(b) *Le fait eſt que l'Abbé* des Fontaines, *& quelques hommes auſſi méchans que lui, dénoncerent cet Ouvrage comme ſcandaleux & impie, & cela fit tant de bruit, que le Cardinal* de Fleury *Premier Miniſtre, qui avait lû & approuvé la piéce, fut obligé de conſeiller à l'Auteur de la retirer.*

met ordonnât un meurtre, & ſe ſervît de ſa Religion pour encourager à l'aſſaſſinat un jeune homme qu'il fait l'inſtrument de ſon crime. Ces perſonnes, frappés de cette atrocité, ne firent pas aſſez réflexion, qu'elle eſt donnée dans la piéce comme le plus horrible de tous les crimes, & que même il eſt moralement impoſſible qu'elle puiſſe être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté; ce qui eſt la manière la plus ordinaire de ſe tromper. Ils avaient raiſon aſſûrement d'être ſcandaliſés, en ne conſidérant que ce côté qui les revoltait. Un peu plus d'attention les aurait aiſément ramenés. Mais dans la première chaleur de leur zèle ils dirent, que la piéce était un Ouvrage très-dangereux, fait pour former des *Ravaillacs* & des *Jacques Clément*.

On eſt bien ſurpris d'un tel jugement, & ces Meſſieurs l'ont déſavoué ſans doute. Ce ſerait dire, qu'*Hermione* enſeigne à aſſaſſiner un Roi, qu'*Electre* apprend à tuer ſa mère, que *Cléopatre* & *Médée* montrent à tuer leurs enfans. Ce ſerait dire qu'*Harpagon*, forme des avares, le *Joueur* des joueurs, *Tartuffe* des hypocrites. L'injuſtice même contre *Mahomet* ſerait bien plus grande que contre toutes ces piéces; car le crime du faux Prophête y eſt mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'eſt aucun des vices & des déréglemens que toutes ces piéces repréſentent. C'eſt préciſément contre les *Ravaillacs* & les *Jacques Clément*s que la piéce eſt compoſée; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'eſprit, que ſi *Mahomet* avait été écrit du tems de *Henri* III. & de *Henri* IV. cet Ouvrage leur aurait ſauvé la vie. Eſt-il poſſible, qu'on ait pû faire un tel reproche à

l'Auteur de la *Henriade* ; lui qui a élevé ſa voix ſi ſouvent dans ce Poëme & ailleurs, je ne dis pas ſeulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire ?

J'avouë, que plus j'ai lû les Ouvrages de cet Ecrivain, plus je les ai trouvé caractériſés par l'amour du bien public ; il inſpire par-tout l'horreur contre les emportemens de la rébellion, de la perſécution & du fanatiſme. Y a t'il un bon Citoyen qui n'adopte toutes les maximes de la *Henriade* ? Ce Poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu ? *Mahomet* me paraît écrit entiérement dans le même eſprit, & je ſuis perſuadé que ſes plus grands ennemis en conviendront.

Il vit bien tôt, qui ſe formait contre lui une cabale dangereuſe ; les plus ardens avaient parlé à des hommes en place, qui ne pouvant voir la repréſentation de la piéce, devaient les en croire. L'illuſtre *Molière*, la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à-peu-près dans le même cas, lorſqu'on joua le *Tartuffe* ; il eut recours directement à *Louis le Grand*, dont il était connu & aimé. L'autorité de ce Monarque diſſipa bien-tôt les interprétations ſiniſtres qu'on donnait au *Tartuffe*. Mais les tems ſont différens ; la protection qu'on accorde à des Arts tout nouveaux, ne peuvent pas être toujours la même, après que ces Arts ont été long-tems cultivés. D'ailleurs, tel Artiſte n'eſt pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aiſément. Il eût fallu des mouvemens, des diſcuſſions, un nouvel examen. L'Auteur jugea plus à propos de retirer ſa piéce lui-même, après la troiſiéme repréſentation, attendant que le tems adoucît quelques eſprits prévenus ; ce qui ne peut manquer

quer d'arriver dans une Nation auſſi ſpirituelle & auſſi éclairée que la Françaiſe. (a) On mit dans les nouvelles publiques que la Tragédie de *Mahomet* avait été défenduë par le Gouvernement. Je puis aſſurer, qu'il n'y a rien de plus faux. Non-ſeulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce ſujet, mais il s'en faut beaucoup que les premières Têtes de l'Etat, qui virent la repréſentation, ayent varié un moment ſur la ſageſſe qui régne dans cet Ouvrage.

Quelques perſonnes ayant tranſcrit à la hâte pluſieurs ſcènes aux repréſentations, & ayant eu un ou deux rôles des Acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandeſtinement. Il eſt aiſé de voir à quel point elles différent du véritable Ouvrage que je donne ici. Cette Tragédie eſt précédée de pluſieurs piéces intéreſſantes, dont une des plus curieuſes, à mon gré, eſt la lettre que l'Auteur écrivit à Sa Majeſté le Roi de Pruſſe, lorſqu'il repaſſa par la Hollande, après être allé rendre ſes reſpects à ce Monarque. C'eſt dans de telles lettres, qui ne ſont pas d'abord deſtinées à être publiques, qu'on voit les véritables ſentimens des hommes. J'eſpére qu'elles feront aux véritables Philoſophes le même plaiſir qu'elles m'ont fait.

(a) *Ce que l'Editeur ſemblait eſpérer en 1742. eſt arrivé en 1751. La piéce fut repréſentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales & les perſécutions céderent au cri public, d'autant plus qu'on commençait à ſentir quelque honte d'avoir forcé à quitter ſa patrie un homme qui travaillé pour elle.*

A
SA MAJESTÉ
LE
ROI DE PRUSSE.

A Roterdam 20. *Janvier* 1742.

SIRE,

JE reſſemble à préſent aux Pélerins de la *Mecque*, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre Cour. Mon cœur, pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'Elle. Je prens la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette *Tragédie de Mahomet*, dont elle a bien voulu, il y a déja long-tems, voir les premiéres eſquiſſes. C'eſt un tribut que je paye à l'amateur des Arts, au Juge éclairé, ſur-tout au Philoſophe, beaucoup plus qu'au Souverain.

VOTRE MAJESTÉ ſait quel eſprit m'animait en compoſant cet ouvrage. L'amour du Genre-humain & l'horreur du fanatiſme, deux vertus qui ſont faites pour être toujours auprès de votre Trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours penſé que la *Tragédie* ne doit pas être un ſimple ſpectacle, qui touche le cœur ſans le

corriger. Qu'importent au Genre-humain les paſſions & les malheurs d'un Héros de l'Antiquité, s'ils ne ſervent pas à nous inſtruire ? On avouë que la *Comédie de Tartuffe*, ce chef d'œuvre qu'aucune Nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocriſie dans toute ſa laideur. Ne peut-on pas eſſayer d'attaquer dans une Tragédie, cette eſpèce d'impoſture qui met en œuvre à la fois l'hypocriſie des uns & la fureur des autres ? Ne peut-on pas remonter juſqu'à ces anciens ſcélerats, fondateurs illuſtres de la ſuperſtition & du fanatiſme, qui les premiers ont pris le couteau ſur l'Autel pour faire des victimes de ceux qui refuſaient d'être leurs diſciples.

Ceux qui diront, que le tems de ces crimes ſont paſſés, qu'on ne verra plus de *Barcochebas*, de *Mahomets*, de *Jeans de Leyde*, &c. que les flâmes des guerres de Religion ſont éteintes, ſont, ce me ſemble, trop d'honneur à la Nature humaine. Le même poiſon ſubſiſte encor, quoique moins développé : cette peſte qui ſemble étouffée, reproduit de tems en tems des germes capables d'infecter la Terre. N'a-t'on pas vû de nos jours les Prophêtes des Cevennes tuer au nom de DIEU ceux de leur ſecte qui n'étaient pas aſſez ſoumis ?

L'action, que j'ai peinte, eſt atroce ; & je ne ſai, ſi l'horreur a été plus loin ſur aucun Théâtre. C'eſt un jeune homme né avec de la vertu, qui ſéduit par ſon fanatiſme, aſſaſſine un vieillard qui l'aime, & qui dans l'idée de ſervir DIEU, ſe rend coupable, ſans le ſavoir, d'un parricide ; c'eſt un impoſteur qui ordonne ce meurtre, & qui promet à l'aſſaſſin un inceſte pour récompenſe. J'avouë que c'eſt mettre l'horreur ſur le Théâtre ; & VOTRE MAJESTÉ eſt

bien perſuadée, qu'il ne faut pas que la Tragédie conſiſte uniquement dans une déclaration d'amour, une jalouſie & un mariage.

Nos Hiſtoriens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. *Seïde* ne ſait pas du moins que celui qu'il aſſaſſine eſt ſon pere ; & quand il a porté le coup, il éprouve un repentir auſſi grand que ſon crime. Mais *Mezerai* rapporte, qu'à Mélun un pere tua ſon fils de ſa main pour ſa Religion, & n'en eut aucun repentir. On connaît l'avanture des deux freres *Diaz*, dont l'un était à Rome, & l'autre en Allemagne, dans les commencemens des troubles excités par *Luther*. *Barthelemi Diaz* apprenant à *Rome*, que ſon frere donnait dans les oppinions de *Luther* à *Francfort*, part de Rome dans le deſſein de l'aſſaſſiner, arrive & l'aſſaſſine. J'ai lû dans *Herrera*, Auteur Eſpagnol, que ce *Barthelemi Diaz riſquait beaucoup par cette action ; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit. Herrera*, dans une Religion toute ſainte & toute ennemie de la cruauté, dans une Religion qui enſeigne à ſouffrir & non à ſe venger, était donc perſuadé que la probité peut conduire à l'aſſaſſinat & au parricide ! Et on ne s'élévera pas de tous côtés contre ces maximes infernales ?

Ce ſont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monſtre qui priva la *France* de *Henri le Grand* : voilà ce qui plaça le portrait de *Jacques Clement* ſur l'Autel, & ſon nom parmi les bienheureux ; c'eſt ce qui coûta la vie à *Guillaume* Prince d'*Orange*, fondateur de la liberté & de la grandeur des Hollandais. D'abord *Salcede* le bleſſa au front d'un coup de piſtolet : & *Strada* raconte que *Salcede* (ce ſont ſes propres mots) n'oſa entreprendre cette action

qu'après avoir purifié ſon ame par la confeſſion aux pieds d'un Dominicains, & l'avoir fortifiée par le Pain Céleſte. *Herreta* dit quelque choſe de plus inſenſé & de plus atroce. *Eſtando firme con el exemplo de nueſtro Salvador Jeſu Chriſto y de ſus Sanctos. Balthazar Girard*, qui ôta enfin la vie à ce grand-homme, en uſa de même que *Salcede.*

Je remarque, que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient de jeunes gens comme *Seïde. Balthazar Girard* avait environ vingt ans. Quatre Eſpagnols, qui avaient fait avec lui ſerment de tuer le Prince, étaient de même âge. Le monſtre qui tua *Henri III.* n'avait que vingt-quatre ans. *Poltrot*, qui aſſaſſina le grand Duc de *Guiſe*, en avait vingt-cinq; c'eſt le tems de la ſéduction & de la fureur. J'ai été preſque témoin en Angleterre de ce que peut ſur une imagination jeune & faible la force du fanatiſme. Un enfant de ſeize ans, nommé *Shepherd*, ſe chargea d'aſſaſſiner le Roi *George I.* votre Ayeul maternel. Quelle était la cauſe qui le portait à cette phrénéſie? C'était uniquement que *Shepherd* n'était pas de la même Religion que le Roi. On eut pitié de ſa jeuneſſe, on lui offrit ſa grace, on le ſollicita long-tems au repentir; il perſiſta toujours à dire, qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & que s'il était libre, le premier uſage qu'il ferait de ſa liberté ſerait de tuer ſon Prince. Ainſi on fut obligé de l'envoyer au ſupplice comme un monſtre qu'on déſeſpérait d'apprivoiſer.

J'oſe dire, que quiconque a un peu vêcu avec les hommes, a pû voir quelquefois combien aiſément on eſt prêt à ſacrifier la Nature à la Superſtition. Que de péres on déteſté & deſ-

hérité leurs enfans ! que de frères ont poursuivi leurs frères par ce funeste principe ! J'en ai vû des exemples dans plus d'une famille.

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la société tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis, elle divise les parens; elle persécute le sage, qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou qui est enthousiaste. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à *Socrate*, mais elle bannit *Descartes* d'une ville qui devait être l'asyle de la liberté; elle donne à *Jurieu*, qui faisait le Prophête, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant & le Philosophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons, le successeur du grand *Leibnitz*; & il faut pour le rétablir que le Ciel fasse naître un Roi Philosophe; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la Philosophie qui fait tant de progrès en Europe. En vain, Vous sur-tout, GRAND PRINCE, vous efforcez-vous de pratiquer & d'inspirer cette Philosophie si humaine; on voit dans ce même siécle, où la raison éléve son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encor ses Autels de l'autre.

On pourra me reprocher, que donnant trop à mon zéle je fais commettre dans cette piéce un crime à *Mahomet*, dont en effet il ne fut point coupable.

Mr. le Comte de *Boulainvilliers* écrivit, il y a quelques années, la vie de ce Prophête. Il essaya de le faire passer pour un grand-homme, que la Providence avait choisi pour punir les Chrétiens, & pour changer la face d'une par-

tie du Monde. Mr. *Sale*, qui nous a donné une excellente verſion de l'Alcoran en Anglais, veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* & comme un *Théſée*. J'avouë, qu'il faudrait le reſpecter, ſi né Prince légitime, ou appellé au Gouvernement par le ſuffrage des ſiens, il avait donné des Loix paiſibles comme *Numa*, ou défendu ſes compatriotes, comme on le dit de *Théſée*. Mais qu'un Marchand de chameaux excite une ſédition dans ſa bourgade; qu'aſſocié à quelques malheureux Coracites, il leur perſuade, qu'il s'entretient avec l'Ange *Gabriel*; qu'il ſe vante d'avoir été ravi au Ciel, & d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible, qui fait frémir le ſens-commun à chaque page; que pour faire reſpecter ce livre il porte ſa patrie le fer & la flâme; qu'il égorge les péres; qu'il raviſſe les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de ſa Religion ou de la mort; c'eſt aſſurement ce que nul homme ne peut excuſer, à moins qu'il ne ſoit né Turc, & que la ſuperſtition n'étouffe en lui toute lumiére naturelle.

Je ſai que *Mahomet* n'a pas tramé préciſément l'eſpéce de trahiſon qui fait le ſujet de cette Tragédie. L'Hiſtoire dit ſeulement qu'il enleva la femme de *Seïde*, l'un de ſes diſciples, & qu'il perſécuta *Abuſofian*, que je nomme *Zopire*; mais quiconque fait la guerre à ſon pays, & oſe la faire au nom de DIEU, n'eſt-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre ſeulement une action vraye ſur la ſcène, mais des mœurs vrayes, faire penſer les homme comme ils penſent dans les circonſtances où ils ſe trouvent, & repréſenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, & ce que le fanatiſme peut exécuter de plus horrible. *Mahomet* n'eſt ici autre choſe que *Tartuffe* les armes à la main.

Je me croirai bien récompensé de mon travail, si quelqu'une de ces ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère qui n'est pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet Ouvrage; si après avoir eu en horreur la malheureuse obéissance de *Séide*, elle se dit à elle-même : Pourquoi obéirai-je en aveugle à des aveugles qui me crient : Haïssez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas ? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentimens chez les hommes ! L'esprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monstres.

C'est ainsi que pense VOTRE MAJESTÉ. Ce serait pour moi la plus grande des consolations de vivre auprès de ce Roi Philosophe. Mon attachement est égal à mes regrets ; & si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentimens que je dois à ce Prince, qui pense & qui parle en homme ; qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse & l'ignorance ; qui se communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré ; qui veut toujours s'instruire, & qui peut instruire les plus éclairés.

Je serai toute ma vie avec le plus profond respect & la plus vive reconnaissance, &c.

LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE
AU PAPE
BENOIT XIV.

B.MO. PADRE,

LA Santità Voſtra perdonerà l'ardire che prende uno de' più infini ſedeli, ma uno de' maggiori ammiratori della virtù, di ſottomettere al capo della vera Religione queſta opera contro il fondatore d'una falſa e barbara ſetta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la Satira della crudeltà e degli errori d'un falſo Profeta, che al Vicario ed imitatore d'un DIO *di verità e di manſuetudine?*

Voſtra Santità mi conceda dunque di poter mettere a i ſuoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la ſua protezzione per l'uno, e le ſue benedizioni per l'altro. In tanto profundiſſimamente m'inchino, e le baccio i ſacri piedi.

Parigi, 17. Agoſto 1745.

REPONSE
DU SOUVERAIN PONTIFE
BENOIT XIV.
A M. DE VOLTAIRE.

Benedictus P. P. XIV. dilecto filio Salutem & Apostolicam benedictionem.

SEttimane sono ci fu presentato da sua parte la sua bellissima Tragedia di Mahomet, *la quale leggemmo con sommo piacere. Poi ci presentò il Cardinal* Passionei *in di lei nome il suo eccellente Poema di* Fontenoy.... *Monsignor* Leprotti *ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro ritratto. Ieri mattina il Cardinal* Valenti *ci presentò la di lei Lettera del* 17. *Agosto. In questa serie d'azzioni si contengono molti capi per ciascheduno dé' quali ci riconosciamo in obligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti assieme, e rendiamo a lei de dovute grazie per cosi singolare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto aplaudito merito.*

Publicato in Roma il di lei distico (*) *sopra detto, ci fu riferito asservi stato un suo paesano letterato che in una publica conversazione aveva detto peccare in una sillaba, avendo fatta la parola* hic *breve, quando sempre deve esser longa.*

(*) Voici le Distique :

Lambertinus hic est Roma decus & Pater orbis,
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.

Risspondemmo che sbagliava, potendo essere la parola e breve e longa, conforme vuole il Poëta, avendola Virgilio *fatta breve in quel verso:*

Solus hic inflexit sensus animumque labantem:

Avendola fatta longa in un altro:

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

Ci sembra d' aver riposto ben expresso ancor che siano più di cinquanta anni che non abbiamo letto Virgilio. *Benche la causa sia propria della sua persona, abbiamo tanta buona idea della sua sincerità e probita che facciamo la stessa giudice sopra il punto della raggione a chi assista, se a noi o al suo oppositore, ed in tanto restiamo col dare a lei l' Apostolica benedizione.*

Datum Romæ apud Sanctam Mariam majorem 19. Sept. 1745. Pontificatus nostri anno sexto.

LETTRE
DE REMERCIMENT DE M. DE VOLTAIRE AU PAPE.

NOn vengono tanto meglio figurate le fatezze di Voſtra Beatitudine ſu i medaglioni che ho ricevuti dalla ſua ſingolare benignità, di quello che ſi vedono expreſſi l'ingegno e l'animo ſuo nella Lettera della quale s'è degnata d'honorarmi; ne pongo a i ſuoi piedi le più vive ed umiliſſime grazie.

Veramente ſono in obligo di riconoſcere la ſua infallibilità nelle deciſioni di Litteratura, ſi come nelle altre coſe più riverende: V. S. è più prattica del Latino che quel Franceſe il di cui sbaglio s'è degnata di corregere; mi maraviglio come ſi ricordi coſi appuntino del ſuo Virgilio. *Tra i più letterati Monarchi furono ſempre ſegnalati i Summi Pontifici; ma tra loro, credo che non ſe ne trovaſſe mai uno che adornaſſe tanta dottrina di tanti fregi di bella Letteratura;*

Agnoſco rerum dominos gentemque togatam.

Se il Franceſe che sbaglio nel reprehendere queſto hic, *aveſſe tenuto a mente* Virgilio *come fa Voſtra Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene adatto verſo dove* hic *è breve e longo inſieme. Queſto bel*

verſo mi pareva un preſagio de i favori à me conferiti dalla ſua beneficenza. Eccolo.

Hic vir hic eſt tibi quem promitti ſæpius audis.

Coſi Roma doveva gridare quando Bened. XIV. *fù eſaltato. In tanto baccio con ſomma riverenza e gratitudine i ſuoi ſacri piedi ; &c.*

ACTEURS.

MAHOMET.

ZOPIRE, Scheich ou Schérif de la Mecque.

OMAR, Lieutenant de Mahomet.

SEIDE, } Eſclaves de Mahomet.
PALMIRE, }

PHANOR, Sénateur de la Mecque.

Troupe de Mecquois.

Troupe de Muſulmans.

La Scène eſt à la Mecque.

LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHETE, *TRAGEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUi moi, baiſſer les yeux devant
ſes faux prodiges ?
Moi de ce fanatique encenſer les
preſtiges ?
L'honorer dans la Mecque après
l'avoir banni ?
Non. Que des juſtes Dieux Zopire ſoit puni,
Si tu vois cette main, juſqu'ici libre & pure,
Careſſer la révolte & flâter l'impoſture ?

PHANOR.

Nous chériſſons en vous ce zéle paternel
Du Chef auguſte & ſaint du Sénat d'Iſmaël ;
Mais ce zéle eſt funeſte ; & tant de réſiſtance,
Sans laſſer Mahomet, irrite ſa vengeance.
Contre ſes attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer ſacré des Loix,
Et des embraſemens d'une guerre immortelle
Etouffer ſous vos pieds la premiére étincelle.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obſcur, un vil ſéditieux :
Aujourd'hui c'eſt un Prince : il triomphe, il domine ;
Impoſteur à la Mecque, & Prophête à Médine,
Il ſait faire adorer à trente Nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous déteſtons.
Que dis-je ? en ces murs même une troupe égarée,
Des poiſons de l'erreur avec zéle enyvrée,
De ſes miracles faux ſoutient l'illuſion,
Répand le fanatiſme & la ſédition,
Appelle ſon armée, & croit qu'un Dieu terrible
L'inſpire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous ſont unis ;
Mais les meilleurs conſeils ſont-ils toujours ſuivis ?
L'amour des nouveautés, le faux zéle, la crainte,
De la Mecque allarmée ont déſolé l'enceinte ;
Et ce peuple, en tout tems chargé de vos bienfaits,
Crie encor à ſon pére, & demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître ? Ah ! peuple ſans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible eſclavage.
Allez, portez en pompe, & ſervez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraſer tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle ;

De

De mon cœur ulcéré le playe eſt trop cruelle ;
Lui-même a contre moi trop de reſſentimens.
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans ;
Et moi juſqu'en ſon camp j'ai porté le carnage ;
La mort de ſon fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haine entre nous allumés ;
Jamais des mains du tems ne ſeront conſumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point : mais cachez-en la flâme :
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ſes mains ravagés,
Vos malheureux enfans ſeront-ils mieux vengés ?
Vous avez tout perdu, fils, frere, épouſe, fille :
Ne perdez point l'Etat ; c'eſt-là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les Etats que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périſſons, s'il le faut.

PHANOR.

Ah ! quel triſte courage,
Quand vous touchez au port, vous expoſe au naufrage ?
Le Ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce Tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ſes camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un Ange de paix deſcendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet apaiſer le courroux.
Déja par ſes hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce Barbare elle ſoit accordée ?
Tu veux que d'un ſi cher & ſi noble tréſor
Ses criminelles mains s'enrichiſſent encor ?

Quoi! lorſqu'il nous apporte & la fraude & la guerre,
Lorſque ſon bras enchaîne & ravage la Terre,
Les plus tendres appas brigueront ſa faveur,
Et la beauté ſera le prix de la fureur ?
Ce n'eſt pas qu'à mon âge aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuſe envie ;
Ce cœur triſte & flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut ſentir les feux d'un déſir inſenſé ;
Mais ſoit qu'en tous les tems un objet né pour plaire,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire ;
Soit que privé d'enfans je cherche à diſſiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper ;
Je ne ſai quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vuide affreux de mon ame étonnée.
Soit faibleſſe ou raiſon, je ne puis ſans horreur
La voir aux mains d'un monſtre, artiſan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureuſement docile,
Elle-même en ſecret pût chérir cet aſyle ;
Je voudrais que ſon cœur, ſenſible à mes bienfaits,
Déteſtât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler ſous ces ſacrés portiques,
Non loin de cet Autel de nos Dieux domeſtiques ;
Elle vient, & ſon front, ſiége de la candeur,
Annonce en rougiſſant les vertus de ſon cœur.

SCENE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

JEune & charmant objet, dont le ſort de la guerre,
Propice à ma vieilleſſe honora cette Terre,
Vous n'êtes point tombée en des barbares mains;
Tout reſpecte avec moi vos malheureux deſtins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence:
Parlez, & s'il me reſte encor quelque puiſſance,
De vos juſtes déſirs ſi je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours ſeront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois ſous vos loix priſonniére,
Je dus à mes deſtins pardonner ma miſére:
Vos généreuſes mains s'empreſſent d'effacer
Les larmes que le Ciel me condamne à verſer.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'eſt de vous que j'attens le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'oſe ajoûter les miens.
Il vous a demandé de briſer mes liens;
Puiſſiez-vous l'écouter, & puiſſai-je lui dire,
Qu'après le Ciel & lui je dois tout à Zopire!

ZOPIRE.

Ainſi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déſerts,
Cette patrie errante au trouble abandonnée.

PALMIRE.

La patrie eſt aux lieux où l'ame eſt enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers ſentimens,

Et ſes femmes en paix guidaient mes faibles ans;
Leur demeure eſt un Temple, où ces femmes ſacrées
Lévent au Ciel des mains de leur Maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas, fut le ſeul jour,
Où le ſort des combats a troublé leur ſéjour.
Seigneur ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours préſente aux lieux dont je ſuis ſéparée.

ZOPIRE.

J'entens : vous eſpérez partager quelque jour
De ce Maître orgueilleux & la main & l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le revére, & mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un Dieu qui m'épouvante.
Non, d'un ſi grand hymen mon cœur n'eſt point flâté;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obſcurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous ſoyez, il n'eſt point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre Maître;
Et vous ſemblez d'un ſang fait pour donner des loix
A l'Arabe inſolent qui marche égal aux Rois.

PALMIRE.

Nous ne connaiſſons point l'orgueil de la naiſſance.
Sans parens, ſans patrie, eſclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chériſſons nos fers;
Tout nous eſt étranger, hors le Dieu que je ſers.

ZOPIRE.

Tout vous eſt étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous ſervez un Maître, & n'avez point de pere?
Dans mon triſte Palais, ſeul & privé d'enfans,
J'aurais pû voir en vous l'appui de mes vieux ans.

Le ſoin de vous former des deſtins plus propices
Eût adouci des miens les longues injuſtices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie & ma Loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous ? je ne ſuis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'eſt chére.
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de pére.

ZOPIRE.

Quel pére ! juſtes Dieux ! lui ? ce monſtre impoſteur ?

PALMIRE.

Ah, quels noms inouis lui donnez-vous, Seigneur ?
Lui, dans qui tant d'Etats adorent leur Prophête;
Lui, l'Envoyé du Ciel, & ſon ſeul Interprête:

ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici, pour dreſſer des Autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma juſtice,
Et qui courut au Trône échappé du ſupplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles diſcours.
Mon penchant, je l'avouë, & ma reconnaiſſance,
Vous donnaient ſur mon cœur une juſte puiſſance ;
Vos blaſphêmes affreux contre mon Protecteur,
A ce penchant ſi doux font ſuccéder l'horreur.

ZOPIRE.

O ſuperſtition ! tes rigeurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus ſenſibles.
Que je vous plains, Palmire, & que ſur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verſer de pleurs !

PALMIRE.

Et vous me refuſez !

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au Tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre.
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCENE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUe voulez-vous, Phanor?

PHANOR.

Aux portes de la ville,
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar eſt arrivé.

ZOPIRE.

Qui? ce farouche Omar.
Que l'erreur aujourd'hui conduit après ſon char,
Qui combattit long-tems le Tyran qu'il adore,
Qui vengea ſon pays?

PHANOR.

Peut-êrte il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet inſolent guerrier,
Portant entre ſes mains le glaive & l'olivier,
De la paix à nos Chefs a préſenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un otage.
Seïde eſt avec lui.

PALMIRE.

Grand Dieu! Deſtin plus doux!
Quoi? Seïde?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

(*Palmire ſort.*)

Omar devant mes yeux ! qu'oſera-t'il me dire ?
O Dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Iſmaël les généreux enfans ;
Soleil, ſacrés flambeaux, qui dans votre carriére,
Images de ces Dieux, nous prêtez leur lumiére,
Voyez & ſoutenez la juſte fermeté
Que j'oppoſai toujours contre l'iniquité.

SCENE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, Suite.

ZOPIRE.

EH bien, après ſix ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs ſont encor pleins de tes premiers exploits.
Déſerteur de nos Dieux, déſerteur de nos Loix,
Perſécuteur nouveau de cette Cité Sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?
Miniſtre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parle ; que me veux-tu ?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le Prophête d'un Dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs paſſés, ſur-tout pour ton courage,
Te préſente une main qui pourrait t'écraſer,
Et j'apporte la paix qu'il daigne propoſer.

ZOPIRE.

Un vil ſéditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, & non demander grace !

Souffrirez-vous, grands Dieux, qu'au gré de ſes forfaits.
Mahomet nous raviſſe ou nous rende la paix ?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougiſſez-vous point de ſervir un tel Maître ?
Ne l'avez-vous pas vû, ſans honneur & ſans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens ?
Qu'alors il était loin de tant de renommée !

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainſi du mérite, & pèſe les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne ſais-tu pas encor, homme faible & ſuperbe,
Que l'inſecte inſenſible, enſeveli ſous l'herbe,
Et l'aigle impérieux, qui plane au haut du Ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel ?
Les mortels ſont égaux ; ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.
Il eſt de ces eſprits favoriſés des Cieux,
Qui ſont tout par eux-mêmes, & rien par leurs ayeux.
Tel eſt l'homme en un mot que j'ai choiſi pour Maître ;
Lui ſeul dans l'Univers a mérité de l'être.
Tout mortel à ſa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux ſiécles à venir.

ZOPIRE.

Je te connais, Omar ; en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique.
En vain tu peux ailleurs éblouïr les eſprits,
Ce que ton peuple adore excite mes mépris
Banni toute impoſture, & d'un coup d'œil plus ſage
Regarde ce Prophête à qui tu rens hommage.

Voi

Voi l'homme en Mahomet, conçoi par quel dégré
Tu fais monter aux Cieux ton fantôme adoré.
Enthousiaste ou fourbe, il faut cesser de l'être;
Sers-toi de ta raison, juge avec moi ton Maître.
Tu verras de chameaux un grossier conducteur,
Chez sa premiére épouse insolent imposteur,
Qui sous le vain appas d'un songe ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule;
Comme un séditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné;
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Farime.
Ses disciples errans de cités en déserts,
Proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur qu'ils appellent divine.
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison.
Je te vis plus heureux, & plus juste, & plus brave,
Attaquer le Tyran dont je te vois l'esclave.
S'il est un vrai Prophête, osas-tu le punir?
S'il est un imposteur, oses-tu le servir?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumiére
Méconnut ce grand-homme entré dans la carriére.
Mais enfin quand j'ai vû, que Mahomet est né
Pour changer l'Univers à ses pieds consterné;
Quand mes yeux éclairés du feu de son génie,
Le virent s'élever dans sa course infinie,
Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir ou pardonner en Dieu,
J'associai ma vie à ses travaux immenses;
Des Trônes, des Autels en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avouë, aveugle comme toi.
Ouvre les yeux, Zopire, & change ainsi que moi:
Et sans plus me vanter les fureurs de ton zéle,

Ta perſécution, ſi vaine & ſi cruelle,
Nos fréres gémiſſans, notre Dieu blaſphémé,
Tombe aux pieds d'un Héros par toi-même opprimé.
Vien baiſer cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la Terre;
Le poſte qui te reſte eſt encor aſſez beau,
Pour fléchir noblement ſous ce Maître nouveau.
Voi ce que nous étions, & voi ce que nous ſommes.
Le peuple aveugle & faible eſt né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéir.
Vien régner avec nous, ſi tu crains de ſervir;
Partage nos grandeurs, au lieu de t'y ſouſtraire,
Et las de l'imiter, fai trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'eſt qu'à Mahomet, à ſes pareils, à toi,
Que je prétens, Omar, inſpirer quelque effroi.
Tu veux que du Sénat le Schérif infidelle
Encenſe un impoſteur, & couronne un rebelle!
Je ne te nierai point, que ce fier ſéducteur
N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur.
Je connais comme toi les talens de ton Maître;
S'il était vertueux; c'eſt un Héros peut-être:
Mais ce Héros, Omar, eſt un traître, un cruel,
Et de tous les Tyrans c'eſt le plus criminel.
Ceſſe de m'annoncer ſa trompeuſe clémence;
Le grand art qu'il poſſéde eſt l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeſte deſtin
Le priva de ſon fils, que fit périr ma main;
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le pere;
Ma haine eſt inflexible, ainſi que ſa colére;
Pour rentrer dans la Mecque il doit m'exterminer:
Et le juſte aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embraſſer l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes Tribus
Les dépouilles des Rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire;
Nos tréſors ſont à toi.

ZOPIRE.

Tu penſes me ſéduire,
Me vendre ici ma honte & marchander la paix,
Par ſes tréſors honteux, le prix de ſes forfaits?
Tu veux que ſous ſes loix Palmire ſe remette?
Elle a trop de vertu pour être ſa ſujette;
Et je veux l'arracher aux Tyrans impoſteurs,
Qui renverſent les Loix & corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un Juge implacable,
Qui ſur ſon Tribunal intimide un coupable.
Penſe & parle en Miniſtre, agi, traite avec moi,
Comme avec l'Envoyé d'un grand homme & d'un Roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait Roi? Qui l'a couronné?

OMAR.

La victoire.
Ménage ſa puiſſance, & reſpecte ſa gloire.
Aux noms de Conquérant & de Triomphateur,
Il veut joindre le nom de Pacificateur.
Son Armée eſt encor aux bords du Saïbare;
Des mœurs où je ſuis né le ſiége ſe prépare.
Sauvons, ſi tu m'en crois, le ſang qui va couler;
Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPIRE.

Lui! Mahomet?

OMAR.

Lui-même, il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!
Si de ces lieux ſacrés j'étais l'unique Maître,
C'eſt en te puniſſant que j'aurais répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fauſſe vertu.
Mais puiſqu'un vil Sénat inſolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puiſqu'il régne avec toi, je cours m'y préſenter.

ZOPIRE.

Je t'y ſuis : nous verrons, qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes Loix, mes Dieux & ma patrie ;
Viens y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu perſécuteur, effroi du Genre-humain,
Qu'un fourbe oſe annoncer les armes à la main.

à Phanor.

Toi, vien m'aider, Phanor, à repouſſer un traître;
Le ſouffrir parmi nous, & l'épargner, c'eſt l'être.
Renverſons ſes deſſeins, confondons ſon orgueil,
Préparons ſon ſupplice, ou creuſons mon cercueil,
Je vais, ſi le Sénat m'écoute & me ſeconde,
Délivrer d'un Tyran ma patrie & le Monde.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DAns ma priſon cruelle eſt-ce un Dieu qui te guide ?
Mes maux ſont-ils finis ? te revois-je, Seïde ?

SEIDE.

O charme de ma vie, & de tous mes malheurs !
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs ;
Depuis ce jour de ſang, qu'un ennemi barbare,
Près des camps du Prophête, aux bords du Saïbare,
Vint arracher ſa proie à mes bras tout ſanglans,
Qu'étendu loin de toi ſur des corps expirans,
Mes cris mal-entendus ſur cette infame rive,
Invoquérent la mort ſourde à ma voix plaintive !
O ma chére Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls & ma perte ont abîmé mon cœur !
Que mes feux, que ma crainte, & mon impatience,
Accuſaient la lenteur des jours de la vengeance !
Que je hâtais l'aſſaut ſi long-tems différé,
Cette heure de carnage, où de ſang enyvré
Je devais de mes mains brûler la ville impie,

Où Palmire a pleuré ſa liberté ravie!
Enfin de Mahomet les ſublimes deſſeins,
Que n'oſe approfondir l'humble eſprit des humains,
On fait entrer Omar en ce lieu d'eſclavage;
Je l'apprens, & j'y vole. On demande un ôtage;
J'entre, je me préſente, on accepte ma foi;
Et je me rens captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Seïde au moment même, avant que ta préſence
Vînt de mon déſeſpoir calmer la violence,
Je me jettais aux pieds de mon fier raviſſeur.
Vous voyez, ai-je dit, les ſecrets de mon cœur:
Ma vie eſt dans les camps dont vous m'avez tirée;
Rendez-moi le ſeul bien dont je ſuis ſéparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arroſé ſes pieds;
Ses refus ont ſaiſi mes eſprits effrayés.
J'ai ſenti dans mes yeux la lumiére obſcurcie;
Mon cœur ſans mouvement, ſans chaleur & ſans vie,
D'aucune ombre d'eſpoir n'était plus ſecouru;
Tout finiſſait pour moi quand Seïde a paru.

SEIDE.

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes?

PALMIRE.

C'eſt Zopire; il ſemblait touché de mes allarmes;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer,
Que des lieux où je ſuis rien ne peut me tirer.

SEIDE.

Le barbare ſe trompe, & Mahomet mon Maître,
Et l'invincible Omar, & ton amant peut-être,
(Car j'oſe me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet eſpoir orgueilleux.)
Nous briſerons ta chaîne, & tarirons tes larmes.
Le Dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le Dieu dont j'ai porté les ſacrés étendarts,
Le Dieu, qui de Médine a détruit les remparts.

Renverſera la Mecque à nos pieds abattuë.
Omar eſt dans la ville, & le peuple à ſa vûë
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur
Qu'inſpire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand deſſein l'améne.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit ; il briſerait ma chaîne ;
Il unirait nos cœurs ; nos cœurs lui ſont offerts ;
Mais il eſt loin de nous, & nous ſommes aux fers.

SCENE II.

PALMIRE, SEIDE, OMAR.

OMAR.

VOs fers ſeront briſés, ſoyez pleins d'eſpérance.
Le Ciel vous favoriſe, & Mahomet s'avance.

SEIDE.

Lui !

PALMIRE.

Notre auguſte pére !

OMAR.

Au Conſeil aſſemblé
L'eſprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
» Ce favori du Dieu, qui préſide aux batailles,
» Ce grand-homme, ai-je dit, eſt né dans vos murailles.
» Il s'eſt rendu des Rois le Maître & le ſoutien,
» Et vous lui refuſez le rang de citoyen !
» Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire ?
» Il vient vous protéger, mais ſur-tout vous inſtruire.

» Il vient dans vos cœurs même établir ſon pouvoir.
Plus d'un Juge à ma voix a paru s'émouvoir ;
Les eſprits s'ébranlaient ; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raiſon l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple, & s'en faire un appui.
On l'aſſemble, j'y cours, & j'arrive avec lui.
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte ;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ſes foyers ;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, & de ſa noble élite ;
Il entre, & ſur ſes pas chacun ſe précipite.
Chacun porte un regard comme un cœur différent ;
L'un croit voir un Héros, l'autre voir un Tyran.
Celui-ci le blaſphême, & le menace encore ;
Cet autre eſt à ſes pieds, les embraſſe & l'adore.
Nous faiſons retentir à ce peuple agité
Les noms ſacrés de Dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuiſſante
Vomit en vain les feux de ſa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme & ſerein,
Mahomet marche en Maître, & l'olive à la main :
La trêve eſt publiée ; & le voici lui-même.

SCENE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, SEIDE, PALMIRE, Suite.

MAHOMET.

INvincibles ſoutiens de mon pouvoir ſuprême,
Noble & ſublime Ali, Morad, Hercide, Hammon,

Retournez vers ce peuple, inſtruiſez-le en mon nom.
Promettez, menacez, que la vérité régne;
Qu'on adore mon Dieu, mais ſur-tout qu'on le craigne.
Vous, Seïde, en ces lieux!

SEIDE.

O mon pere! ô mon Roi!
Le Dieu qui vous inſpire a marché devant moi:
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne ſait point me ſervir.
J'obeïs à mon Dieu; vous, ſachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à ſon impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes ſentimens nous animant tous deux.
Hélas! mes triſtes jours ſont aſſez malheureux.
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui priſonniére;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumiére.
Empoiſonneriez-vous l'inſtant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'eſt aſſez; je lis dans votre cœur;
Que rien ne vous allarme, & rien ne vous étonne.
Allez; malgré les ſoins de l'Autel & du Trône,
Mes yeux ſur vos deſtins ſeront toujours ouverts;
Je veillerai ſur vous comme ſur l'Univers.
à Seïde.
Vous, ſuivez mes guerriers; & vous, jeune Palmire:
En ſervant votre Dieu ne craignez que Zopire.

SCENE IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

TOi, reſte, brave Omar; il eſt tems que mon cœur
De ſes derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un ſiége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma courſe, & borner ma carriére.
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés,
De raſſurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés, ami, ſont les Rois du vulgaire.
Tu connais quel Oracle, & quel bruit populaire
Ont promis l'Univers à l'Envoyé d'un Dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, & vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre;
Je viens mettre à profit les erreurs de la Terre:
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconſtant font mouvoir les reſſorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Seïde?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui, formés ſous ton joug, & nourris dans ta loi,
N'ont de Dieu que le tien, n'ont de pére que toi,
Aucun ne te ſervit avec moins de ſcrupule,
N'eut un cœur plus docile, un eſprit plus crédule;
De tous tes Muſulmans ce ſont les plus ſoumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment; c'eſt aſſez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendreſſes ?

MAHOMET.

Ah ! connai mes fureurs, & toutes mes faibleſſes.

OMAR.

Comment ?

MAHOMET.

Tu ſais aſſez quel ſentiment vainqueur
Parmi mes paſſions régne au fond de mon cœur
Chargé du ſoin du Monde, environné d'allarmes,
Je porte l'encenſoir, & le ſceptre & les armes :
Ma vie eſt un combat, & ma frugalité
Aſſervit la Nature à mon auſtérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtreſſe
Qui nourrit des humains la brutale molleſſe ;
Dans des ſables brûlans, ſur des rochers déſerts,
Je ſupporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole ; il eſt ma récompenſe,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encenſe,
Le Dieu de Mahomet ; & cette paſſion
Eſt égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfére en ſecret Palmire à mes épouſes.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouſes,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Inſulte à Mahomet, & lui donne un rival ?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé ?

MAHOMET.

Juge, ſi je dois l'être.
Pour le mieux déteſter apprens à le connaître.
De mes deux ennemis appren tous les forfaits :
Tous deux ſont nés ici du Tyran que je hais.

OMAR.

Quoi ! Zopire...

MAHOMET.

Eſt leur pére. Hercide en ma puiſſance
Remit depuis quinze ans leur malheureuſe enfance.

J'ai nourri dans mon sein ces serpens dangereux ;
Déja sans se connaître ils m'outragent tous deux.
J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le Ciel voulut ici rassembler tous les crimes.
Je veux...Leur pére vient, ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine & les traits du courroux.
Observe tout, Omar, & qu'avec son escorte
Le vigilant Hercide assiége cette porte.
Revien me rendre compte, & voir s'il faut hâter,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCENE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

AH! quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde!

MAHOMET.

Approche, & puisqu'enfin le Ciel veut nous unir,
Voi Mahomet sans crainte, & parle sans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice ;
Pour toi, de qui la main seme ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parens, les meres & les filles ;
Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœur enfoncer le couteau.
La discorde civile est par-tout sur ta trace.
Assemblage inouï de mensonge & d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, & m'annoncer un Dieu ?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le Dieu qui m'inſpire.
Le glaive & l'Alcoran dans mes ſanglantes mains,
Impoſeraient ſilence au reſte des humains.
Ma voix ferait ſur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la Terre:
Mais je te parle en homme, & ſans rien déguiſer:
Je me ſens aſſez grand pour ne pas t'abuſer.
Voi quel eſt Mahomet; nous ſommes ſeuls, écoute:
Je ſuis ambitieux; tout homme l'eſt ſans doute;
Mais jamais Roi, Pontife, ou Chef, ou Citoyen,
Ne conçut un projet auſſi grand que le mien.
Chaque peuple à ſon tour a brillé ſur la Terre,
Par les Loix, par les Arts, & ſur-tout par la guerre.
Le tems de l'Arabie eſt à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-tems inconnu,
Laiſſait dans ſes déſerts enſévelir ſa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Voi du Nord au Midi l'Univers déſolé,
La Perſe encor ſanglante, & ſon Trône ébranlé,
L'Inde eſclave & timide, & l'Egypte abaiſſée,
Des murs de Conſtantin la ſplendeur éclipſée;
Voi l'Empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languiſſent diſperſés ſans honneur & ſans vie;
Sur ces débris du Monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers:
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle Univers.
En Egypte Oſiris, Zoroaſtre en Aſie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples ſans mœurs, & ſans culte & ſans Rois,

Donnerent aiſément d'inſuffiſantes Loix.
Je viens après mille ans changer ces loix groſſiéres.
J'apporte un joug plus noble aux Nations entiéres.
J'abolis les faux Dieux, & mon culte épuré
De ma grandeur naiſſante eſt le premier dégré
Ne me reproche point de tromper ma patrie ;
Je détruis ſa faibleſſe & ſon idolâtrie.
Sous un Roi, ſous un Dieu, je viens la réunir ;
Et pour la rendre illuſtre, il la faut aſſervir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes deſſeins ! c'eſt donc toi dont l'audace
De la Terre à ton gré prétend changer la face !
Tu veux, en apportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penſer comme toi ?
Tu ravages le Monde, & tu prétens l'inſtruire ?
Ah ! ſi par des erreurs il s'eſt laiſſé ſéduire,
Si la nuit du menſonge a pû nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enſeigner, de prédire,
De porter l'encenſoir, & d'affecter l'empire ?

MAHOMET.

Le droit qu'un eſprit vaſte ; & ferme en ſes deſſeins,
A ſur l'eſprit groſſier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi ! tout factieux ; qui penſe avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel eſclavage ?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur ?

MAHOMET.

Oui ! Je connais ton peuple, il a beſoin d'erreur ;
Ou véritable ou faux, mon culte eſt néceſſaire.
Que t'ont produit tes Dieux ? Quel bien t'ont ils pû faire ?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs Autels ?

Ta Secte obscure & basse avilit les mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme stupide;
La mienne éléve l'ame, & la rend intrépide.
Ma Loi fait des Héros.

ZOPIRE.

Dis plûtôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des Tyrans.
Va vanter l'imposture à Médine où tu régnes,
Où tes Maîtres séduits marchent sous tes enseignes.
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux, dès long-tems Mahomet n'en a plus
Je fais trembler la Mecque, & je régne à Médine;
Croi-moi, reçoi la paix, si tu crains ta ruïne.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, & ton cœur en est loin:
Penses-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, & le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande,
Demain je peux te voir à mon joug asservi:
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis! nous? cruel! ah quel nouveau prestige!
Connais-tu quelque Dieu qui fasse un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connais un puissant, & toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui?

MAHOMET.

La néceſſité,
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous raſſemble,
Les Enfers & les Cieux ſeront unis enſemble.
L'intérêt eſt ton Dieu, le mien eſt l'équité;
Entre ces ennemis il n'eſt point de traité.
Quel ſerait le ciment, réponds-moi, ſi tu l'oſes,
De l'horrible amitié qu'ici tu me propoſes?
Réponds; eſt-ce ton fils que mon bras te ravit?
Eſt-ce le ſang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce ſont tes fils même. Oui, connais un myſtére,
Dont ſeul dans l'Univers je ſuis dépoſitaire:
Tu pleures tes enfans, ils reſpirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivraient! qu'as-tu dit? ô Ciel! ô jour heureux!
Ils vivraient! c'eſt de toi qu'il faut que je l'apprenne!

MAHOMET.

Elevés dans mon camp tous deux ſont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans, dans tes fers! ils pourraient te ſervir!

MAHOMET.

Mes bienfaiſantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi! tu n'as point ſur eux étendu ta colére?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur pére.

ZOPIRE.

Achéve, éclairci-moi, parle, quel eſt leur ſort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort;

Tu

Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver! à quel prix? à quel titre?
Faut-il donner mon sang? faut-il porter leurs fers?

MAHOMET.

Non. Mais il faut m'aider à dompter l'Univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton Temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,
Me servir en Prophête, & tomber à mes pieds:
Je te rendrai ton fils, & je serai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je suis pére, & je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis retrouver mes enfans,
Les revoir & mourir dans leurs embrassemens,
C'est le premier des biens pour mon ame attendrie:
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connai-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

MAHOMET *seul.*

Fier citoyen, vieillard inexorable.
Je serai plus que toi, cruel, impitoyable.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

MAhomet, il faut l'être, ou nous ſommes perdus :
Les ſecrets des Tyrans me ſont déja vendus.
Demain la trêve expire, & demain l'on t'arrête;
Demain Zopire eſt Maître, & fait tomber ta tête.
La moitié du Sénat vient de te condamner ;
N'oſant pas te combattre, on t'oſe aſſaſſiner.
Ce meurtre d'un Héros, ils le nomment ſupplice,
Et ce complot obſcur, ils l'appellent juſtice.

MAHOMET.

Ils ſentiront la mienne. Ils verront ma fureur.
La perſécution fit toujours ma grandeur.
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeſte,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reſte.
Mais ne perds point de tems.

MAHOMET.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner pour moi les ſoupçons du vulgaire.

OMAR.

Il eſt trop mépriſable.

MAHOMET

Il faut pourtant lui plaire :
Et j'ai beſoin d'un bras, qui par ma voix conduit,
Soit ſeul chargé du meurtre, & m'en laiſſe le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je réponds de Seïde.

MAHOMET.

De lui ?

OMAR.

C'eſt l'inſtrument d'un pareil homicide,
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourd'hui
L'aborder en ſecret, & te venger de lui.
Tes autres Favoris, zélés avec prudence,
Pour s'expoſer à tout ont trop d'expérience ;
Ils ſont tous dans cet âge, où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus ſimple, aveugle avec courage,
Un eſprit amoureux de ſon propre eſclavage.
La jeuneſſe eſt le tems de ces illuſions ;
Seïde eſt tout en proie aux ſuperſtitions ;
C'eſt un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frére de Palmire ?

OMAR.

Oui, lui-même. Oui, Seïde,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De ſon Maître offenſé rival inceſtueux.

MAHOMET.

Je déteſte Seïde, & ſon nom ſeul m'offenſe.
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour ;
Tu connais dans quel ſang elle a puiſé le jour.
Tu vois, que dans ces lieux environnés d'abîmes,
Je viens chercher un Trône, un Autel, des victimes ;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les eſprits ;
Qu'il faut perdre Zopire, & perdre encor ſon fils.
Allons, conſultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la Religion, à qui tout eſt ſoumis,
Et la néceſſité par qui tout eſt permis.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

Demeure. Quel eſt donc ce ſecret ſacrifice.
Quel ſang a demandé l'éternelle juſtice ?
Ne m'abandonne pas.

SEIDE.

Dieu daigne m'appeller.
Mon bras doit le ſervir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'inſtant, par un ſerment terrible,
M'attacher de plus près à ce Maître invincible.
Je vai jurer à Dieu de mourir pour ſa loi,
Et mes ſeconds ſermens ne ſeront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce ſerment je ne ſuis point préſente ?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me conſoler,
Parle de trahiſon, de ſang prêt à couler,
Des fureurs du Sénat, des complots de Zopire.
Les feux ſont allumés, bien-tôt la trêve expire.
Le fer cruel eſt prêt, on s'arme, on va frapper ;
Le Prophête l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, & je crains pour Seïde.

SEIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur ſi perfide!
Ce matin comme ôtage à ſes yeux préſenté,
J'adimirai ſa nobleſſe & ſon humanité.
Je ſentais qu'en ſecret une force inconnuë
Enlevait juſqu'à lui mon ame prévenuë.
Soit reſpect pour ſon nom, ſoit qu'un déhors heureux
Me cachât de ſon cœur les replis dangereux;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame toute entiére à ſon bonheur livrée,
Oubliant ſes douleurs, & chaſſant tout effroi,
Ne connût, n'entendit, ne vit plus rien que toi.
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus, qu'il m'avait sû ſéduire;
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il eſt dur de haïr ceux qu'on voulait aimer!

PALMIRE.

Ah! que le Ciel en tout a joint nos deſtinées!
Qu'il a pris ſoin d'unir nos ames enchaînées!
Hélas! ſans mon amour; ſans ce tendre lien,
Sans ce inſtinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la Religion que Mahomet m'inſpire,
J'aurais eu des remords en accuſant Zopire.

SEIDE.

Laiſſons ces vains remords, & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu qu'à l'envi nous ſervons.
Je ſors. Il faut prêter ce ſerment redoutable;
Le Dieu qui m'entendra nous ſera favorable;
Et le Pontife Roi, qui veille ſur nos jours,
Bénira de ſes mains de ſi chaſtes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vai tout entreprendre.

SCENE II.

PALMIRE *seule.*

D'Un noir preſſentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant ſouhaité me ſemble un jour d'horreur.
Quel eſt donc ce ſerment qu'on attend de Seïde?
Tout m'eſt ſuſpect ici, Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Eprouve à ſon nom même une ſecrette horreur.
Dans les profonds reſpects que ce Héros m'inſpire,
Je ſens que je le crains preſqu'autant que Zopire.
Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je ſuis.
Craintive je te ſers, aveugle je te ſuis;
Helas! daigne eſſuyer les pleurs où je me noye.

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'Eſt vous qu'à mon ſecours un Dieu propice envoye,
Seigneur. Seïde....

MAHOMET.

Eh bien, d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui, quand on eſt près de moi?

PALMIRE.

O Ciel ! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inouï ! votre ame eſt interdite ;
Mahomet eſt troublé pour la premiére fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Eſt-ce ainſi qu'à mes yeux votre ſimple innocence
Oſe avouer un feu qui peut-être m'offenſe ?
Votre cœur a-t'il pû, ſans être épouvanté,
Avoir un ſentiment que je n'ai pas dicté ?
Ce cœur que j'ai formé n'eſt-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes loix infidelle ?

PALMIRE.

Que dites-vous ? ſurpriſe & tremblante à vos pieds,
Je baiſſe en frémiſſant mes regards effrayés
Eh quoi, n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos ſouhaits, & conſentir qu'il m'aime ?
Ces nœuds, ces chaſtes nœuds, que Dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois ſuit de près l'innocence.
Le cœur peut ſe tromper ; l'amour & ſes douceurs
Pourront coûter, Palmire, & du ſang & des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon ſang coulerait pour Seïde.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point ?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide

Nous ſoumit l'un & l'autre à votre joug ſacré,
Cet inſtinct tout-puiſſant, de nous-même ignoré,
Dévançant la raiſon, croiſſant avec notre âge,
Du Ciel, qui conduit tout, fut le ſecret ouvrage.
Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne ſaurait changer; pourrait-il aujourd'hui
Reprouver un amour, que lui-même il fit naître?
Ce qui fut innocent peut-il ceſſer de l'être?
Pourrai-je être coupable?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler,
Attendez les ſecrets que je dois reveler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit ſe défendre.
Ne croyez que moi ſeul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous?
Eſclave de vos loix, ſoumiſe à vos genoux,
Mon cœur d'un ſaint reſpect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de reſpect ſouvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, ſi de vos bienfaits je perds le ſouvenir,
Que Seïde à vos yeux s'empreſſe à m'en punir?

MAHOMET.

Seïde!

PALMIRE.

Ah! quel courroux arme votre œil ſevére?

MAHOMET.

Allez, raſſurez-vous, je n'ai point de colére.
C'eſt éprouver aſſez vos ſentimens ſecrets;
Repoſez-vous ſur moi de vos vrais intérêts.
Je ſuis digne du moins de votre confiance;

Vos

Vos deſtins dépendront de votre obéiſſance.
Si j'eus ſoin de vos jours, ſi vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous ſont deſtinés.
Quoi que la voix du Ciel ordonne de Seïde,
Affermiſſez ſes pas où ſon devoir le guide :
Qu'il garde ſes ſermens, qu'il ſoit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon pere, il les remplira tous.
Je réponds de ſon cœur, ainſi que de moi-même.
Seïde vous adore encor plus qu'il ne m'aime.
Il voit en vous ſon Roi, ſon pere, ſon appui ;
J'en atteſte à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous ſervir encourager ſon ame.

SCENE IV.

MAHOMET *ſeul.*

QUoi ! je ſuis malgré moi confident de ſa flâme ?
Qûoi ! ſa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur ?
Pere, enfans, deſtinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeſte, & toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.

SCENE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

ENfin, voici le tems, & de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, & de punir Zopire.
Sa mort ſeule à tes pieds mettra nos citoyens ;

Tout eſt déſeſpéré, ſi tu ne le préviens.
Le ſeul Seïde ici te peut ſervir ſans doute;
Il voit ſouvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, & cet obſcur détour,
Qui peut de ton Palais conduire à ſon ſéjour.
Là cette nuit Zopire à ſes Dieux fantaſtiques
Offre un encens frivole, & des vœux chimériques.
Là, Seïde, enyvré du zéle de ta Loi,
Va l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut, il eſt né pour le crime.
Qu'il en ſoit l'inſtrument, qu'il en ſoit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma Loi, ma ſûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut: mais crois-tu que ſon jeune courage,
Nourri du fanatiſme, en ait toute la rage?

OMAR.

Lui ſeul était formé pour remplir ton deſſein.
Palmire à te ſervir excite encor ſa main.
L'amour, le fanatiſme, aveuglent ſa jeuneſſe;
Il ſera furieux par excès de faibleſſe.

MAHOMET.

Par les nœuds des ſermens as-tu lié ſon cœur?

OMAR.

Du plus ſaint appareil la ténébreuſe horreur,
Les Autels, les ſermens, tout enchaîne Seïde.
J'ai mis un fer ſacré dans ſa main parricide,
Et la Religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

ENfant d'un Dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix ſa volonté ſuprême ;
Il faut venger ſon culte, il faut venger Dieu même.

SEIDE.

Roi, Pontife & Prophête, à qui je ſuis voué,
Maître des Nations par le Ciel avoué,
Vous avez ſur mon être une entiére puiſſance ;
Eclairez ſeulement ma docile ignorance.
Un mortel venger Dieu !

MAHOMET.

C'eſt par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SEIDE.

Ah! ſans doute ce Dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illuſtre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'eſt point d'autre honneur.
De ſes décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, & frappez ; vos mains ſeront armées
Par l'Ange de la mort, & le Dieu des armées.

SEIDE.

Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler ?
Quel Tyran faut-il perdre, & quel ſang doit couler ?

MAHOMET.

Le ſang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous perſécuta, qui nous pourſuit encore,

Qui combattit mon Dieu, qui massacra mon fils;
Le sang du plus cruel de tous nos ennemis,
De Zopire.

SEIDE.

De lui! quoi mon bras!

NAHOMET.

Téméraire,
On devient sacrilége alors qu'on délibére.
Loin de moi les mortels assez audacieux
Pour juger par eux-mêmes, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.
Obéir en silence est votre seule gloire.
Savez-vous qui je suis? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des Cieux?
Si, malgré ses erreurs & son idolâtrie,
Des peuples d'Orient la Mecque est la patrie;
Si ce Temple du Monde est promis à ma Loi,
Si Dieu m'en a créé le Pontife & le Roi;
Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause?
Ibrahim y nâquit, & sa cendre y repose; (*)
Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel
Traîna son fils unique aux marches de l'Autel,
Etouffant pour son Dieu les cris de la Nature.
Et quand ce Dieu par vous veut venger son injure,
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand Dieu vous a choisi, vous avez balancé!
Allez, vil idolâtre, & né pour toujours l'être,
Indigne Musulman, chercher un autre Maître.
Le prix était tout prêt, Palmire était à vous;
Mais vous bravez Palmire, & le Ciel en courroux.

(*) *Les Musulmans croyent avoir à la Mecque le tombeau d'*Abraham.

Lâche & faible inſtrument des vengeances ſuprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber ſur vous-mêmes ;
Fuyez, ſervez, rampez ſous mes fiers ennemis.

SEIDE.

Je crois entendre Dieu ; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéiſſez, frappez : teint du ſang d'un impie,
Méritez par ſa mort une éternelle vie.
(*à Omar.*)
Ne l'abandonne pas ; &, non loin de ces lieux,
Sur tous ſes mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCENE VII.

SEIDE *ſeul.*

IMmoler un vieillard, de qui je ſuis l'ôtage,
Sans armes, ſans défenſe, appeſanti par l'âge!
N'importe ; une victime amenée à l'Autel,
Y tombe ſans défenſe, & ſon ſang plaît au Ciel.
Enfin, Dieu m'a choiſi pour ce grand ſacrifice ;
J'en ai fait le ſerment, il faut qu'il s'accompliſſe.
Venez à mon ſecours, ô vous, de qui les bras
Aux Tyrans de la Terre ont donné le trépas ;
Ajoutez vos fureurs à mon zéle intrépide,
Affermiſſez ma main ſaintement homicide.
Ange de Mahomet, Ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah ! que vois-je ?

SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A Mes yeux tu te troubles, Seïde,
Voi d'un œil plus content le deſſein qui me guide ;
Otage infortuné, que le ſort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trêve a ſuſpendu le moment du carnage ;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un paſſage.
Je ne t'en dis pas plus ; mais mon cœur malgré moi,
A frémi des dangers aſſemblés près de toi.
Cher Seïde, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maiſon ſoit ton aſyle unique.
Je réponds de tes jours, il me ſont précieux ;
Ne me refuſe pas.

SEIDE.

O mon devoir ! ô Cieux !
Ah ! Zopire, eſt-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller ſur ma vie ?
Prêt à verſer ſon ſang, qu'ai-je ouï ? qu'ai-je vû ?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'eſt émû.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je ſuis homme, & c'eſt aſſez de l'être,
Pour aimer à donner ſes ſoins compatiſſans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands Dieux de la Terre où nous ſommes,

Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes !

SEIDE.

Que ce langage eſt cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon Dieu connaît donc la vertu !

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puiſque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur hélas tu t'abandonnes !
Ton eſprit faſciné par les loix d'un Tyran,
Penſe que tout eſt crime hors d'être Muſulman.
Cruellement docile aux leçons de ton Maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître ;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne.
Mais peux-tu croire un Dieu qui commande la haine ?

SEIDE.

Ah ! je ſens qu'à ce Dieu je vai déſobéir ;
Non, Seigneur, non, mon cœur ne ſaurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas, plus je lui parle, & plus il m'intéreſſe ;
Son âge, ſa candeur, ont ſurpris ma tendreſſe.
Se peut-il qu'un ſoldat de ce monſtre impoſteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?
Quel es-tu ? De quel ſang les Dieux t'ont-ils fait naître ?

SEIDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un Maître,
Que juſqu'à ce moment j'avais toujours ſervi,
Mais qu'en vous écoutant ma faibleſſe a trahi.

ZOPIRE.

Quoi, tu ne connais point de qui tu tiens la vie ?

SEIDE.

Son camp fut mon berceau, ſon Temple eſt ma patrie ;

Je n'en connais point d'autre ; & parmi ces enfans ;
Qu'en tribut à mon Maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Seïde éprouvé ſa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de ſa reconnaiſſance.
Oui, les bienfaits, Seïde, ont des droits ſur un cœur.
Ciel ! pourquoi Mahomet fut-il ſon bienfaiteur ?
Il t'a ſervi de pére auſſi-bien qu'à Palmire ;
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur ſoupire ?
Tu détournes de moi ton regard égaré ;
De quelque grand remords tu ſembles déchiré.

SEIDE.

Eh, qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable ?

ZOPIRE.

Si tes remords ſont vrais, ton cœur n'eſt plus coupable.
Vien, le ſang va couler, je veux ſauver le tien.

SEIDE.

Juſte Ciel ! & c'eſt moi qui repandrais le ſien ?
O ſermens ! ô Palmire ! ô vous, Dieu des vengeances !

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble, ſi tu balances ;
Pour la derniére fois, vien, ton ſort en dépend.

SCENE IX.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, Suite.

OMAR *entrant avec précipitation.*

TRaître, que faites-vous, Mahomet vous attend.

SEIDE.

Où ſuis-je ? ô Ciel ! où ſuis-je ! & que dois-je réſoudre ?
D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir ? où porter un trouble ſi cruel ?
Où fuir ?

OMAR.

Aux pieds du Roi qu'a choiſi l'Eternel.

SEIDE.

Oui, j'y cours abjurer un ſerment que j'abhorre.

SCENE X.

ZOPIRE *ſeul.*

AH! Seïde, où vas-tu ? Mais il me fuit encore.
Il ſort déſeſpéré, frappé d'un ſombre effroi,
Et mon cœur qui le ſuit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, ſon aſpect, ſon abſence,
A mes ſens déchirés font trop de violence.
Suivons ſes pas.

SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

Lisez ce billet important,
Qu'un Arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE.

Hercide ! qu'ai-je lû ? Grands Dieux, votre clémence
Répare-t'elle enfin soixante ans de souffrance ?
Hercide veut me voir ! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce sein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Seïde & Palmire ignorent leur naissance ?
Mes enfans ! tendre espoir, que je n'ose écouter ;
Je suis trop malheureux, je crains de me flâter.
Pressentimens confus, faut-il que je vous croye ?
O mon sang, où porter mes larmes & ma joye ?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens ;
Je cours, & je suis prêt d'embrasser mes enfans.
Je m'arrête, j'hésite, & ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
Qu'il soit sous cette voute en secret introduit,
Au pied de cet Autel, où les pleurs de ton Maître
Ont fatigué des Dieux qui s'apaisent peut-être.
Dieux, rendez-moi mes fils ; Dieux, rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misére,
Je les veux adopter, je veux être leur pere.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

OUi, de ce grand ſecret la trame eſt découverte.
Ta gloire eſt en danger, ta tombe eſt entr'ouverte.
Seïde obéira : mais avant que ſon cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris ſa fureur,
Seïde a révélé cet horrible myſtére.

MAHOMET.

O Ciel !

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de pére.

MAHOMET.

Eh bien, que penſe Hercide ?

OMAR.

Il paraît effrayé ;
Il ſemble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide eſt faible ; ami, le faible eſt bientôt traître.
Qu'il tremble, il eſt chargé du ſecret de ſon Maître.

Je ſai comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reſte. Il faut que dans une heure
On nous traîne au ſupplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en eſt aſſez ; tout ce peuple éperdu
Adorera mon Dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas ; mais ſi-tôt que Seïde
Aura rougi ſes mains de ce grand homicide,
Répons-tu qu'au trépas Seïde ſoit livré ?
Répons-tu du poiſon qui lui fut préparé ?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos myſtéres ſombres
Saient cachés dans la mort, & couverts de ſes ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc,
Dont Palmire a tiré la ſource de ſon ſang,
Pren ſoin de redoubler ſon heureuſe ignorance :
Epaiſſiſſons la nuit qui voile ſa naiſſance,
Pour ſon propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout tems eſt fondé ſur l'erreur.
Elle nâquit en vain de ce ſang que j'abhorre.
On n'a point de parens, alors qu'on les ignore.
Les cris du ſang, ſa force, & ſes impreſſions,
Des cœurs toujours trompés ſont les illuſions.
La nature à mes yeux n'eſt rien que l'habitude ;
Celle de m'obéir fit ſon unique étude :
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle paſſe en mes bras,
Sur la cendre des ſiens qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même en ſecret, ambitieux peut-être,

Sentira quelque orgueil à captiver ſon Maître.
Mais déja l'heure approche où Seïde en ces lieux
Doit m'immoler ſon pére à l'aſpect de ſes Dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois ſa démarche égarée ;
De l'ardeur d'obéir ſon ame eſt dévorée.

SCENE II.

MAHOMET & OMAR *ſur le devant, mais rétirés de côté*, SEIDE *dans le fond.*

SEIDE.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir !

MAHOMET.

Viens, & par d'autres coups aſſurons mon pouvoir. *Il ſort avec Omar.*

SEIDE *ſeul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet ſuffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette ſainte horreur,
La perſuation n'a point rempli mon cœur.
Si le Ciel a parlé, j'obéirai ſans doute.
Mais quelle obéiſſance! ô Ciel! & qu'il en coûte !

SCENE III.

SEIDE, PALMIRE.

SEIDE.

PAlmire, que veux-tu? Quel funeſte tranſport !
Qui t'améne en ces lieux conſacrés à la mort ?

PALMIRE.

Seïde, la frayeur & l'amour ſont mes guides ;
Mes pleurs baignent tes mains ſaintement homicides.
Quel ſacrifice horrible, hélas ! faut-il offrir ?
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir ?

SEIDE.

O de mes ſentimens ſouveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée !
Eclairez mon eſprit, & conduiſez mon bras ;
Tenez-moi lieu d'un Dieu, que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t'il choiſi ? Ce terrible Prophête
D'un ordre irrévocable eſt-il donc l'Interprête ?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos ſoupirs, il obſerve nos pleurs.
Chacun redoute en lui la Divinité même.
C'eſt tout ce que ce ſai, le doute eſt un blaſphême ;
Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seïde, eſt le vrai Dieu, puiſqu'il le rend vainqueur.

SEIDE.

Il l'eſt, puiſque Palmire & le croit & l'adore.
Mais mon eſprit confus ne conçoit point encore,
Comment ce Dieu ſi bon, ce pére des humains,
Pour un meurtre effroyable a reſervé mes mains.
Je ne le ſai que trop, que mon doute eſt un crime,
Qu'un Prêtre ſans remords égorge ſa victime,
Que par la voix du Ciel Zopire eſt condamné,
Qu'à ſoutenir ma loi j'étais prédeſtiné.
Mahomet s'expliquait, il a fallu me taire ;
Et tout fier de ſervir la céleſte colére,
Sur l'ennemi de Dieu je portais le trépas :
Un autre Dieu peut-être a retenu mon bras.

Du moins lorſque j'ai vû ce malheureux Zopire
De ma Religion j'ai ſenti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appellait ;
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendreſſe,
Mahomet de mes ſens accuſe la faibleſſe !
Avec quelle grandeur, & quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma ſenſibilité !
Que la Religion eſt terrible & puiſſante !
J'ai ſenti la fureur en mon cœur renaiſſante ;
Palmire, je ſuis faible, & du meurtre effrayé :
De ces ſaintes fureurs je paſſe à la pitié ;
De ſentimens confus une foule m'aſſiége ;
Je crains d'être barbare ou d'être ſacrilége.
Je ne me ſens point fait pour être un aſſaſſin.
Mais quoi ! Dieu me l'ordonne, & j'ai promis ma main ;
J'en verſe encor des pleurs de douleur & de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proye à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pouſſe & qui retient mes faibles volontés.
C'eſt à vous de fixer mes fureurs incertaines ;
Nos cœurs ſont réunis par les plus fortes chaînes:
Mais ſans ce ſacrifice, à mes mains impoſé,
Le nœud qui nous unit eſt à jamais briſé.
Ce n'eſt qu'à ce ſeul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je ſuis le prix du ſang du malheureux Zopire !

SEIDE.

Le Ciel & Mahomet ainſi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour eſt-il donc fait pour tant de cruauté ?

SEIDE.

Ce n'eſt qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quel effroyable dot !

SEIDE.

Mais si le Ciel l'ordonne,
Si je sers & l'amour & la Religion?

PALMIRE.

Hélas!

SEIDE.

Vous connaissez la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

PALMIME.

Si Dieu même en tes mains a ramis sa vengeance,
S'il exige le sang que ta bouche a promis?

SEIDE.

Eh bien, pour être à toi que faut-il?

PALMIRE.

Je frémis.

SEIDE.

Je t'entends, son arrêt est parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui moi?

SEIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu, quel arrêt farouche!
Que t'ai-je dit?

SEIDE.

Le Ciel vient d'emprunter ta voix;
C'est son dernier Oracle, & j'accomplis ses Loix.
Voici l'heure où Zopire à cet Autel funeste
Doit prier en secret des Dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEIDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter:
Ces momens sont affreux. Va, fui, cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le Prophête.

Va,

Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce Vieillard va donc être immolé !

SEIDE.

De ce grand ſacrifice ainſi l'ordre eſt réglé.
Il le faut de ma main traîner ſur la pouſſière,
De trois coups dans le ſein lui ravir la lumière,
Renverſer dans ſon ſang cet Autel diſperſé.

PALMIRE.

Lui mourir par tes mains ! tout mon ſang s'eſt glacé.
Le voici. Juſte Ciel...

(Le fond du Théâtre s'ouvre. On voit un Autel.)

SCENE IV.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE *ſur le devant.*

ZOPIRE *près de l'Autel.*

O Dieux de ma patrie !
Dieux prêts à ſuccomber ſous une ſecte impie,
C'eſt pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la derniére fois.
La guerre va renaître, & ſes mains meurtriéres
De cette faible paix vont briſer les barriéres.
Dieux ! ſi d'un ſcélérat vous reſpectez le ſort...

SEIDE *à Palmire.*

Tu l'entens qui blaſphême :

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort ;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure derniére,
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupiére.

Hélas ! ſi j'en croyais mes ſecrets ſentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans...

PALMIRE *à Seïde.*

Que dit-il ? ſes enfans ?

ZOPIRE.

O mes Dieux que j'adore !
Je mourrais du plaiſir de les revoir encore.
Arbitre des Deſtins, daignez veiller ſur eux ;
Qu'ils penſent comme moi, mais qu'ils ſoient plus heureux !

SEIDE.

Il court à ſes faux Dieux ! frappons.
Il tire ſon poignard.

PALMIRE.

Que vas-tu faire ?
Hélas !

SEIDE.

Servir le Ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre Dieu vient d'être conſacré.
Que l'ennemi de Dieu ſoit par lui maſſacré !
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures ſombres
Ces traits de ſang, ce ſpectre, & ces errantes ombres ?

PALMIRE.

Que dis-tu ?

SEIDE.

Je vous ſuis, miniſtres du trépas ;
Vous me montrez l'Autel, vous conduiſez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'aſſemble.
Demeure.

SEIDE.

Il n'eſt plus tems, avançons ; l'Autel tremble.

PALMIRE.

Le Ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SEIDE.

Me pousse-t'il au meurtre, ou vient-il m'arrêter?
Du Prophête de Dieu la voix se fait entendre,
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre.
Palmire!

PALMIRE.

Eh bien!

SEIDE.

Au Ciel adressez tous vos vœux.
Je vai frapper.

Il sort, & va derrière l'Autel où est Zopire.

PALMIRE *seule.*

Je meurs. O moment douloureux.
Quelle effroyable voix dans mon ame s'éléve?
D'où vient que tout mon sang malgré moi se souléve?
Si le Ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger?
Est-ce à moi de m'en plaindre, & de l'interroger?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable?
Ah! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable?
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois;
J'entens les cris plaintifs d'une mourante voix.
Seïde... hélas...

SEIDE *revient d'un air égaré.*

Où suis-je? & quelle voix m'appelle?
Je ne vois point Palmire; un Dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi? méconnais-tu celle qui vit pour toi?

SEIDE.

Où sommes-nous?

PALMIRE.

Eh bien, cette effroyable loi,
Cette triſte promeſſe eſt-elle enfin remplie;

SEIDE.

Que me dis-tu?

PALMIRE.

Zopire a-t'il perdu la vie?

SEIDE.

Qui? Zopire?

PALMIRE.

Ah grand Dieu! Dieu de ſang alteré,
Ne perſécutez point ſon eſprit égaré.
Fuyons d'ici.

SEIDE.

Je ſens que mes genoux s'affaiſſent.
Il s'aſſied.
Ah! je revois le jour, & mes forces renaiſſent.
Quoi! c'eſt vous?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait?

SEIDE.

Il ſe relève.
Moi! je viens d'obéir...
D'un bras déſeſpéré je viens de le ſaiſir.
Par ſes cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O Ciel! tu l'as voulu, peux-tu vouloir un crime?
Tremblant, ſaiſi d'effroi, j'ai plongé dans ſon flanc
Ce glaive conſacré, qui dut verſer ſon ſang.
J'ai voulu redoubler: ce vieillard vénérable
A jetté dans mes bras un cri ſi lamentable;
La Nature a tracé dans ſes regards mourans,
Un ſi grand caractére, & des traits ſi touchans!...
De tendreſſe & d'effroi mon ame s'eſt remplie,
Et plus mourant que lui je déteſte ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet, qui doit nous protéger:
Près de ce corps ſanglant vous êtes en danger.

Suivez-moi.

SEIDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah ! Palmire !

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire?

SEIDE *en pleurant.*

Ah ! ſi tu l'avais vû, le poignard dans le ſein,
S'attendrir à l'aſpect de ſon lâche aſſaſſin !
Je fuyais. Croirais-tu que ſa voix affaiblie,
Pour m'appeller encor a ranimé ſa vie ?
Il retirait ce fer de ſes flancs malheureux.
Hélas ! il m'obſervait d'un regard douloureux.
Cher Seïde, a-t'il dit, infortuné Seïde !
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout ſanglant à mes pieds,
Pourſuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait ?

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

SEIDE.

Va, laiſſe-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t'il pû commander ce ſacrifice affreux ?
Non, cruelle, ſans toi, ſans ton ordre ſuprême,
Je n'aurais pû jamais obéir au Ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oſes-tu m'accabler ?
Hélas ! plus que le tien mon cœur ſe ſent troubler.
Cher amant, pren pitié de Palmire éperduë.

SEIDE.

Palmire ! quel objet vient effrayer ma vûë ?

Zopire paraît appuyé ſur l'Autel, après s'être relevé derriére cet Autel où il a reçu le coup.

PALMIRE.

C'eſt cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout ſanglant ſe traîne avec effort.

SEIDE.

Eh quoi ! tu vas à lui ?

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je céde à la pitié dont je ſuis déchirée.
Je n'y puis réſiſter, elle entraîne mes ſens.

ZOPIRE *avançant & ſoutenu par elle.*

Hélas ! ſervez de guide à mes pas languiſſans.

Il s'aſſied.

Seïde, ingrat ! c'eſt toi qui m'arrache la vie !
Tu pleures ! ta pitié ſuccéde à ta furie !

SCENE V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

Ciel ! quels affreux objets ſe préſentent à moi !

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide !.. Ah, Phanor, eſt-ce toi ?
Voilà mon aſſaſſin.

PHANOR.

O crime ! affreux myſtére !
Aſſaſſin malheureux, connaiſſez votre pére.

SEIDE.

Qui ?

PALMIRE.

Lui ?

SEIDE.

Mon pére !

ZOPIRE.

O Ciel !

PHANOR.

Hercide eſt expirant,
Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant :
S'il en eſt encor tems, préviens un parricide :
Cours arracher ce fer à la main de Seïde :
Malheureux confident d'un horrible ſecret,
Je ſuis puni, je meurs des mains de Mahomet :
Cours, hâte toi d'apprendre au malheureux Zopire,
Que Seïde eſt ſon fils, & frére de Palmire.

SEIDE.

Vous !

PALMIRE.

Mon frére ?

ZOPIRE.

O mes fils ! ô Nature ! ô mes Dieux !
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez ſans doute. Ah ! malheureux Seïde !
Qui t'a pû commander cet affreux homicide ?

SEIDE *ſe jettant à genoux.*

L'amour de mon devoir & de ma Nation,
Et ma reconnaiſſance, & ma Religion ;
Tout ce que les humains ont de plus reſpectable
M'inſpira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE *à genoux arrêtant le bras de Seïde.*

Ah ! mon pére, ah ! Seigneur, plongez-le dans mon ſein.
J'ai ſeule à ce grand crime encouragé Seïde ;
L'inceſte était pour nous le prix du parricide.

SEIDE.

Le Ciel n'a point pour nous d'aſſez grands châtimens.
Frappez vos aſſaſſins.

ZOPIRE *en les embraſſant.*

J'embraſſe mes enfans.
Le Ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoye,
Le comble des horreurs au comble de la joye.
Je bénis mon deſtin, je meurs; mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Seïde, & vous Palmire, au nom de la Nature,
Par ce reſte de ſang qui ſort de ma bleſſure,
Par ce ſang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi; mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la trêve rompuë
Laiſſait à mes deſſeins une libre étenduë;
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié;
Le crime de tes mains n'eſt commis qu'à moitie.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître;
Mon ſang va les conduire; ils vont punir un traître.
Attendons ces momens.

SEIDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monſtre, & hâter mon trépas;
Me punir, vous venger.

SCENE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, OMAR, Suite.

OMAR.

QU'on arrête Seïde.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'eſt venu que pour venger les Loix.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble du crime! & qu'eſt-ce que je vois?

SEIDE.

Mahomet me punit!

PALMIRE.

Eh quoi! Tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEIDE.

Va; j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéiſſez.

PALMIRE.

Non. Arrêtez. Perfide.

OMAR.

Madame, obéiſſez, ſi vous aimez Seïde.
Mahomet vous protége, & ſon juſte courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.
Auprès de votre Roi, Madame, il faut me ſuivre.

PALMIRE.

Grand Dieu, de tant d'horreurs que la mort
me délivre!

(*On emméne Palmire & Seïde.*)

ZOPIRE *à Phanor.*

On les enléve! O Ciel! ô péte malheureux!
Le coup qui m'aſſaſſine eſt cent fois moins af-
freux.

PHANOR.

Déja le jour renaît, tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre
défenſe.

ZOPIRE.

Soutien mes pas, allons; j'eſpére encor punir
L'hypocrite aſſaſſin qui m'oſe ſecourir;
Ou du moins, en mourant, ſauver de ſa furie
Ces deux enfans que j'aime, & qui m'ôtent la vie.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR, Suite *dans le fond.*

OMAR.

ZOpire eſt expirant, & ce peuple éperdu
Levait déja ſon front dans la poudre abbattu.
Tes Prophêtes & moi, que ton eſprit inſpire,
Nous déſavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémiſſons, nous promettons vengeance,
Nous vantons ta juſtice, ainſi que ta clémence.
Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reſte importun de la ſédition
N'eſt qu'un bruit paſſager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frape encor le rivage,
Quand la ſérénité régne aux plaines du Ciel.

MAHOMET.

Impoſons à ces flots un ſilence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville allarmée:

Oſman la conduiſait par des ſecrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains ?
Seïde ne ſait point qu'aveuglé en ſa furie,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie.

OMAR.

Qui pourrait l'en inſtruire ? un éternel oubli
Tient avec ce ſecret Hercide enſéveli :
Seïde va le ſuivre, & ſon trépas commence ;
J'ai détruit l'inſtrument qu'employa ta vengeance.
Tu ſais que dans ſon ſang ſes mains ont fait couler
Le poiſon qu'en ſa coupe on avait ſû mêler.
Le châtiment ſur lui tombait avant le crime ;
Et tandis qu'à l'Autel il traînait ſa victime,
Tandis qu'au ſein d'un pére il enfonçait ſon bras,
Dans ſes veines lui-même il portait ſon trépas.
Il eſt dans la priſon, & bien-tôt il expire :
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes deſſeins va même encor ſervir ;
Croyant Sauver Seïde, elle va t'obéir.
Je lui fait eſpérer la grace de Seïde.
Le ſilence eſt encor ſur ſa bouche timide :
Son cœur toujours docile, & fait pour t'adorer,
En ſecret ſeulement n'oſera murmurer.
Légiſlateur, Prophête, & Roi dans ta patrie,
Palmire achévera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'améne à tes yeux.

MAHOMET.

Va raſſembler mes Chefs, & revole en ces lieux.

SCENE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite de Palmire & de Mahomet.

PALMIRE.

Ciel! où ſuis-je ? ah grand Dieu !

MAHOMET.

Soyez moins conſternée ;
J'ai du Peuple & de vous peſé la deſtinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, eſt un myſtére entre le Ciel & moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuſe & vengée.
Ne pleurez point Seïde, & laiſſez à mes mains
Le ſoin de balancer le deſtin des humains.
Ne ſongez plus qu'au vôtre. Et ſi vous m'êtes chére,
Si Mohomet ſur vous jetta des yeux de pére,
Sachez qu'un ſort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire ;
De Seïde & du reſte étouffez la mémoire ;
Vos premiers ſentimens doivent tous s'effacer,
A l'aſpect des grandeurs où vous n'oſiez penſer.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et ſuive en tout mes Loix, lorſque j'en donne au Monde.

PALMIRE.

Qu'entens-je ? quelles Loix, ô Ciel, & quels bienfaits !
Impoſteur teint de ſang, que j'abjure à jamais,

Bourreau de tous les miens, va ce dernier outrage
Manquait à ma misére, & manquait à ta rage.
Le voilà donc, Grand Dieu ! ce Prophête sacré,
Ce Roi que je servis, ce Dieu que j'adorai ?
Monstre, dont les fureurs & les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides:
De ma faible jeunesse infame séducteur,
Tout souillé de mon sang tu prétends à mon cœur !
Mais tu n'as pas encor assuré ta conquête ;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs ? entends-tu ces éclats?
Mon pére te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se souleve, on s'arme en ma défense ;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissai-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, & nager dans leur sang !
Puissent la Mecque ensemble, & Medine, & l'Asie,
Punir tant de fureur & tant d'hypocrisie !
Que le Monde par toi séduit & ravagé
Rougissent de ses fers, les brise & soit vengé!
Que ta Religion, qui fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future !
Que l'Enfer, dont les cris menaçaient tant de fois
Quiconque osait douter de tes indignes Loix,
Que l'enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi seul préparés, saient ton juste partage !
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les sermens, & les vœux que je fais.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi ; mais quoi qu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un Maître.
Apprenez que mon cœur.....

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, Suite.

OMAR.

ON ſait tout, Mahomet;
Hercide en expirant révéla ton ſecret.
Le peuple en eſt inſtruit, la priſon eſt forcée;
Tout s'arme, tout s'émeut; une foule inſenſée,
Elevant contre toi ſes hurlemens affreux,
Porte le corps ſanglant de ſon Chef malheureux.
Seïde eſt à leur tête, & d'une voix funeſte
Les excite à venger ce déplorable reſte.
Ce corps ſouillé de ſang eſt l'horrible ſignal,
Qui fait courir le Peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant, Je ſuis un parricide;
La douleur le ranime, & la rage le guide.
Il ſemble reſpirer pour ſe venger de toi;
On déteſte ton Dieu, tes Prophêtes, ta Loi.
Ceux même qui devaient dans la Mecque allarmée
Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zéle enyvrés,
Viennent lever ſur toi leurs bras déſeſpérés.
On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Acheve, juſte Ciel! & ſoutien l'innocence.
Frappe.

MAHOMET *à Omar.*

Eh bien, que crains-tu?

OMAR.

Tu vois quelques amis,

Qui contre les dangers comme moi raffermis ;
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaiſſez enfin qui vous avez pour Roi.

SCENE IV.

MAHOMET, OMAR, ſa ſuite *d'un côté*, SEIDE, *&* le Peuple *de l'autre*, PALMIRE *au milieu.*

SEIDE *un poignard à la main, mais déja affaibli par le poiſon.*

PEuple, vengez mon pére, & courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuples, nés pour me ſuivre, écoutez votre Maître.

SEIDE.

N'écoutez point ce monſtre, & ſuivez-moi.... Grands Dieux !
Quel nuage épaiſſi ſe répand ſur mes yeux !
Il avance, il chancelle.
Frappons... Ciel ! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE *courant à lui.*

Ah ! mon frére,
N'auras-tu pû verſer que le ſang de ton pére ?

SEIDE.

Avançons. Je ne puis... Quel Dieu vient m'accabler ?

Il tombe entre les bras des siens.

MAHOMET.

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules esprits, qu'un zéle aveugle inspire',
Qui m'osez blasphémer, & qui venge Zopire,
Ce seul bras que la Terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
Dieu, qui m'a confié sa parole & sa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux! connaissez son Prophête & sa Loi;
Et que ce Dieu soit juge entre Seïde & moi.
De nous deux à l'instant que le couplable expire!

PALMIRE.

Mon frére! eh, quoi! sur eux ce monstre à tant d'empire!
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix.
Mahomet, comme un Dieu, leur dicte encor ses Loix.
Et toi, Seïde, aussi!

SEIDE *entre les bras des siens.*

Le Ciel punit ton frére.
Mon crime était horrible, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble, scélérat, si Dieu punit l'erreur.
Voi quel foudre il prépare aux artisans des crimes;
Tremble; son bras s'essaye à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô Dieu, cette mort qui me suit!

PALMIRE.

Non, Peuple, ce n'est point un Dieu qui le poursuit.
Non; le poison sans doute...

MAHOMET *en l'interrompant, & s'adressant au Peuple.*

Apprenez, infidelles,
A former contre moi des trames criminelles;
Aux vengeances des Cieux reconnaissez mes droits.

La nature & la mort ont entendu ma voix.
La mort, qui m'obéit, qui, prenant ma défenſe,
Sur ce front pâliſſant a tracé ma vengeance,
La mort eſt à vos yeux, prête à fondre ſur vous.
Ainſi mes ennemis ſentiront mon courroux;
Ainſi je punirai les erreurs inſenſées,
Les révoltes du cœur, & les moindres penſées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, ſi vous vivez,
Rendez grace au Pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au Temple apaiſer ma colére.

Le Peuple ſe retire.

PALMIRE *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoiſonna mon frére.
Monſtre, ainſi ſon trépas t'aura juſtifié;
A force de forfaits tu t'es déifié?
Malheureux aſſaſſin de ma famille entiére,
Ote-moi de tes mains ce reſte de lumiére.
O frére! ô triſte objet d'un amour plein d'horreur!
Que je te ſuive au moins.

Elle ſe jette ſur le poignard de ſon frére.

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

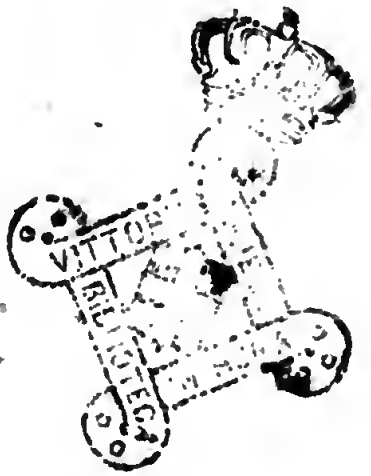
Je meurs.
Je ceſſe de te voir, impoſteur exécrable.
Je me flâte, en mourant, qu'un Dieu plus équitable
Réſerve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner; le monde eſt fait pour les Tyrans.

MAHOMET.

Elle m'eſt enlevée.... Ah! trop chére victime!
Je me vois arracher le ſeul prix de mon crime.
De ſes jours pleins d'appas déteſtable ennemi,
Vainqueur & tout-puiſſant, c'eſt moi qui ſuis puni,
U eſt donc des remords! ô furreur! ô juſtice!

Mes forfaits dans mon cœurs ont donc mis mon
supplice !
Dieu que j'ai fait ſervir au malheur des humains,
Adorable inſtrument de mes affreux deſſeins,
Toi, que j'ai blaſphémé, mais que je crains
encore,
Je me ſens condamné, quand l'Univers m'adore,
Je brave en vain les traits dont je me ſens frap-
per.
J'ai trompé les mortels, & ne puis me tromper.
Pére, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la Terre & vous, & le Ciel que j'ou-
trage.
Arrachez-moi ce jour, & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour hair, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire ;
Cache au moins ma faibleſſe ; & ſauve encor ma
gloire ;
Je dois régir en Dieu l'Univers prévenu :
Mon Empire eſt détruit, ſi l'homme eſt reconnu.

Fin du V. Acte & du Tome ſecond.



MAG 20220

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA